



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME SEPTIEME.

Chez DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT

Les Vies { DE CIMON,
DE LUCULLUS,
DE NICIAS,
DE MARCUS CRASSUS.



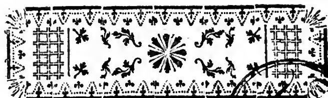


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





CIMON.

[a] PERIPOLTAS le devin, celui qui mena de Theſſalie en Béotie le roi Opheltas avec tous les peuples qui lui étoient ſoûmis, laiſſa une poſtérité qui fut floriſſante pendant pluſieurs ſiecles. La plûpart de ſes deſcendans habiterent à Chéronée qui fut la premiere ville où ils s'établirent après en avoir chaſſé les Barbares. Mais, comme ils furent preſque tous hommes de courage & très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Medes & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & ſans épargner leurs perſonnes. Il ne reſta de cette famille qu'un enfant orphelin qui fut appellé [b] Damon, & qui eut le ſurnom de Péripoltas. Cet enfant ſurpaſſoit tous les

[a] *Péripoltas le devin, celui qui mena de Theſſalie en Béotie le roi Opheltas.*) Cette hiſtoire eſt fort obſcure, je n'en trouve nulle part aucun veſtige. Il faut que cette tranſmigration d'Opheltas en Béotie ait été faite pluſieurs ſiecles avant la guerre de Troie, puiſqu'à cette guerre on voit à la tête des troupes de Béotie Pelée pere d'un Opheltas. Cet Opheltas II. eut un fils nommé Ptolemée, & de ce Ptolemée fut fils Xanthus qui fut le dernier qui régna à Thebes.

[b] Damon fut nommé Péripoltas en mémoire du devin qui avoit conduit ſes ancêtres.

les enfans de son âge en grandeur d'ame & en beauté de corps. Mais d'ailleurs il étoit sauvage, grossier & austere dans ses mœurs.

Quand il fut sorti de l'enfance, il arriva qu'un Romain, capitaine d'une cohorte, qui hivernoit à Cheronée, en devint passionnément amoureux. Et comme il ne pouvoit le vaincre ni par ses sollicitations ni par ses présens, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, sur-tout la ville de Chéronée, ma patrie, se trouvant alors dans un grand abaissement, & étant fort méprisée à cause de sa pauvreté & de sa foiblesse. Damon craignant donc cette extrémité, & plein de ressentiment pour les tentatives que ce brutal avoit déja faites, résolut de s'en délivrer en lui dressant des embûches, & ameuta contre lui quelques-uns de ses camarades, non point en trop grand nombre, afin de se mieux cacher; il n'y eut en tout que seize conjurés. Une nuit, après avoir bien bû, ils se barbouillent le visage avec de la suie, & le matin ils vont se jetter sur ce capitaine Romain qui faisoit un sacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, & sortent de la ville.

Voilà d'abord une grande rumeur & un grand trouble. Le sénat de Chéronée s'assemble & condamne à mort ces assassins pour justifier la ville envers les Romains. Le soir, comme les magistrats soupoient ensemble selon la coûtume, Damon & ses complices entrent dans la salle du conseil, les égorgent tous & se retirent encore.

Quelques jours après il arrive que Lucius Lucullus passe à Chéronée avec des troupes pour quelque expédition. Informé de ce grand crime qui venoit d'être commis, il suspend sa marche,

che, fait faire de grandes informations; & ayant trouvé que la ville n'étoit pas ſeulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garniſon & l'emmene avec lui.

Les habitans de Chéronée envoient des députés à Damon qui, par ſes courſes & par ſes ravages, déſoloit le pays & rodoit toûjours autour de la ville, & donnent divers decrets très-favorables, par leſquels ils l'engagent enfin à revenir. Dès qu'il eſt revenu ils l'éliſent gymnaſiarque, c'eſt-à-dire, maître des exercices. Et un jour qu'il ſe frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahiſon. [c] Et parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même lieu des ſpectres horribles, & qu'on y entendit des lamentations affreuſes, comme nos peres nous l'aſſûrent, on condamna & on mura les portes de l'étuve. Mais encore de notre tems les voiſins prétendent qu'on y voit les mêmes ſpectres, & qu'on y entend les mêmes lamentations. Ceux qui reſtent de cette famille, car il y en a encore, ſur-tout dans la ville de Styris dans la Phocide, & qui retiennent les mœurs & le langage des Eoliens, ſont appellés les *asbolomenes*, c'eſt-à-dire, *les barbouillés de ſuie*, en mémoire de la ſuie dont Damon s'étoit noirci le viſage quand il courut ſus au capitaine Romain.

Quelque tems après, les Orchoméniens, voiſins

[c] *Et parce qu'il parut pendant long-tems dans ce même me lieu des ſpectres horribles.*) Cette opinion que, dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des eſprits & des ſpectres horribles, eſt fort ancienne. Les Grecs & les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien ſingulier dans une lettre de Pline. Cette erreur s'eſt conſervée juſqu'à notre tems.

d Car

fins de Chéronée, & par-là ses ennemis, susciterent à force d'argent un délateur Romain qui se rendit accusateur de la ville, comme il auroit fait d'un simple particulier, & la poursuivit en justice pour le meurtre de ces Romains que Damon avoit tués. L'affaire fut portée devant le gouverneur de Macédoine ; [d] car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des préteurs en Grece. Les avocats, qui parlerent pour la ville, en appellerent au témoignage de Lucullus. Le gouverneur lui écrivit ; & Lucullus dans sa réponse ayant attesté la vérité du fait, comme il s'étoit passé, la ville gagna par ce moyen son procès où il s'agissoit de sa ruine totale. Les habitans, se voyant garantis de ce grand danger, firent faire une statue de marbre de Lucullus, & l'éleverent dans la place près de celle de Bacchus.

Pour nous, quoiqu'éloignés de ces tems-là par plusieurs générations, nous estimons que le bienfait de ce grand homme s'étend jusqu'à nous qui vivons aujourd'hui, & que nous devons porter notre part de la reconnoissance qui lui est dûe. C'est pourquoi, persuadés qu'une image, qui

[d] *Car en ce tems-là les Romains n'envoyoient pas encore des préteurs en Grece.*) Ils y envoyerent bientôt après le jugement de cette affaire ; car Ciceron, dans son *Oraison contre Pison*, fait entendre que Pison fut très-consterné quand il reçut la nouvelle que la Macédoine avoit été faite province consulaire. *Quid debilitatio atque abjectio animi tui Macedonia prætoria nuntiata, cùm tu non solùm quod tibi succederetur, sed quod Gabinio non succederetur, exsanguis & mortuus concidisti ?* Sect. 36. Il paroit même que Lucullus fut le premier préteur qui y fut envoyé ; car Plutarque nous apprend que César plaida pour la Grece contre Antoine devant Lucullus, préteur de la Macédoine. Tome vj. *Vie de César.*

e Car,

qui représente les mœurs & les sentimens, est plus parfaite & plus belle que celle qui ne rend que la forme du corps & les traits du visage, nous embrasserons dans cet œuvre des vies paralleles la vie de ce personnage en suivant toûjours la vérité. [e] Car, pour lui témoigner notre reconnoissance, il suffit de perpétuer la mémoire de ses actions ; [f] & lui-même il ne voudroit pas que le témoignage véritable qu'il a rendu à notre innocence, nous le payassions par un faux témoignage que nous rendrions à sa vertu par un récit inventé ou fardé. Quand un peintre fait le portrait d'une personne très-belle & très-gracieuse, s'il se rencontre sur son visage quelque tache ou quelque petit défaut, nous ne voulons ni que le peintre l'oublie entiérement, ni qu'il le marque & l'exprime jusqu'au moindre trait ; car l'un gâte la beauté du portrait, & l'autre détruit la ressemblance. De même en écrivant ces vies, puisqu'il est difficile, ou plûtôt impossible de trouver un sujet irréprochable & pur & net de tout

[e] *Car pour lui témoigner notre reconnoissance.*) Qui auroit dit à Lucullus que le service, ou plûtôt la justice qu'il rendit à la ville de Chéronée en cette occasion, lui vaudroit deux cent ans après une récompense aussi glorieuse ; & que dans cette ville si peu considérable alors, il naîtroit un homme qui célébreroit ses grandes actions, & les rendroit immortelles ? Car Lucullus n'est bien connu aujourd'hui que par la vie que Plutarque en a faite.

[f] *Et lui-même il ne voudroit pas que le témoignage véritable qu'il a rendu à notre innocence.*) Plutarque prend ici les devans pour excuser ce qu'il y a dans la vie de Lucullus qui ne lui fait pas assez d'honneur, & qui paroît n'être pas assez ménagé pour un homme à qui Chéronée avoit cette grande obligation. Le témoignage véritable que l'on rend en notre faveur ne doit point être payé par un faux témoignage en faveur de celui qui nous a servis.

 g Nous

tout défaut, nous devons, dans tout ce qu'il a de beau & de bon, rendre exactement la vérité, comme la parfaite ressemblance. Et pour les fautes & les taches qui se rencontrent dans leurs actions, ou par l'emportement des passions, ou par la nécessité des affaires, [g] nous sommes obligés de les regarder plûtôt comme des manques de vertu que comme des vices; & ne pas nous amuser à les représenter exactement dans notre histoire, mais les marquer légérement, [h] comme épargnant & respectant la pauvre nature humaine qui ne produit point d'original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse.

Après avoir bien pensé qui je pourrois comparer à Cimon, j'ai trouvé que je devois lui comparer Lucullus. Car ils ont été tous deux de grands guerriers; ils ont tous deux acquis beaucoup de réputation contre les Barbares; leur gouvernement a été fort doux; ils ont appaisé de grandes

[g] *Nous sommes obligés de les regarder plûtôt comme des manques de vertu, que comme des vices.*) Ce jugement est très-vrai & très-juste; les défauts, qu'on trouve dans la vie des grands hommes, sont comme ces petites taches qui se rencontrent quelquefois sur un beau visage, elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empêchent seulement d'être d'une beauté parfaite. Ce que Plutarque dit ici des plus grands hommes doit être appliqué aussi aux plus beaux ouvrages.

[h] *Comme épargnant & respectant la pauvre nature humaine.*) L'équité de Plutarque & la douceur de son esprit paroissent par-tout. Quelle beauté dans ce sentiment! C'est épargner & respecter la nature humaine, que de ne pas trop relever les défauts des grands hommes. Par-là Plutarque fait le procès à ces écrivains qui, pleins de malignité ou d'envie, s'acharnent sur les défauts & passent légérement sur les vertus, & qui souvent donnent à la vertu les couleurs du vice.

grandes féditions dans leur patrie ; & l'un & l'autre ont gagné de grandes batailles, & érigé des trophées très-éclatans. Car parmi les Grecs on ne trouve point de plus grand capitaine que Cimon, & on n'en voit point parmi les Romains de plus grand que Lucullus. Et il n'y en pas non plus qui ayent pouffé plus loin leurs victoires, fi on en excepte Hercule & Bacchus, & les exploits de Perfée contre les Ethiopiens, les Medes & les Arméniens, & ceux de Jafon dans fon voyage de la Colchide, [i] fi tant eft que depuis ce tems immémorial on ait pû conferver jufqu'à nous quelque chofe de la vie de ces deux derniers perfonnages qui mérite qu'on y ajoûte foi. Cimon & Lucullus ont encore cela de commun, qu'ils ont tous deux laiffé leurs guerres imparfaites ; car ils ont tous deux battu & affoibli leurs adverfaires, mais ils ne les ont pas entiérement défaits ni détruits. On trouve fur-tout une grande conformité entr'eux dans la générofité charmante & dans la courtoifie dont ils ufoient envers les étrangers qu'ils recevoient dans leur maifon, & dans la magnificence & le luxe de leur dépenfe ordinaire. Nous oublions fans doute quelques autres reffemblances qu'il ne fera pas difficile de raffembler & de recueillir du récit de leurs vies.

Cimon étoit fils de Miltiade & d'Hégéfipyle, Thra-

[i] *Si tant eft que depuis ce tems immémorial on ait pû conferver jufqu'à nous.*) Plutarque déclare ici affez nettement qu'il doute qu'on ait confervé quelque mémoire des actions de Perfée & de Jafon, dont le premier vivoit treize cent ans avant l'ere chrétienne ; & le fecond fit fon expédition dans la Colchide quatre-vingt ans après le tems de Perfée. Ce n'eft pas l'éloignement de ce tems immémorial qui en eft caufe, c'eft le défaut d'hiftoriens.

 k Dans

Thracienne de nation, & fille du roi Olorus ; comme il est porté [k] dans les poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon. De-là vient que Thucydide l'historien, qui étoit parent de Cimon, se dit fils d'Olorus qui portoit le même nom que le pere d'Hégésipyle son aïeul, & qu'il possédoit des mines d'or en Thrace. On dit même qu'il mourut dans ce pays-là, ayant été tué dans un petit lieu appellé [l] *Scapté Hylé* ; & que ses cendres ayant été apportées dans l'Attique, on montre encore son tombeau dans le monument même de la famille de Cimon, & près du tombeau de sa sœur Elpinice. Il est vrai que Thucydide étoit du bourg d'Alimuse, & Miltiade de celui de Lacia. Miltiade, ayant été condamné à une amende de cinquante talens, fut mis en prison pour le payement, & y mourut, laissant son fils Cimon encore fort jeune, & sa fille Elpinice qui n'étoit pas encore en âge d'être mariée.

Cimon, dans ses premieres années, eut une très-mauvaise réputation, & fut fort diffamé comme un homme très-dissolu, grand buveur, [m] & entiérement semblable à son aïeul Cimon qui,

[k] *Dans les poëmes qu'Archélaüs & Mélanthius firent en l'honneur de Cimon.*) Deux poëtes élégiaques, le premier étoit de Milet, ou selon d'autres d'Athenes ; il étoit grand philosophe, & fut maître de Socrate, il florissoit vers l'olymp. lxxxiv. & l'autre vers l'olymp. xcv.

[l] C'est-à-dire, *la forêt fossoyée.*

[m] *Et entiérement semblable à son aïeul Cimon, qui, à cause de sa stupidité & de sa bêtise.*) C'est sur cette réputation que Valere Maxime a écrit : *Cimonis verò incunabula opinione stultitiæ fuerunt referta ; ejusdem stultitiæ imperia salutaria Athenienses sensere.* « La jeunesse de Cimon fut décriée par une » réputation de folie. Mais » les Athéniens éprouverent » toute l'utilité de cette même » folie

qui, à cause de sa stupidité & de sa bêtise, eut le surnom de *coalemos*, qui signifie *hébêté*. Stésimbrotus de Thasos, contemporain de Cimon, écrit qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des autres sciences qu'on fait apprendre aux enfans de bonne maison, & qui étoient fort en vogue en Grece, qu'il étoit entiérement privé de cette éloquence, de cette facilité & de cette grace de parler, qu'on remarque dans les enfans d'Athenes, mais qu'il y avoit dans ses discours beaucoup de magnanimité, de vérité & de franchise, & que la trempe de son ame tenoit plus d'un homme du Péloponese que d'un Athénien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule, *grossier au dehors, sans nul ornement, mais homme de bien au souverain degré*. Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stésimbrotus.

Pendant sa jeunesse, [a] il fut accusé d'avoir un com-

» folie pendant qu'il les gou» verna. » J'ai rapporté ce passage pour l'arracher à l'injuste critique du savant Muret qui a voulu retrancher du texte de Valere Maxime le dernier *stultitiæ*. Il s en faut bien garder, car il est mis au contraire avec beaucoup de sens. Valere Maxime a voulu dire que ce fut pourtant cette folie qui gouverna les Athéniens très-sagement, pendant qu'il fut à la tête des affaires. « Cimon passoit pour fou » dans sa jeunesse; ce fut pour » tant ce fou-là qui, &c. » C'est pourquoi il ajoûte: *Itaque coegit eos stuporis semetipsos damnare qui eum stolidum crediderant.* « C'est pourquoi » il força ceux qui l'avoient » cru fou à s'accuser eux-mê» mes de folie ». Heureux les états qui auroient beaucoup de fous comme celui-là!

[a] *Il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur.*) Cette action de Cimon a été expliquée diversement, & a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épousé sa sœur Elpinice, & qu'il l'avoit épousée contre les loix, parce qu'elle étoit sa sœur de pere & de mere; ce qui étoit défendu à Athenes où l'on ne permettoit le mariage du frere & de la sœur, qu'en-

commerce criminel avec sa sœur; car on assûre qu'Elpinice n'étoit pas autrement scrupuleuse, & qu'elle accorda ses faveurs au peintre Polygnotus. C'est pourquoi on dit qu'en peignant les captives Troyennes dans les galeries du portique appellé alors *Plésianaction*, & qui depuis a été appellé *Pœcile*, [o] il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice. Ce Polygnotus, pour dire çela en passant, n'étoit pas un peintre mercenaire qui eût entrepris cet ouvrage pour de l'argent, [p] mais il fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur. C'est ainsi que l'écrivent tous les historiens, & le poëte même Mélanthius s'en explique en ces termes: *Polygnotus orna à ses frais les temples des dieux, & la place publique de Cécrops, en y peignant les actions des demi-dieux.*

Il y a des auteurs qui disent que le commerce d'El-

qu'entre le frere & la sœur de pere seulement. Et les autres ont dit qu'il l'avoit épousée sans blesser les loix, parce qu'elle n'étoit sa sœur que de pere. Mais le texte de Plutarque exclut l'une & l'autre explication, & éloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la débauche de Cimon qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

o *Il peignit Laodicé sous le visage & sous la forme de sa maîtresse Elpinice.*) Ceci dément ce que Pausanias a écrit qu'on ne croyoit pas que Laodicé fût parmi les captives Troyennes. Polygnotus étoit persuadé qu'elle y étoit, & il l'y avoit mise. Au reste, la galanterie que Polygnotus fait ici à sa maîtresse Elpinice a été imitée depuis par bien des peintres.

p *Mais il fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur.*) Et pour se distinguer du peintre Mycon qui dans le même tems peignoit une partie du même portique pour une bonne somme d'argent.

q *Quoique*

d'Elpinice avec ſon frere Cimon ne fut pas une débauche ſecrette, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cauſe de ſa pauvreté elle ne trouvoit point de mari d'auſſi bonne maiſon qu'elle. Mais que dans la ſuite Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athenes, en étant devenu amoureux, & ayant offert de payer l'amende à laquelle ſon pere Miltiade avoit été condamné, ſi on vouloit la lui accorder, Elpinice y conſentit, & Cimon la lui donna en mariage. Il eſt toûjours vrai que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes; car le poëte Mélanthius, en badinant avec lui ſur ſes amours dans ſes élégies, fait mention d'une Aſtéria de Salamine, & d'une autre nommée Mneſtra, comme de ſes maîtreſſes. Et d'ailleurs il eſt conſtant qu'il eut une paſſion un peu trop forte pour Iſodice, fille d'Euryptoleme, fils de Mégaclès, [q] quoique ſa femme légitime; car il fut inconſolable de ſa mort, comme cela paroît par les élégies qu'on lui adreſſa pour le conſoler. Le philoſophe Panétius croit qu'Archélaüs le phyſicien fut l'auteur de ces élégies, & il fonde ſa conjecture avec quelque ſorte d'apparence ſur le tems où il vivoit.

Dans tout le reſte des mœurs de Cimon, il n'y eut rien que de grand & d'admirable; car il ne cédoit ni à Miltiade en courage & en audace, ni à Thémiſtocle en ſageſſe & en bon ſens; & tout le monde convient qu'il étoit plus juſte & plus homme

[q] *Quoique ſa femme légitime.*) Voici donc Cimon blâmé par Plutarque d'avoir eu une paſſion trop forte pour ſa femme légitime. Cela me paroît remarquable. De la maniere dont on vit aujourd'hui, il y a peu de gens qui méritent une pareille cenſure.

 [r] Pour

homme de bien que l'un & l'autre; & que, ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassoit infiniment tous deux dans les vertus politiques, lors même qu'il étoit encore jeune & qu'il n'avoit aucune expérience dans la guerre. En effet, à l'invasion des Medes, lorsque Thémistocle conseilla aux Athéniens de quitter leur ville, & d'abandonner leur pays pour aller se poster sur leurs vaisseaux au-devant de Salamine, & combattre là par mer, tout le monde étant étonné & consterné d'un conseil si hazardeux & si téméraire, on vit Cimon qui, suivi de ses camarades, & avec un visage gai, montoit le long de la rue du Céramique à la citadelle, [r] pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, comme la ville, dans la conjoncture où elle se trouvoit alors, n'ayant plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Et après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses prieres à la déesse, descendit sur le rivage & fut le premier qui par son exemple inspira la confiance à la plûpart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer. Il étoit d'ailleurs beau & bien fait de sa personne, comme l'écrit le poëte Ion; car il avoit la taille haute & majestueuse, & une grande quantité de beaux cheveux frisés qui ombrageoient ses épaules.

r *Pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride.*) Voilà un tour bien adroit & bien capable de frapper les Athéniens, & de leur inspirer même une sorte de frayeur religieuse. Cimon va consacrer un mords de bride à Minerve, pour faire entendre qu'il n'est plus question de troupes de terre, & qu'il faut avoir recours à des troupes de mer. Qui est-ce qui osera s'opposer à ce vœu?

épaules. Et il brilla si fort à la bataille qui fut donnée bientôt après, & y fit des actions d'une valeur si distinguée, qu'il eut d'abord une grande réputation dans Athenes, avec l'affection de ses citoyens. La plûpart se rangerent de son côté, & commencerent à l'exhorter à avoir dès-lors des pensées & à faire des actions qui répondissent à la gloire que son pere s'étoit acquise à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à se mêler du gouvernement, le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie ; & étant déja las de Thémistocle, il lui déféra les plus grands honneurs & les premieres charges, parce qu'il paroissoit agréable, aisé & commode à la multitude à cause de sa douceur & de sa simplicité. Mais ce qui contribua encore beaucoup à son avancement, ce fut la protection d'Aristide, fils de Lysimachus, qui, remarquant dans ses mœurs une nature heureuse qui promettoit beaucoup, voulut se servir de lui comme d'un contre-poids à la grande habileté & à l'audace de Thémistocle. Les Medes ne furent pas plûtôt chassés de la Grece, qu'il fut élu capitaine général de la flotte, les Athéniens n'ayant point encore alors la principauté parmi les Grecs, mais étant soûmis aux ordres de Pausanias & des Lacédémoniens.

La premiere chose qu'il fit, c'est de faire admirer dans toutes ses campagnes le bel appareil de ses troupes, & encore plus la bonne volonté par laquelle elles se distinguoient par-dessus tous les confédérés. Ensuite, comme Pausanias fut entré secrettement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grece, qu'il eut même écrit au roi des lettres à cet effet, & qu'il traitoit cependant ses alliés avec une extrême rigueur &

avec

avec une fierté ſans exemple, ſe portant contre eux aux dernieres inſolences à cauſe de la grande autorité dont il étoit revêtu & de l'orgueil inſenſé dont il étoit plein, Cimon, profitant de ſa folie, recevoit avec bonté & douceur ceux qui avoient ſouffert ſes outrages, & vivoit avec eux très-gracieuſement & avec toute ſorte d'humanité. En quoi faiſant il tranſporta, ſans qu'on y prît garde, des Lacédémoniens aux Athéniens l'empire & le commandement de la Grece, non par la force des armes, mais par la douceur de ſes diſcours & par la facilité de ſes mœurs. Car la plûpart des alliés, ne pouvant ſupporter la dureté & l'arrogance de Pauſanias, ſe rangerent ſous les ordres de Cimon & d'Ariſtide, qui, en les attirant à eux, envoyerent en même tems avertir les éphores qu'ils devoient rappeller leur général, parce qu'il deshonoroit Sparte & qu'il troubloit toute la Grece.

On raconte que Pauſanias étant à Byſance, envoya chercher une jeune fille, appellée Cléonice, née de parens illuſtres, pour s'en ſervir à ſes plaiſirs ; & que ſes parens, ne pouvant réſiſter à cette dure néceſſité, & intimidés par le pouvoir immenſe dont il abuſoit, laiſſerent emmener leur fille. Comme elle étoit encore pleine de pudeur, avant que d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on ôtât la lumiere. Elle entra enſuite ; & en marchant dans les ténebres avec un grand ſilence pour s'approcher du lit de Pauſanias qui étoit déja endormi, elle donna, ſans le vouloir, contre la lampe qui étoit éteinte & la renverſa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pauſanias ſe réveilla en ſurſaut ; & dans la penſée que c'etoit quelque ennemi qui venoit pour l'aſſaſſiner, il tira le poignard qu'il avoit ſous ſon chevet,

vet, en frappa Cléonice & la jetta sur le carreau. Cette fille, étant morte de cette blessure, ne permettoit pas à son meurtrier de goûter aucun repos ; car son image, se présentant à lui toutes les nuits pendant son sommeil, lui prononçoit en colere un vers héroïque dont le sens est : *Marche devant le tribunal de la justice qui punit les forfaits & qui t'attend ; l'insolence est enfin funeste aux hommes.*

Les alliés, indignés de cette action si infame, se joignirent à Cimon & assiégerent Pausanias dans Bysance. Mais s'étant échappé, & étant troublé de cette image qui le poursuivoit continuellement, il [s] se retira à Héraclée dans le temple où l'on évoque les ames des trépassés ; & là, après avoir fait les sacrifices & les effusions funebres, il appella l'ame de Cléonice, & la conjura de renoncer à sa colere. [t] Cléonice parut enfin, & lui dit, *que bientôt arrivé à Sparte il seroit délivré de ses maux ;* [u] voulant sans doute par

[s] *Se retira à Héraclée dans le temple où l'on évoque les ames des trépassés.*) Strabon place cette Héraclée dans l'Elide, à quarante stades d'Olympie, & Pausanias la met en Arcadie un peu plus loin. Car c'est la même qui étoit appellée *Phygalia* & *Phialia.* Là Pausanias eut recours à des magiciens appellés *Psychagoges*, c'est-à-dire, qui font profession d'évoquer les ames des trépassés.

[t] *Cléonice parut enfin.*) Voilà l'ame de Cléonice évoquée par les magiciens, comme, dans la bible, l'ame de Samuel est évoquée par les enchantemens de la Pythonisse.

[u] *Voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.*) Car les Lacédémoniens ayant résolu de le faire arrêter, il s'enfuit dans le temple de Pallas surnommée *Chalcioïcos*; là on boucha les portes, on découvrit le toît de la chapelle où il s'étoit retiré, & on le garda ainsi à vûe jusqu'à ce que la faim l'eût consumé ; & comme il étoit sur le point d'expirer, on le retira, & un moment après il rendit l'esprit.

x La

par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit.

Cimon, après que tous les alliés se furent réunis sous ses ordres, s'embarqua * avec toute son armée pour aller en Thrace, sur les nouvelles que quelques Perses des plus considérables, & parens même du roi, s'étoient emparés de la ville d'Eïone sur le fleuve du Strymon; & que de-là ils incommodoient fort les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, & les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jetta ensuite sur la Thrace qui est au-dessus du Strymon, & d'où la ville tiroit ses convois; il en chassa les habitans, se rendit maître de tout le pays, & réduisit par ce moyen les assiégés à une si grande extrémité, que Butès, général du roi, desespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, & se brûla avec tous ses amis & toutes ses richesses.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, tout ayant presque péri dans l'embrasement avec les Barbares; mais comme le le pays est très-beau & très-fertile, il le donna à habiter aux Athéniens qui, pour lui marquer leur reconnoissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec des inscriptions, pour conserver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier on lisoit en vers élégiaques : *Célébrons à jamais la patience & le courage de ces valeureux Grecs qui, dans la ville d'Eïone & sur les bords du Strymon, ont fait sentir aux fiers enfans des Medes les sanglantes fureurs de Mars, & toutes les horreurs de la famine, & les ont enfin réduits au dernier desespoir.* Sur

* La premiere année de l'olymp. lxxvij.

Sur le second, il y avoit :

Tels sont les honneurs que les Athéniens ont faits à leurs généraux pour reconnoître les services signalés & les grands biens qu'ils en ont reçûs. Ceux qui, jusques dans la postérité la plus reculée, verront ces glorieuses récompenses, en seront encore plus excités à imiter leur vertu ; & entrant dans une noble émulation, ils tâcheront de rendre à leurs pays d'aussi grands services pour s'attirer d'aussi grands honneurs.

Et sur le troisieme, on lisoit :

Jadis partit de cette ville à la tête de ses belliqueuses bandes pour suivre les Atrides aux champs d'Ilion, le vaillant Mnesthée, à qui Homere [y] *a donné ce grand éloge, que de tous les Grecs il étoit le plus habile à ranger en bel ordre de bataille une nombreuse armée. Les Athéniens dans tous les siecles ont soûtenu cette réputation, & ont mérité d'être regardés comme les premiers des hommes pour bien ranger des troupes & les faire agir.*

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions, cependant il n'y avoit alors personne qui ne fût qu'elles le regardoient, & que c'étoit pour lui le comble de l'honneur ; car jamais ni Thémistocle ni Miltiade n'en avoient reçû un pareil. Au contraire, le dernier ayant demandé pour toute récompense une couronne de branches de l'olivier sacré, Sochares, du bourg de Décelée, se levant au milieu de l'assemblée, s'y opposa, & lui dit ce mot qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui, mais qui fut très-agréable au peuple : *Miltiade*, lui dit-il, *quand tu auras combattu tout seul, demande aussi à être honoré tout seul.* D'où vient donc que les services & les exploits de Cimon furent si fort exaltés & récompensés ? Ce fut sans doute parce que

y Dans le xj. livre de l'Iliade.

que, ſous les autres généraux, les Athéniens n'avoient combattu que pour défendre & pour ſauver leur patrie ; au lieu que ſous Cimon ils avoient attaqué & battu les Barbares dans leur propre pays où ils avoient fait des conquêtes. Car ils conquirent Eïone & Amphipolis où ils envoyerent des colonies ; [1] ils en envoyerent auſſi dans l'iſle de Scyros [a] dont Cimon ſe rendit maître par une aventure que je vais raconter. Cette iſle étoit habitée par les Dolopes très-peu entendus à cultiver la terre, mais grands corſaires de toute ancienneté. Non contens de faire des courſes, ils ſe mirent auſſi enfin a piller & à détrouſſer ceux qui relâchoient chez eux. Un jour quelques marchands Theſſaliens étant entrés dans leur port de Ctéſium, ils les pillerent & les mirent en priſon. Mais ces priſonniers, ayant trouvé moyen de rompre leurs chaines & de ſe ſauver, porterent leurs plaintes devant les amphictyons, & firent condamner toute l'iſle à rendre à ces marchands tout ce qui leur avoit été pris, & à les dédommager de leur perte. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage, refuſerent de contribuer à ce dédommagement, & dirent que c'étoit à ceux qui avoient pillé à rendre leur butin. Ceux-ci, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon pour le preſſer de venir avec ſa flotte prendre poſſeſſion de l'iſle, qu'ils étoient prêts de lui livrer. Ce qu'il fit ; & s'en étant

[1] *Ils en envoyerent auſſi dans l'iſle de Scyros dont Cimon ſe rendit maitre.*) Selon Plutarque, Cimon ſe rendit donc maître de Scyros après avoir pris Eïone. Cela eſt conforme à ce que Thucydide écrit dans ſon 1. livre : *Après la priſe d'Eïone les Athéniens ſe rendirent maîtres de Scyros.* Et cela n'arriva que vers le commencement de l'olymp. lxxvij.

[a] Vis-à-vis de l'Eubée.

[b] *Car*

étant rendu maître de cette maniere, il en chassa d'abord les Dolopes, & rendit ainsi la mer Egée libre, & la purgea de ces pirates qui l'infestoient.

Ensuite, ayant appris que Thésée, fils d'Egée, s'enfuyant d'Athenes, s'étoit retiré dans cette isle, & qu'il y avoit été tué en trahison par le roi Lycomede qui craignoit que, s'il lui donnoit un asyle, il attireroit sur lui les Athéniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. [b] Car les Athéniens avoient reçû depuis peu un oracle d'Apollon qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thésée, de les porter à Athenes, & de lui rendre les honneurs convenables comme à un héros. Mais on ne savoit point l'endroit où il avoit été enterré; & les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il eût été tué dans leur isle, ni permettre que l'on cherchât son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche avec tant d'empressement & de zele, [c] qu'enfin on le trouva. Il fit donc charger ses os dans sa galere, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie, [d] près de quatre cent ans après que Thésée

[b] *Car les Athéniens avoient reçû depuis peu de tems un oracle.*) Ils avoient reçû cet oracle quatre ans auparavant, c'est-à-dire, la premiere année de l'olymp. lxxvij. & l'année que Phédon fut archonte. Cimon n'alla en Thrace que la derniere année de cette olympiade, ou la premiere de l'olymp. lxxvij. & par conséquent les os de Thésée, qui furent trouvés dans l'isle de Scyros, ne purent être rapportés à Athenes qu'au commencement de cette olymp. lxxvij. Voyez la vie de Thésée,

[c] *Qu'enfin on le trouva.*) Par une espece de miracle; car, comme on le cherchoit, on vit un aigle qui becquetoit un lieu un peu élevé, & tâchoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Cimon, frappé d'abord comme d'une inspiration divine, fit fouiller dans cet endroit, & on y trouva le corps de Thésée.

[d] *Près de quatre cent ans après que Thésée en fut parti.*) C'est une faute que Plutarque ne peut avoir faite; il avoit écrit sans doute *près de huit cent ans.* [e] Ion,

sée en fut parti. Ce qui fit un si grand plaisir au peuple, qu'il lui en voulut toûjours du bien; & pour conserver la mémoire de cet événement, ils établirent une dispute des poëtes tragiques, qui fut très-célebre; car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors sa premiere piece, l'archonte Aphepsion, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialites, ne voulut pas tirer au sort les juges qui devoient juger du mérite des pieces & adjuger le prix. Mais Cimon, étant arrivé dans le théâtre avec les autres généraux, & ayant fait ses libations au dieu qui préside à ce jeu, l'archonte ne permit pas qu'ils sortissent; il les retint; & après leur avoir fait prêter le serment, il les obligea de s'asseoir & d'être juges, car ils étoient dix, un de chaque tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais vûs, à cause de la dignité des juges, qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle; ce qui causa un si grand chagrin & une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athenes; il en partit, se retira en Sicile où il mourut; & il fut enterré près de la ville de Géla.

Le poëte Ion [e] raconte qu'étant encore fort jeune, & fraîchement arrivé de Chio à Athenes chez Laomédon, il soupa un soir chez Cimon; & qu'après le souper, dès que les libations furent faites, on pria Cimon de chanter, ce qu'il fit si agréablement, que toute l'assemblée ravie le combla de louanges, & dit qu'il étoit plus poli que Thémistocle qui, ayant été prié de chanter à un repas, répondit, *qu'il ne savoit ni chanter*

[e] Ion, poëte tragique.

chanter ni jouer de la lyre, mais que d'une ville petite & pauvre il en savoit faire une ville grande & riche.

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation étant tombée sur ses actions, comme chacun rappelloit celles qui lui paroissoient les plus belles & les plus grandes, il ne fit mention pour lui que d'une ruse dont il avoit usé, & qui lui paroissoit la chose la plus sage, & du plus grand sens qu'il eût jamais faite. Les alliés avoient fait quantité de prisonniers sur les Barbares dans les villes de Seste & de Bysance; & pour faire honneur à Cimon, ils le prierent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais Cimon leur donna le choix, & leur dit, *que les Athéniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée.* Alors un certain Hérophytus de Samos leur ayant conseillé de choisir plûtôt la dépouille des Perses que les Perses mêmes, ils le crurent, prirent les ornemens des Perses, & laisserent les prisonniers aux Athéniens.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour un ridicule faiseur de partages, car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers & de bracelets d'or, quantité de riches vestes & de beaux manteaux, & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds & qui étoient très-mal propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers qui les racheterent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent; de sorte que, des de-

niers

niers qui revinrent de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le thrésor public.

Cimon étant donc devenu fort riche par ce moyen, tous ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnés sur les Barbares, il les dépensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses citoyens. Car il ôta les clôtures de ses terres & de ses jardins, afin que les Athéniens nécessiteux & les étrangers même pussent y aller cueillir sans crainte avec toute liberté les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de gens; & tous les pauvres qui vouloient y aller étoient bien reçûs, & avoient là leur nourriture sûre; afin que, n'étant pas obligés de travailler de leur métier pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur tems aux affaires de la république. Il est vrai qu'Aristote écrit que ce souper n'étoit pas pour tous les pauvres d'Athenes indifféremment, mais seulement pour les pauvres de son bourg de Lacia.

Quand il alloit dans les rues, il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien vêtus; & lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques, & il n'y avoit point de pauvre citoyen qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette libéralité. Davantage, ces mêmes domestiques portoient toûjours sur eux beaucoup d'argent, & en passant dans la place ils s'approchoient des plus apparens & des plus honnêtes de ces nécessiteux, & leur mettoient dans la main quelque piece d'argent très-secrettement

&

& ſans être vûs de perſonne. Et c'eſt de quoi Cratinus, poëte comique, ſemble faire mention dans une de ſes pieces, intitulée *les Archiloques*, où il dit : *Pour moi, Métrobius, greffier, je me flattois de la douce eſpérance de paſſer heureuſement ma vieilleſſe auprès de Cimon le plus divin, le plus hoſpitalier, le plus charitable de tous les hommes, & le premier des Athéniens en toute vertu; mais malheureuſement il eſt mort le premier.* Et Gorgias le Léontin dit fort bien, *que Cimon amaſſoit des richeſſes pour s'en ſervir, & qu'il s'en ſervoit pour ſe faire eſtimer & honorer.* Critias même, qui fut un des trente tyrans, ſouhaite dans ſes Elégies *les richeſſes des deſcendans de Scopas, la magnanimité de Cimon, & les trophées d'Agéſilas le Lacédémonien.* Et encore aujourd'hui nous ne connoiſſons Lichas le Spartiate, & ſon nom n'eſt devenu célebre parmi les Grecs, que parce que les jours où les enfans des Spartiates s'exerçoient & danſoient tout nuds, il recevoit chez lui tous les étrangers qui venoient à la fête, & les traitoit magnifiquement.

Mais la libéralité de Cimon ſurpaſſoit infiniment l'hoſpitalité, l'humanité & la charité des anciens Athéniens. Car ceux-ci ont bien répandu parmi les hommes, & c'eſt de quoi ils ſe glorifient avec raiſon, la ſemence de la nourriture, s'il eſt permis de parler ainſi, en leur enſeignant à ſemer le bled ; ils leur ont montré encore l'uſage des fontaines, & l'utilité du feu pour ſubvenir à leurs beſoins. Mais Cimon, en faiſant de ſa maiſon, comme le prytanée commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices des fruits de ſes terres, & de tout ce que les ſaiſons lui apportoient de meilleur & de plus beau, & en permettant aux plus étrangers même d'en pren-

dre tant qu'ils vouloient, & d'en uſer comme de leur bien propre, a comme rappellé dans la vie cette ancienne communauté ſi vantée du tems de Saturne & du ſiecle d'or. Et quant à ceux qui, pour calomnier ces largeſſes de Cimon, diſent que c'étoient des moyens pour flatter le peuple, pour s'inſinuer dans ſes bonnes graces & pour attirer ſes faveurs, ils ſont aſſez réfutés par le reſte de la vie de ce perſonnage qui tenoit pour l'ariſtocratie, & étoit entiérement porté pour le gouvernement des Lacédémoniens, comme il le témoigna hautement en ſe joignant à Ariſtide pour s'oppoſer à Thémiſtocle qui élevoit la démocratie plus haut qu'il ne falloit; & après cela encore en s'emportant extrêmement contre Ephialte qui, pour faire plaiſir au peuple, vouloit caſſer le ſénat de l'aréopage.

Quoiqu'il vit tous les autres gouverneurs de ſon tems, hors les ſeuls Ariſtide & Ephialte, enrichis par les concuſſions & par les voleries qu'ils faiſoient ſur le public, il ſe maintint pourtant toûjours incorruptible, conſerva ſes mains pures non-ſeulement de toute concuſſion, mais encore de tout préſent, & continua juſqu'à la fin de ſa vie de faire & de dire gratuitement & ſans aucun loyer tout ce qui étoit utile & expédient pour la république.

Sur ſon deſintéreſſement, on raconte qu'un Barbare, nommé Rœſaces, ayant quitté le parti de ſon maître le roi de Perſe, vint à Athenes avec de grandes richeſſes, & que là, ſe voyant incontinent déchiré par les calomniateurs qui vouloient le rendre ſuſpect au peuple, il ſe refugia dans la maiſon de Cimon; & en y entrant il mit d'abord ſur la porte du veſtibule deux grandes coupes dont l'une étoit pleine de dariques d'argent,

d'argent, & l'autre de dariques d'or ; que Cimon le voyant se prit à rire & lui demanda, *lequel il aimoit le mieux de l'avoir ou pour pensionnaire ou pour ami ;* & que le Barbare lui ayant répondu, *qu'il aimoit mieux l'avoir pour ami*, Cimon lui répartit : *eh bien retourne t-en donc, & remporte ton or & ton argent, car étant ton ami je m'en servirai comme du mien propre quand j'en aurai besoin.*

En ce tems-là les alliés continuoient bien de payer les contributions auxquelles ils avoient été taxés ; mais las de tant de campagnes qu'ils avoient faites, n'ayant plus besoin de continuer la guerre, & ne desirant desormais que de cultiver leurs héritages & de vivre en repos, les ennemis s'étant retirés & ne les incommodant plus par leurs courses, ils n'envoyoient plus ni les hommes ni les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les autres généraux des Athéniens tâchoient de les y forcer par toutes sortes de voies ; ils traînoient en justice ceux qui y manquoient, & obtenoient contr'eux des condamnations à des amendes & à des peines même corporelles ; ce qui rendoit odieux & insupportable aux alliés le gouvernement des Athéniens. Cimon, élu général, prit une voie toute contraire, il ne força aucun des Grecs ; mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas servir en personne, & leurs vaisseaux vuides, il permit qu'alléchés par la douceur du repos ils demeurassent tranquillement dans leurs maisons ; & que, de bons hommes de guerre qu'ils étoient, ils devinssent, par leur paresse, par leur luxe & par leur folie, de bons laboureurs & de bons négocians lâches & timides. Et faisant monter ces vaisseaux par les Athéniens tour-à tour, les endurcissant ainsi aux travaux & aux fatigues, & les aguerrissant de

plus en plus par toutes ces expéditions, *f* il se trouva qu'en très-peu de tems les contributions & la solde, que les alliés payoient, lui eurent servi à rendre les Athéniens maîtres de ceux mêmes qui les soudoyoient & les entretenoient. Car, comme les Athéniens étoient continuellement sur mer, qu'ils avoient toûjours le harnois sur le dos & les armes à la main, & qu'ils étoient nourris & exercés dans toutes ces guerres, les alliés s'accoûtumerent peu-à-peu à les craindre & à les flatter; & par-là, sans s'en appercevoir, ils se trouverent tout-d'un-coup, au lieu d'alliés des Athéniens, leurs tributaires & leurs esclaves.

Il faut dire encore que jamais capitaine Grec ne rabaissa ni n'humilia si fort l'orgueil & la fierté du grand roi de Perse, que Cimon. Car, après l'avoir chassé de la Grece, il ne le quitta point; mais, le suivant pied-à-pied sans lui donner le tems de respirer & de rétablir ses troupes, il ravagea son pays, lui prit plusieurs villes, & en obligea

f Il se trouva qu'en très-peu de tems les contributions & la solde que les alliés payoient, &c.) Cette réflexion de Plutarque renferme une grande leçon pour les politiques & les princes. Il est certain qu'un état aguerri, & qui sera continuellement dans l'exercice des armes, deviendra tôt ou tard le maître de ses alliés qui vivront dans la paresse, & qui se contenteront de fournir leur part des contributions sans servir de leurs personnes. *La plûpart des alliés*, dit Thucydide, livre 1. *par cette paresse de servir, ayant offert de payer en argent leur part des contributions pour l'entretien de la flotte, afin de n'être pas obligés de quitter leurs maisons, il arriva de-là que la puissance maritime des Athéniens s'accrut infiniment par cette solde, & que ses alliés, en se tenant ainsi éloignés des combats, se rendirent lâches & très-mal propres pour la guerre.*

g C'est-

obligea plusieurs autres à se révolter & à embrasser le parti des Grecs ; de sorte que dans toute l'Asie, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, on ne voyoit pas briller un seul étendard des Perses. Et encore, ayant appris que les généraux du roi étoient sur les côtes de la Pamphylie avec une grosse armée & grand nombre de vaisseaux, & voulant les épouvanter de maniere qu'ils n'osassent plus paroître dans cette mer [g] qui est endeçà des isles Chélidoniennes, il fit voile des ports de Cnide [h] & de Triopium [i] avec deux cent galeres que Thémistocle avoit fait faire très-légeres & très-propres à tourner & à manier avec une extrême agilité, & qu'il élargit alors en faisant sur chacune avec des planches un pont qui débordoit des deux côtés ; afin que, tenant un plus grand nombre de combattans, elles fussent plus redoutables & fissent un plus grand effet contre l'ennemi.

Il cingla d'abord vers la ville des [k] Phasélites qui étoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se déclarer contre le roi. Et après avoir fait le dégât dans leur pays, il s'approcha de leurs murailles pour les assiéger. Ceux de Chio, qui servoient sur sa flotte, & qui de toute ancienneté étoient amis des Phasélites, tâchoient d'adoucir la colere de Cimon ; & pendant qu'ils y travailloient, ils avertissoient les Phasélites de tout ce qui se passoit par des lettres attachées à des fleches

[g] C'est-à-dire, toute la mer Méditerranée.

[h] Cnide, petite isle au bas de la mer d'Ionie à la pointe de la Carie.

[i] Triopium, ville de la Carie sur cette côte.

[k] Phasélis, ville considérable sur la côte de la Pamphylie ; elle avoit trois ports.

[l] Fleuve

fleches qu'ils jettoient dans la place par-dessus les murs. Enfin ils moyennerent leur accommodement, à condition qu'ils payeroient dix talens, qu'ils suivroient les Grecs, & qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Ephorus écrit que Tithraustes étoit amiral de la flotte du roi, & Phérendates, général de son armée de terre. Mais Callisthene assûre qu'Ariomandes, fils de Gobryas, étoit le généralissime de toute cette grande puissance, qu'il se tenoit à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure de [l] l'Eurymedon, & qu'il ne vouloit point hazarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingt vaisseaux Phéniciens qui lui venoient de Cypre.

Cimon, au contraire, pour prévenir ce renfort, s'avança contr'eux en bataille, résolu, s'ils ne vouloient pas combattre de leur bon gré, de les y obliger par force. Les Barbares, pour éviter cette néceffité, entrerent dans le fleuve; mais, comme les Athéniens les y suivirent, enfin ils vinrent à leur rencontre avec six cent voiles, comme l'écrit Phanodemus, ou avec trois cent cinquante, si l'on s'en rapporte à Ephorus. Et dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondit à de si grandes forces; car tournant d'abord leurs proues vers la terre, les premiers qui purent en approcher s'y jetterent & se retiterent dans l'armée de terre qui étoit en bataille assez près du rivage; & les autres tomberent entre les mains des Grecs, & furent fort maltraités; & une preuve certaine que les vaisseaux des Barbares étoient en très-grand nombre, c'est que bien qu'il y en eût beaucoup qui se sauverent,

[l] Fleuve qui se décharge dans la mer de Pamphylie.

m Et

verent, comme cela est vraisemblable, & beaucoup d'autres, qui furent brisés ou coulés à fond, les Athéniens ne laisserent pas d'en prendre deux cent.

Après cette défaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivage. Cimon trouvoit que c'étoit une entreprise très-hazardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées & affoiblies contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. Mais voyant que le courage de ses soldats étoit infiniment relevé par leur premiere victoire, que leurs forces en étoient même augmentées, & qu'ils ne demandoient qu'à être lâchés contre les Barbares, il fit descendre son infanterie pesamment armée, encore toute chaude du combat. Cette infanterie saute à terre avec de grands cris & se jette impétueusement sur les Perses. Ceux-ci les reçoivent avec courage, & soûtiennent leur premier choc sans s'ébranler. Le combat fut rude ; beaucoup des plus braves Athéniens & des plus considérables y furent tués ; enfin après de grands efforts les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite & en firent un grand carnage. Tout ce qui ne périt pas par l'épée fut pris, & on se rendit maître de leurs pavillons qui étoient remplis de toutes sortes de richesses.

Mais Cimon, comme un redoutable athlete, après avoir vaincu en un seul jour dans deux grands combats, [m] & avoir par son combat de terre

[m] *Et avoir par son combat de terre surpassé l'exploit de Salamine, & par son combat de mer celui de Platées.*) Ce passage me paroît défectueux ; il me semble que l'on n'oppose point un combat de terre à un combat de mer, ni

terre ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de mer celui de Platées, ajoûta encore un nouveau trophée à ces deux victoires. Car; ayant été averti que les quatre-vingt vaiſſeaux Phéniciens, qui n'avoient pû ſe trouver à la bataille, [n] étoient arrivés au port d'Hydre, il y alla en toute diligence avec ſa flotte. Ces Barbares ne ſavoient encore rien de certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées, ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles euſſent été battues, & ils demeuroient en ſuſpens, flottant entre la crainte & l'eſpérance. Mais quand ils virent

ni un combat de mer à un combat de terre; car ils ſont très-différens. Mais on les oppoſe chacun à ſon ſemblable, à celui qui eſt de même nature. Je crois donc qu'il y a dans le texte une tranſpoſition ſenſible de ces deux termes, πεζομαχία, *combat de terre*, & ναυμαχία, *combat de mer*; & qu'un copiſte, ayant retenu tout le paſſage par cœur, comme cela arrive ſouvent, les a confondus enſuite. Il faut donc, à mon avis, rétablir ainſi tout le paſſage, καὶ τὸ μὲν ἐν Σαλαμῖνι, ναυμαχία, τὸ δὲ ἐν Πλαταιαῖς πεζομαχία παρεληλυθώς. *Et avoir par ſon combat de mer ſurpaſſé l'exploit de Salamine, & par ſon combat de terre celui de Platées.* Car on combattit par terre à Platées, & par mer à Salamine. Plutarque ne peut pas parler ici des avantages qu'on tira de ces deux combats pour les préférer aux deux autres, il parle des combats mêmes.

[n] *Etoient arrivés au port d'Hydre.*) Aucun auteur ne parle de ce port d'*Hydrum*, non pas même Thucydide qui a écrit cette hiſtoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit être une ville de l'iſle de Cypre, ou quelque place de la Pamphylie ou de la Cilicie voiſine du fleuve d'Eurymedon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire, ou même qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, & qu'au lieu de Ὕδρῳ, il falloit lire Σύδρῃ, *à Sydre*, au *port de Sydre*; car Sydre étoit une ville maritime de la Cilicie près de la Pamphylie. Et cette conjecture eſt très-vraiſemblable, à moins qu'il ne faille lire plûtôt, au port d'*Hydruſſa*, car il y avoit une des iſles Cyclades qu'on appelloit de ce nom.

o *Et*

rent arriver la flotte victorieuse, ils furent si abattus qu'ils ne firent presque point de résistance. Tous leurs vaisseaux furent pris, & la plus grande partie de leurs troupes taillée en pieces.

Ce grand échec humilia si fort la fierté du grand roi, qu'il consentit à signer ce traité de paix si célebre, dont les deux principaux articles étoient qu'il se tiendroit toûjours éloigné des mers de la Grece de la carriere d'un cheval, • & qu'il ne navigeroit jamais en-deçà des roches Cyanées & des isles Chélidoniennes avec aucunes galeres armées, ni autres vaisseaux de guerre. Il est vrai que Callisthene écrit que cela ne fut point stipulé par le traité, mais que le roi l'exécuta par la grande terreur que lui imprima sa défaite; & qu'il se tint toûjours si loin de la Grece par cette raison, que dans la suite Périclès avec cinquante galeres, & Ephialte avec trente seulement, coururent bien au-delà de ces isles Chélidoniennes, sans trouver la moindre flotte des Barbares, ni même un seul de leurs vaisseaux. Mais dans les decrets publics que Cratere a recueillis, on trouve la copie de ce traité, [p] ce qui montre qu'il est véritable. On dit de

• *Et qu'il ne navigeroit jamais en-deçà des roches Cyanées & des isles Chélidoniennes.*) Par là il lui étoit defendu d'entrer dans la mer Egée par le pont Euxin, & dans la Méditerranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, &c. car ces roches Cyanées sont deux petites isles à l'entrée du pont, l'une du côté de l'Europe près de Byzance, l'autre du côté de l'Asie près de Chalcédoine, séparées par le bras de mer qui n'a là qu'environ vingt stades ou deux mille cinq cent pas.

[p] *Ce qui montre qu'il est véritable.*) Quand on n'auroit pas trouvé ce traité dans le recueil de Cratere, le bon sens seul persuade que Cimon, après des victoires si completes, ne laissa pas cela à la disposition du vaincu, & qu'il le stipula par un traité.

de plus que pour cette occasion les Athéniens élevèrent l'autel de la paix, & qu'ils décernerent de grands honneurs à Callias qui avoit été envoyé en ambassade auprès du roi de Perse pour lui faire ratifier ce traité.

Après que les dépouilles eurent été vendues à l'encan, il se trouva tant d'or & d'argent dans l'épargne, que les Athéniens eurent abondamment de quoi fournir à toutes les dépenses publiques, & que de ces mêmes fonds ils firent bâtir la muraille de la citadelle qui regarde le midi. On dit aussi que les grandes murailles, qu'on appelle *les Jambes*, & qui joignent le Pirée à la ville, furent véritablement bâties après Cimon, mais que ce fut lui qui, des fruits de sa victoire, en fit jetter les premiers fondemens avec beaucoup de travail & une grande dépense. Car, comme le terrein, où on étoit obligé de les asseoir, se trouvoit au milieu des eaux & des marais, il fallut dessécher & consolider les marais à force de cailloux & de grosses pierres de taille qu'on y jettoit, & faire ainsi ces fondations à pierres perdues. Il fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux destinés aux exercices & aux jeux honnêtes des gens de condition qui dans la suite furent dans une très-grande vogue; car il planta quantité de beaux planes dans la place publique; & de l'académie qui étoit un lieu aride & nud, il en fit un parc & un bocage délicieux, arrosé de quantité de belles fontaines, & percé de plusieurs grandes allées couvertes pour se promener, & de longues lyces pour y faire des courses.

Quelque tems après, ayant eu nouvelles que quelques Perses ne vouloient pas abandonner la Chersonnese de Thrace dont ils s'étoient empa-

rés,

rés, & qu'ils appelloient à leur secours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir, il alla contr'eux avec quatre galeres. Les Barbares, ayant appris qu'il étoit parti d'Athenes avec ce peu de vaisseaux, n'en faisoient aucun compte; mais avec ces quatre galeres il ne laissa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaisseaux, les chassa entiérement de leur pays, soûmit les Thraces & réduisit toute la Chersonnese sous le pouvoir des Athéniens.

Après cette expédition il alla contre ceux de l'isle de Thasos qui s'étoient révoltés, les battit dans un grand combat naval, prit trente-trois de leurs navires, assiégea leur ville, la prit d'assaut, [q] acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voisin, & leur soûmit toutes les terres qui étoient de la dépendance de cette isle.

De-là [r] il lui étoit aisé de passer dans la Macédoine, & d'enlever aux Macédoniens une grande

q *Acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voisin.*) C'est ce Thucydide n'a pas oublié. *Les Thasiens*, dit-il, *abandonnerent leur continent & leurs mines aux Athéniens.* Au reste ce sont ces mines qui avoient donné le nom à Thasos bâtie par les Phéniciens; car, comme Bochart l'a montré, elle fut ainsi appellée du mot Syrien *Thas* qui signifie de petites parcelles d'or, à cause de l'or que l'on tiroit de cette isle & de Scaptensule dans le continent voisin, & dont le revenu annuel étoit de deux cent talens, & quelquefois de trois cent, c'est-à-dire, de deux cent mille ou de trois cent mille écus. C'est par la même raison que les Grecs l'avoient appellée *Chryse*, *Dorée.* Thasos, isle au haut de la mer Egée.

r *Il lui étoit aisé de passer dans la Macédoine.*) Car l'isle de Thasos est si voisine des côtes de la Macédoine, que Cimon y étoit tout porté, & qu'il pouvoit faire très-facilement une descente dans ses terres.

grande partie de leur pays. Comme il ne voulut pas profiter de cette occaſion, cela donna lieu de l'accuſer de s'être laiſſé corrompre par les préſens du roi Alexandre, & ſur cela il fut pourſuivi en juſtice par ſes ennemis qui s'étoient ligués contre lui. Dans les juſtifications qu'il employa auprès de ſes juges, il dit : *Que jamais il n'avoit fait amitié ni alliance avec les Ioniens, ni avec les Theſſaliens, peuples très-riches, comme l'avoient fait pluſieurs de leurs généraux qui avoient cherché à ſe faire faire la cour & à s'enrichir,*[s] *mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens, parce qu'il admiroit & qu'il tâchoit d'imiter leur ſimplicité, leur frugalité & leur tempérance, qu'il préf roit à toutes les richeſſes du monde ; que du reſte il pouvoit ſe vanter que perſonne n'étoit plus aiſe que lui d'enrichir ſa ville des dépouilles de ſes ennemis.*

Stéſimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour le ſol-
liciter

[s] *Mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens.*) On a voulu corriger cet endroit, & lire, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens.* Il eſt certain que Cimon avoit beaucoup de penchant pour les Lacédémoniens, comme cela paroît par la ſuite ; mais il faut de deux choſes l'une, ou que Cimon ait tenu ce diſcours dans une autre occaſion, ou, s'il l'a tenu en celle-ci il ne peut avoir parlé que des Macédoniens, car les Lacédémoniens ne font rien ici. Cimon ne répondroit pas au reproche de ſes ennemis. Mais les Macédoniens étoient-ils ſi tempérans & ſi ſages. Ce paſſage eſt très-embarraſſant. Le ſens demande, *mais qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens*, comme il eſt dans le texte qu'Amiot a ſuivi, & l'occaſion demande, *avec les Macédoniens*, puiſque c'eſt par eux qu'on l'accuſe d'avoir été corrompu. Peut être doit-on expliquer ce paſſage favorablement, & penſer que Cimon, diſant qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens, veut dire que c'étoient les ſeuls peuples avec leſquels il s'étoit lié, & par conſéquent qu'il ne s'étoit pas lié avec les Macédoniens.

liciter en faveur de son frere Cimon, & pour tâcher de le fléchir par ses prieres, car il étoit un de ses plus violens accusateurs. Périclès, après l'avoir entendue, lui dit en riant : *Elpinice, vous êtes desormais trop vieille pour venir à bout d'aussi grandes affaires par vos sollicitations*. Néanmoins le jour que l'affaire fut jugée, il fut plus doux que tous les autres, & ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, encore ne fut-ce que par maniere d'acquit. Cimon fut donc absous à pur & à plein.

Du reste, pendant tout le tems qu'il gouverna & qu'il resta dans la ville, il retint & refrena toûjours la licence du peuple qui mettoit le pied sur la gorge aux nobles, & attiroit à lui toute la puissance & l'autorité. Mais après qu'il fut encore parti pour aller commander l'armée, le peuple, se voyant la bride sur le cou, & se sentant appuyé par Ephialte, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les loix fondamentales & les anciennes coûtumes dont il avoit usé de tout tems, ôta au sénat de l'aréopage la connoissance de la plûpart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en très-petit nombre, & se rendit maître absolu de tous les tribunaux. De sorte qu'il jetta sa ville dans une pure démocratie, Périclès étant déja puissant & favorisant ce parti de tout son pouvoir. C'est pourquoi, quand Cimon fut de retour, il témoigna son mécontentement de voir la dignité du sénat foulée aux pieds, & tâcha par toutes sortes de moyens de le remettre en possession de son autorité & de ressusciter l'aristocratie, qui avoit été établie du tems de Clisthene. Mais ses ennemis se mirent à crier & à exciter contre lui le peuple, en renouvellant

les bruits qui avoient couru de son commerce avec sa sœur Elpinice, & en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Sur quoi il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort célebres, & qui disoient : *Il n'étoit point méchant homme ; mais il étoit sujet au vin & très-négligent, & il prenoit souvent la liberté de découcher pour aller à Sparte, laissant sa pauvre sœur Elpinice toute seule avec une grande cruauté.*

[r] Que si, étant aussi négligent & aussi adonné au vin que le dit ce poëte, il a pris tant de villes & remporté tant de victoires, il est certain que, s'il eût été vigilant & sobre, aucun des capitaines, qui ont été avant lui & après lui, ne l'auroit surpassé en faits d'armes & en glorieux exploits. Il est vrai que dès le commencement de sa vie il eut beaucoup d'inclination pour Lacédémone. Car, de deux enfans jumeaux qu'il eut d'une femme [u] Clitorienne, comme l'écrit Stésichore, il nomma l'un *Lacedemonius*, & l'autre *Eleus*. C'est pourquoi Périclès reprocha souvent à ces enfans leur race du côté de leur mere. Mais Diodore le géographe écrit que ces deux enfans & un troisieme encore, qui fut appellé Thessalus, lui naquirent d'Isodice, fille d'Euryptoleme, fils de Mégaclès, & par conséquent Athénienne.

Ce qui contribua le plus à son élevation, ce fut la faveur des Lacédémoniens qui étoient ennemis

[r] *Que si étant aussi négligent & aussi adonné au vin, que le dit ce poëte.*) Plutarque fait connoître par ces paroles qu'il n'ajoûtoit pas beaucoup de foi à cette satyre d'Eupolis. En effet, les grandes choses que Cimon a faites ne marquent pas un homme bien négligent ni fort adonné au vin.

[u] De la ville de Clitor en Arcadie.

E Ils

nemis déclarés de Thémistocle, & qui aimoient mieux que Cimon, qui étoit jeune, eût dans Athenes la principale puissance & la plus grande autorité. Les Athéniens le voyoient d'abord avec plaisir, parce que cette bienveillance des Spartiates pour Cimon leur apportoit de grands avantages. En effet, quand ils commencerent à s'aggrandir & à vouloir se mêler seuls des affaires des alliés, & à s'attribuer le commandement des armées, * ils n'étoient nullement fâchés de la puissance & du grand crédit de Cimon; car c'étoit lui qui faisoit tout parmi les Grecs, parce qu'il traitoit tous les alliés avec beaucoup d'humanité, de douceur & de courtoisie, & qu'il étoit très-agréable aux Lacédémoniens. Mais quand ils furent devenus plus grands & plus puissans, & qu'ils virent le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates, alors ils en furent très-fâchés; car en leur parlant il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone, sur-tout quand il les reprenoit de quelque chose ou qu'il vouloit les piquer, comme l'écrit Stésimbrotus; car il avoit accoûtumé de leur dire, *ce n'est pas là ce que font les Spartiates.* Et par-là il s'attira l'envie & la haine de ses citoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut

* *Ils n'étoient nullement fâchés de la puissance & du grand crédit de Cimon.*) Ce passage avoit été fort mal expliqué; ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui n'étoient pas fâchés de la grande puissance de Cimon, c'étoient les Athéniens. Car dans la vûe de leur aggrandissement ils n'étoient pas fâchés du crédit de Cimon, parce qu'ils le regardoient comme un instrument très-propre à servir à leur élevation, en empêchant les Lacédémoniens de s'y opposer & de rompre leurs mesures. La suite le fait voir très-clairement.

5 C'est

fut une calomnie horrible dont voici le fondement. La quatrieme année du regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais ouï parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans des abimes, le Taygete & les autres monts furent ébranlés jusqu'à leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets se détacherent & croulerent, toute la ville fut bouleversée & abimée, excepté cinq maisons qui resterent seules au milieu de cette desolation épouvantable. Il y avoit alors dans un grand portique plusieurs jeunes hommes & plusieurs jeunes garçons qui s'exerçoient ensemble tout nuds. Un peu avant que le tremblement commençât, on dit qu'il se leva tout-à-coup un lievre qui passa le long du portique; les jeunes garçons tout frottés & huilés qu'ils étoient, se mirent à courir après & à le chasser pour se divertir; ils ne furent pas plûtôt sortis que le portique tomba sur les jeunes hommes qui étoient restés & les écrasa. On montre encore aujourd'hui dans le lieu même leur tombeau qui est appellé [y] *Seismatia*. Archidamus, qui sur le danger présent conjectura très-habilement celui dont il étoit menacé, & qui voyoit ses citoyens empressés à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ordonna qu'on sonnât des trompettes pour donner l'allarme, comme si l'ennemi étoit prêt à tomber sur eux, afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible moment; car les Ilotes accoururent de toutes parts pour achever de détruire

y C'est-à-dire, le tombeau de ceux qui furent écrasés par le tremblement de terre.

truire ceux que le tremblement de terre avoit épargnés ; mais les ayant trouvé armés & en bataille, ils se retirerent dans les villes voisines, & commencerent dès ce jour-là à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins ; & se sentant fortifiés par les Messéniens qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, Lacédémone envoya Périclidas à Athenes demander du secours. [z] Le poëte Aristophane, pour se mocquer de cet ambassadeur, dit, en s'adressant aux Lacédémoniens : *Avez-vous oublié que jadis le Spartiate Périclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels, pâle & défait, avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée, &c.* Ephialte s'y opposoit & protestoit qu'on ne devoit point les secourir ni relever une ville rivale d'Athenes, mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abîmes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Mais Critias dit [a] que Cimon, préférant l'utilité des Lacé-

[z] *Le poëte Aristophane, pour se moquer de cet ambassadeur, dit, en s'adressant aux Lacédémoniens : Avez-vous oublié, &c.*) C'est dans sa *Lysistrata* à la fin. Et voici le passage entier : *Après cela, Lacédémoniens, car c'est à vous que j'adresse la parole, avez-vous oublié que jadis le Spartiate Périclidas vint suppliant à Athenes, & qu'assis au pied des autels, pâle & défait, avec sa casaque rouge, il nous demandoit une armée? Messene étoit alors les armes à la main contre vous, & Neptune ébranloit votre terre jusqu'à ses fondemens. Alors Cimon arrivé à votre secours avec quatre mille hommes de pied, sauva Lacédémone. Après ce grand service, que vous avez reçû des Athéniens, vous ravagez la terre qui vous a si généreusement obligés.*

[a] *Que Cimon, préférant l'utilité des Lacédémoniens à l'aggrandissement de sa patrie.*) C'étoit l'opinion de Critias ; mais cette opinion pouvoit

Lacédémoniens à l'aggrandiſſement de ſa patrie, entraîna le peuple par ſon éloquence, & marcha au ſecours de Sparte avec quatre mille hommes de pied. Ion rapporte même l'endroit de ſon diſcours qui frappa & qui perſuada le plus les Athéniens. Car il dit [b] qu'il les exhorta *à ne pas laiſſer la Grece boiteuſe, & leur ville ſans contre-poids.*

Après qu'il eut ſecouru les Lacédémoniens; comme il s'en retournoit, il paſſa par Corinthe avec ſon armée. Lachartus, qui commandoit dans Corinthe, ſe plaignit aigrement à lui de ce qu'il avoit fait entrer ſes troupes dans ſa place avant que d'en avoir demandé la permiſſion aux habitans : *Car*, lui dit-il, *quand on frappe à la porte de quelqu'un, encore n'entre-t-on point que le maître ne l'ait ordonné. Mais vous autres, Lachartus*, lui repartit promptement Cimon, *vous n'avez pas frappé aux portes des Cléonéens & des Mégaréens ; vous les avez briſées, & vous y êtes entrés à main armée, prétendant que tout devoit être ouvert au plus*

pouvoit fort bien être fauſſe. Car on peut dire que Cimon rendit par-là un très-grand ſervice à ſon pays. Et c'eſt ce qu'on va voir dans la remarque ſuivante.

[b] *Il les exhorta à ne pas laiſſer la Grece boiteuſe, & leur ville ſans contre-poids.*) Par ce ſeul mot Cimon juſtifie ſuffiſamment le conſeil qu'il donnoit de ſecourir Sparte. Il eſt certain que Sparte & Athenes pouvoient être regardées comme les deux jambes de la Grece, car c'étoit ſur ces deux villes que toute la Grece étoit appuyée. Ainſi, l'une venant à périr, la Grece demeureroit comme boiteuſe. Il eſt certain encore que le peuple d'Athenes étoit ſi enflé de ſa grandeur, ſi fier & ſi mutin, qu'il avoit beſoin d'un frein capable de modérer ſa fougue, & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte ; c'étoit elle ſeule qui pouvoit ſervir de contre-poids à l'emportement des Athéniens. C'étoit donc rendre un grand ſervice à Athenes que de ſecourir Sparte & de l'empêcher de tomber, & c'étoit un coup d'un grand politique.

c Quelque

plus fort. Par ces paroles pleines de fermeté & d'audace, Cimon rembarra fort à propos le capitaine Corinthien; & il continua sa route.

[c] Quelque tems après, les Lacédémoniens appellerent encore les Athéniens à leur secours contre les Mésséniens & les Ilotes qui s'étoient emparés [d] d'Ithome. Mais, quand ils furent arrivés, ils commencerent à craindre leur audace, leur puissance & leur grande réputation, & leur firent l'affront de les renvoyer eux seuls de tous leurs alliés, comme des gens suspects & capables de tout entreprendre.

Les Athéniens, s'en étant retournés pleins de colere & de ressentiment, se déclarerent dès ce jour-là ennemis jurés de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone; & sur le moindre prétexte qu'ils purent trouver, ils bannirent Cimon du ban de l'ostracisme, qui étoit un bannissement pour dix ans.

Il arriva pendant ce tems-là que les Lacédémoniens

[c] *Quelque tems après, les Lacédémoniens appellerent encore les Athéniens à leur secours.*) Les Lacédémoniens, étant engagés au siége d'Ithome, & n'en pouvant venir à bout, parce qu'ils n'étoient pas propres aux siéges, appellerent à leur secours les Athéniens qui y étoient très-propres. Quand ils furent arrivés devant la place sous la conduite de Cimon, les Lacédémoniens commencerent à redouter leur audace & leur esprit remuant, & ils craignirent que, s'ils étoient là plus long-tems, les étrangers, qui étoient dans leurs troupes, gagnés par ceux de la place, & favorisés par les Athéniens, n'entreprissent quelque chose contr'eux. Ils congédierent donc Cimon avec ses troupes, disant qu'ils n'en avoient plus besoin. Les Athéniens, offensés de cet outrage qu'ils ne méritoient point, rompirent l'alliance avec les Lacédémoniens, & se liguerent avec les Argiens leurs ennemis. Thucydide, liv. 1.

[d] Ville de Thessalie dans l'Estiotide.

e En

moniens revenant d'une expédition où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phociens, & étant campés dans la plaine de Tanagre, les Athéniens allerent à leur rencontre pour les combattre. En cette occasion Cimon se crut dispensé de garder son ban, & se rendit avec ses armes dans sa tribu Oenéïde pour servir sa patrie, & pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacédémoniens. Le conseil des cinq cent, en étant informé, & craignant, sur les criailleries de ses ennemis, qu'il ne fût venu pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille, & pour mener ensuite dans Athenes les Lacédémoniens victorieux, envoya faire défenses expresses aux capitaines de le recevoir dans leurs bandes. Il fut donc obligé de se retirer; mais avant que de partir il s'adressa à Euthippe, du bourg d'Anaphluste, & à quelques autres de ses compagnons qui étoient les plus soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens, [e] & les conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoyens un soupçon injuste qui les deshonoroit.

Ces braves gens, qui étoient au nombre de cent, excités par ces paroles, [f] lui demanderent

[e] *Et les conjura de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager.*) Voilà une grande action. Cimon vient de recevoir de ses citoyens le plus grand affront qu'on puisse faire à un brave homme; & il ne s'en venge qu'en exhortant ceux qui sont soupçonnés comme lui, à bien faire leur devoir, pour détruire cette calomnie.

[f] *Lui demanderent son armure complette qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon.*) Voici une chose bien singuliere. Ces cent Athéniens, ne pouvant avoir Cimon

rent son armure complette qu'ils placerent au milieu de leur petit bataillon ; & se serrant en un gros, ils soûtinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, & combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Cela fut cause aussi qu'ils ne persévererent pas long-tems encore dans leur colere contre Cimon, adoucis en partie, comme il est vraisemblable, par le souvenir des services qu'il leur avoit rendus, & en partie ramenés par la conjoncture fâcheuse où ils se trouvoient ; car ayant été défaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, & attendant le printems prochain une armée de Péloponese qui viendroit fondre sur eux, ils rappellerent Cimon de son bannissement. Et ce fut Périclès lui-même qui en dressa & proposa le decret, [g] tant les querelles étoient alors civiles & politiques, & les animosités modérées & prêtes à s'appaiser, dès que l'utilité publique le demandoit, & tant l'ambition, qui est la plus vive & la plus forte des passions, cédoit & se conformoit aux tems & aux besoins de la patrie.

Dès

Cimon à leur tête pour combattre sous ses ordres, lui demandent son armure entiere, & la placent au milieu d'eux pour l'avoir devant les yeux comme témoin de leurs actions, & pour s'exciter par cette vûe à faire des prodiges de valeur dignes d'un si grand capitaine. Quel honneur pour Cimon !

g *Tant les querelles étoient alors civiles & politiques.*) J'ai hazardé cette expression, *querelles politiques*, pour dire des querelles qui se calment & s'appaisent dès que la politique le demande. La politique, c'est-à-dire l'intérêt de l'état.

h Il

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement cette guerre déja très - allumée, & réconcilia les deux villes. Mais la paix faite, voyant que les Athéniens ne pouvoient demeurer en repos, & qu'ils vouloient se donner du mouvement & se servir de leurs armées pour s'aggrandir, il eut peur qu'ils n'inquiétassent quelque peuple de la Grece, ou qu'en rodant autour des isles de Péloponese avec une si grosse flotte, ils ne donnassent quelque prétexte d'accuser leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des sujets de plainte à leurs alliés. * Il arma donc deux cent galeres pour les mener encore

* *Il arma donc deux cent galeres pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.*) Il me semble que Plutarque n'a pas assez bien démêlé les deux expéditions que les Athéniens firent en Egypte, & qu'il fait entreprendre à Cimon deux affaires en même tems. Je ne sai si la prudence les autoriseroit. Voici comme ces deux entreprises furent faites. Cimon alla contre Cypre avec deux cent galeres. Pendant qu'il étoit attaché à cette expédition, Inarce, roi de Libye & fils de Psammétichus, partit de Marée, ville au-dessus du Phare, & obligea la plus grande partie de l'Egypte à se révolter contre le roi Artaxerxe, & pour se maintenir il appella à son secours les Athéniens qui étoient devant Cypre. Les Ahéniens quittant d'abord cette isle, navigent en Egypte, se rendent maîtres du Nil, attaquent Memphis, s'emparent de ses deux premieres enveloppes, & donnent assaut sur assaut à la troisieme, qu'on appelloit *la muraille blanche.* Mais ils furent très-malheureux dans cette expédition; car le roi Artaxerxe envoya en Egypte Mégabaze, avec une grosse armée, qui défit les révoltés & leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis, les enferma dans une isle où il les assiégea, & les prit après dix-huit mois de siege. Ils périrent presque tous après six années de guerre, & il n'en retourna en Grece que très peu. Voilà la premiere expédition. La seconde fut quelques années après, & arriva de la même maniere. Les

encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre. Par-là il vouloit accoûtumer les Athéniens & les exercer à faire la guerre contre les Barbares, & en même tems les enrichir par les voies justes & permises, en les mettant en état de rapporter dans leur patrie les dépouilles & toutes les richesses de leurs ennemis naturels.

Quand tout fut prêt, & que l'armée fut sur le point de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lice fort en colere abboyoit contre lui, & qu'au milieu de son abboi elle prononça d'une voix humaine & très-bien articulée : *Viens, car tu nous feras plaisir à moi & à mes petits.* [i] Ce songe paroissoit difficile à expliquer. Mais un certain Astyphilus de Posidonie [k], ami particulier de Cimon, grand devin & bon interprete des songes, lui déclara que ce songe lui prédisoit la mort, & voici comme

Les Athéniens allerent encore contre Cypre avec deux cent galeres. Pendant qu'ils étoient occupés au siege de Citium, le roi Amirtéus les pria de lui envoyer du secours. Cimon y envoya soixante galeres. Les uns pretendent qu'il y alla lui-même, les autres qu'il resta au siege de Citium. Apparemment Plutarque n'a voulu parler que de cette derniere expédition, puisqu'il dit, *pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte & en Cypre.* Mais je le dis encore, il n'a pas assez démêlé ces expéditions. Car Cimon ne pensoit nullement à aller en Egypte quand il fit voile contre Cypre.

[i] *Ce songe paroissoit difficile à expliquer.*) Il l'étoit en effet. Mais il n'y avoit point de songe si difficile dont les devins ne donnassent l'explication, & une explication très-colorée. Le devin Astyphilus explique celui-ci d'une maniere fort ingénieuse. Il n'étoit pas possible de le mieux expliquer. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ces explications fausses & superstitieuses se trouvent souvent confirmées par l'évenement.

[k] Ville de Lucanie sur la côte.

comme il l'expliquoit : le chien eſt ennemi de l'homme contre lequel il abboye ; or on ne ſauroit faire à ſon ennemi un plus grand plaiſir que de mourir ; [l] & ce mêlange de la voix humaine avec l'abboi, marque pour ennemi un Mede. Car l'armée des Medes eſt compoſée de Grecs & de Barbares.

Après ce ſonge il lui arriva encore un autre ſigne, qui n'étoit pas moins ſurprenant. Un jour qu'il offroit un ſacrifice à Bacchus, le prêtre ayant ouvert la victime après l'avoir égorgée, il vint une quantité prodigieuſe de fourmis, qui enleverent le ſang qui étoit figé, le porterent peu-à-peu auprès de Cimon, & lui en enduiſirent le gros doigt du pied [m], ſans que perſonne y prît garde pendant un aſſez long-tems. Enfin Cimon s'en apperçut ; & comme il les regardoit, le ſacrificateur vint lui préſenter le foie de la victime, qui s'étoit trouvé ſans tête.

Malgré ces ſiniſtres préſages, il ne laiſſa pas de s'embarquer, car il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Il envoya d'abord en Egypte ſoixante de ſes vaiſſeaux, & avec les autres il retourna ſur les côtes de la Pamphylie, battit l'armée navale du roi, compoſée de vaiſſeaux de Phénicie & de Cilicie, ſe rendit maître de toutes les villes des environs, & épioit cependant l'occaſion de pénétrer en Egypte ; car il ne concevoit

l *Et ce mêlange de la voix humaine avec l'aboi, marque pour ennemi un Mede.*) Les Grecs ne traitoient de voix humaine que leur langage, & ils regardoient le langage des Barbares comme l'aboi des chiens. Le devin ſe ſert fort bien de cette opinion pour expliquer ce ſonge d'un général Grec qui marchoit contre les Perſes.

m Cimon étoit-là nuds pieds, comme c'étoit la coûtume de la plûpart des Athéniens.

cevoit pas de médiocres desseins, & il ne pensoit à rien de moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entreprise, c'étoit l'envie & la jalousie dont il étoit animé contre Thémistocle, sur ce qu'il avoit appris que sa gloire & sa puissance étoient très grandes parmi les Barbares depuis qu'il avoit promis au roi que s'il entreprenoit la guerre contre les Grecs, il conduiroit lui-même son armée, & le serviroit très-utilement. Mais on dit qu'avec toutes ces magnifiques promesses Thémistocle desespérant de pouvoir jamais venir à bout de la Grece, & surmonter la fortune & la vertu de Cimon, se fit mourir volontairement lui-même.

Cependant Cimon, qui avoit formé plusieurs grands projets, & comme donné le signal de plusieurs grandes batailles, se tenoit avec sa flotte à la rade de Cypre. De-là il envoya à l'oracle de Jupiter Ammon quelques-uns de ses gens les plus fidelles & les plus affectionnés, pour consulter ce dieu sur des choses très-secrettes; car personne n'a jamais su pourquoi il les avoit envoyés. Et le dieu ne leur rendit pas même d'oracle; mais dès qu'il les vit entrer dans son temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parce que Cimon s'étoit déja rendu auprès de lui.* Ces paroles ouïes, ces ambassadeurs reprirent incontinent le chemin de la mer. Etant arrivés au camp des Grecs, qui étoit sur les côtes d'Egypte, ils apprirent la mort de Cimon; & rapportant le tems de cette mort à celui où le dieu leur avoit annoncé qu'il s'étoit déja rendu auprès de lui, ils connurent que, sous cette espece d'énigme, il leur avoit déclaré sa mort, en leur faisant entendre qu'il étoit déja avec les dieux.

La

La plûpart des historiens écrivent qu'il mourut de maladie au siége de Citium, ville de Cypre; d'autres disent que ce fut d'une blessure qu'il reçut [n] en combattant contre les Barbares. En mourant il commanda à ses officiers de ramener promptement la flotte à Athenes en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, qu'ils avoient gagné leurs ports, & s'étoient mis en sûreté, avant qu'aucun ni des ennemis ni même des alliés se fût apperçu que Cimon n'étoit plus en vie. [o] Cimon, tout mort qu'il étoit, conduisit & commanda encore sa flotte pendant trente jours, comme l'écrit Phanodeme.

Après lui il n'y eut plus aucun des généraux Grecs qui fit rien de considérable ni d'éclatant contre les Barbares. Mais animés par leurs orateurs, grands brouillons & grands artisans de querelles & de noises, ils se tournerent les uns contre les autres, & en vinrent à une guerre ouverte, sans que personne se mit entre deux pour les séparer. Ce qui fut un répit bien utile pour les affaires du roi, & une ruine inexprimable pour celles des Grecs. Enfin après plusieurs années

[n] *En combattant contre les Barbares.*) Car il y eut un grand combat de ces soixante galeres contre les Phéniciens & les Ciliciens, où les Barbares furent vaincus. On croit que Cimon y fut tué. D'autres écrivent qu'il mourut de maladie devant Citium.

[o] *Cimon tout mort qu'il étoit, conduisit & commanda encore sa flotte.*) Notre histoire nous présente de même des capitaines, qui après leur mort ont encore conduit les affaires, & commandé pendant quelques jours par le courage que la seule vûe de leur corps inspiroit à leurs troupes. La vûe d'un grand capitaine mort fait souvent plus que celle d'un médiocre général plein de vie.

p Cin-

nées [p] Agésilas porta ses armes en Asie, & renouvella un peu la guerre contre les lieutenans du roi, qui commandoient dans les provinces maritimes. Mais dans cette expédition il n'eut pas le tems de rien faire de bien grand ni de bien mémorable; car rappellé par les nouvelles brouilleries & par les nouvelles séditions qui s'étoient excitées en Grece pour de nouveaux sujets, il fut obligé de partir laissant les commissaires & exacteurs des Perses lever leurs tributs & leurs impôts au milieu des villes alliées & amies de la Grece. Au lieu que pendant que Cimon avoit gouverné, [q] on n'avoit pas vu un seul huissier qui eût osé porter un exploit, ni aucun homme de guerre qui eût osé paroître pour le soûtenir, à plus de quatre cent stades de toutes ces villes, & de la côte de la mer.

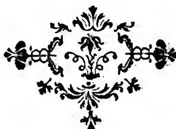
Une marque sûre que les os de Cimon furent rapportés dans l'Attique, c'est son tombeau qu'on y voit encore aujourd'hui, & qui est appellé *Cimonia.* Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore de notre tems un certain tombeau qu'ils appellent *le tombeau de Cimon*, comme l'écrit l'orateur Nausicrates, qui ajoûte qu'ils lui rendoient cet honneur, parce que dans un tems de stérilité & de famine, le dieu

[p] Cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans après.

[q] *On n'avoit pas vû un seul huissier qui eût osé porter un exploit.*) Ce seul trait marque la grande terreur que Cimon avoit inspirée à ces Barbares. Les satrapes & les lieutenans du roi qui gouvernoient ces provinces, étoient des gens si avides & si insatiables, qu'on ne voyoit qu'exploits & exécutions militaires dans toutes les villes Grecques d'Asie. Cimon avoit banni toutes ces pirateries, & fait succéder à tous ces desordres une profonde tranquillité.

dieu qu'ils allerent consulter leur répondit, *de ne plus négliger Cimon, mais de l'honorer & de le révérer comme un dieu.* Voilà quel fut le capitaine Grec.

Fin de la vie de Cimon.



LUCULLUS.

L'AÏEUL de Lucullus [a] étoit homme consulaire ; Métellus, qui fut surnommé Numidicus, parce qu'il avoit conquis la Numidie, étoit son oncle maternel. Son pere fut convaincu de péculat, & Cécilia sa mere eut une très-mauvaise réputation, comme n'ayant pas vêcu avec beaucoup de sagesse & de retenue. Pour Lucullus, étant encore fort jeune, & avant que d'avoir aucune charge & que de se mêler du gouvernement, il fit sa premiere entrée dans le monde par une action qui le fit fort estimer ; il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit été l'accusateur de son pere, & qu'il avoit pris en flagrant délit dans les fonctions de sa charge. Cette démarche parut fort glorieuse, & tout le monde parla de ce jugement comme d'une action très-mémorable ; [b] quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particuliere, car on les regardoit comme des marques de courage & de magnanimité ; & l'on étoit bien-aise que les jeunes gens

[a] L. Licinius Lucullus, consul avec Posthumius Albinus, l'an de Rome 602. 149. ans avant l'ere chrétienne.

[b] *Quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particuliere.*) Quoique Lucullus poursuivît l'accusateur de son pere, & que par conséquent on pût soupçonner cette action d'être l'effet de son ressentiment, on ne laissa pas de la louer & de la regarder comme très-glorieuse. Cela marque l'idée que l'on avoit déja de Lucullus.

[c] Car

gens s'attachassent à poursuivre les méchans ; comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages.

Si cette affaire fut poursuivie avec beaucoup de véhémence & d'animosité, elle fut défendue aussi avec beaucoup de vivacité & de chaleur, & les débats furent si violens, qu'il y eut des gens blessés & tués de part & d'autre ; enfin Servilius fut absous. Lucullus étoit pourtant très-éloquent & très-exercé à bien parler dans l'une & dans l'autre langue ; de maniere que Sylla ayant composé des mémoires de sa vie, les dédia à Lucullus, comme à celui qui étoit beaucoup plus capable que lui de bien ranger ces faits, & d'en composer une belle histoire. [c] Car son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires ou de plaider, comme celle de la plûpart

[c] *Car son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires.*) Car il n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens très-éloquens, par exemple dans le barreau, & qui manquent absolument de toute éloquence quand il n'est plus question d'affaires, & qu'on les met sur des matieres auxquelles ils ne sont pas accoûtumés. Alors, comme dit Plutarque, ils demeurent à sec, & sont comme morts par leur ignorance. Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du *Théetete* de Platon, de ce dialogue admirable où il compare les avantages que les hommes d'état ont sur les philosophes, & ceux que les philosophes ont sur les hommes d'état. Quand il est question d'affaires, les hommes d'état brillent, & les philosophes qui ne sont que philosophes ne sauroient parler, ils sont muets comme des poissons. Mais quand il s'agit de la sagesse, de la vertu, &c. alors les philosophes ont leur revanche, ils parlent divinement, & les hommes d'état, qui ne sont qu'hommes d'état, en parlent fort mal, ou sont forcés de se taire.

[d] *Comme*

part des orateurs, qui dans une audience ſe jouent des ténebreuſes profondeurs de l'affaire la plus embrouillée, [d] *comme un thon ſe joue & ſe démêle des profonds abîmes de l'Océan*, & charment tout leur auditoire, *mais qui étant tirés du barreau, demeurent à ſec & ſont comme morts par leur ignorance*. Auſſi dès ſa jeuneſſe, pour orner & pour enrichir ſon eſprit, il avoit appris les lettres humaines & les ſciences, qu'on appelle *libérales*, parce qu'elles font l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge, alors fatigué de ſes longs travaux, comme d'autant de grands combats, il laiſſa ſon eſprit ſe délaſſer & ſe repoſer dans la philoſophie, excitant & réveillant la partie contemplative, & relâchant & amortiſſant fort à propos la partie ambitieuſe & active, ſur-tout après le différent qu'il eut avec Pompée.

Outre ce que je viens de dire de ſon grand ſavoir, en voici encore une preuve bien ſenſible & bien honorable. On dit qu'un jour en badinant avec l'orateur Hortenſius & avec l'hiſtorien Siſenna, [e] il ſe fit fort qu'il écriroit la guerre des Marſes en vers ou en proſe grecque ou latine, ſelon qu'il plairoit au ſort. Ce qu'il n'avoit dit que

[d] *Comme un thon ſe joue.*) Plutarque applique ici fort heureuſement un paſſage d'un ancien poëte, qu'on n'a plus. Il y a dans le grec θύννος βολαῖος. Et Henri Etienne explique ce βολαῖος, *bleſſé*. Mais je crois plûtôt qu'il ſignifie *impétueux*, *vîte*, qui va comme un trait. Car tel eſt le thon.

[e] *Il ſe fit fort qu'il écriroit la guerre des Marſes.*) Il y a une faute au texte, car que veut dire Τὸν Μαρσικὸν ἐκτέμειν πόλεμον? Ce mot ἐκτέμειν eſt manifeſtement corrompu. J'ai lû ἐκτελεῖν, *perficere*. A moins que ἐκτέμειν ne ſignifie ici, *faire cette hiſtoire en abregé.*

f Toute

que par jeu, devint une affaire sérieuse ; on le prit au mot. Le sort jetté tomba sur la langue grecque ; il tint parole, & encore aujourd'hui on a de lui une histoire des Marses écrite en grec.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à son frere Marcus Lucullus, & qui sont en très-grand nombre, les Romains parlent sur-tout de la premiere, comme de la plus remarquable. Il étoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais recevoir aucune charge seul ; mais pour attendre le tems de son frere, il laissa toûjours passer le sien, afin de ne monter qu'avec lui aux honneurs & aux dignités de la république. Cet amour fraternel charma tellement le peuple, que Lucullus, quoiqu'absent, eut le plaisir d'être nommé édile conjointement avec ce frere, qui lui étoit si cher.

Il étoit encore fort jeune du tems de la guerre des Marses, dans laquelle il donna beaucoup de preuves de sa hardiesse & de son bon sens. Mais ce qui, plus que toute autre chose, porta Sylla à se l'attacher, ce fut sa constance, sa douceur, & sa bonté. Il se servit toûjours de lui dans ses affaires les plus importantes, parmi lesquelles la fabrique de la monnoie tenoit un des premiers rangs. Il le choisit pour lui donner cette commission. [f] Toute la monnoie, dont on se servit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans

f *Toute la monnoie dont on se servit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Péloponese.*) Il paroît par ce passage que les Romains faisoient frapper la monnoie pour l'armée dans les lieux voisins de ceux où ils faisoient la guerre. Cela étoit plus commode pour les convois d'argent.

g En

dans le Péloponese sous ses ordres & par ses soins ; on l'appella de son nom *Lucullienne*, & elle continua long tems d'avoir cours à la guerre pour les besoins des soldats, parce que personne ne faisoit difficulté de la recevoir.

Quelque tems après, Sylla engagé au siége d'Athenes, se trouvoit le plus fort par terre ; mais les ennemis ayant un plus grand nombre de vaisseaux, étoient les plus forts par mer, & lui coupoient les vivres. C'est pourquoi il envoya Lucullus en Egypte & en Afrique pour lui amener des vaisseaux. On étoit alors au cœur de l'hyver. Lucullus ne laissa pas de s'embarquer sur trois brigantins [g] & deux galiotes Rhodiennes à double gouvernail, s'exposant courageusement aux périls de cette navigation très-difficile & très hazardeuse dans la saison où il étoit, & au danger des ennemis, qui ayant grand nombre de galeres, croisoient par-tout sur ces mers. Malgré toutes ces difficultés il arriva heureusement à l'isle de Crete, où il relâcha, & qu'il attira dans son parti.

De-là il passa à Cyrene, & trouvant les Cyréniens travaillés de guerres civiles, & opprimés par des tyrans qui s'élevoient parmi eux, il appaisa tous ces desordres, & rétablit la forme de leur gouvernement, [h] en faisant ressouvenir leur

[g] *Et deux galiotes Rhodiennes à double gouvernail.*) C'est ce que signifie δίκροτα, des galiotes qui ont un gouvernail à la proue comme à la pouppe, afin de pouvoir aller en arriere comme en avant sans revirer de bord.

[h] *En faisant ressouvenir leur ville d'une réponse que Platon lui avoit faite autrefois, & qui étoit une espece de prophétie.*) Les Cyréniens envoyerent à Platon des ambassadeurs pour le prier d'aller leur donner des loix. Platon les refusa, en leur disant *qu'ils étoient trop attachés*

leur ville d'une réponse que Platon lui avoit faite autrefois & qui étoit une espece de prophétie. Car les Cyréniens ayant envoyé prier ce philosophe de leur donner des loix, & de leur marquer une forme de gouvernement sage & moderé, il leur répondit *qu'il étoit très-difficile de donner des loix à un peuple aussi heureux & aussi riche qu'ils étoient.* En effet il n'y a rien de si malaisé à gouverner que l'homme à qui la fortune rit, comme aussi il n'y a rien de plus facile à mener que celui à qui elle est contraire. C'est ce qui fit que Lucullus trouva les Cyréniens si doux & si souples quand il entreprit de changer leur gouvernement.

De Cyrene il passa en Egypte, & dans ce passage il perdit un bon nombre des vaisseaux qu'il avoit déja amassés, qui lui furent pris par des corsaires. Il se sauva quoiqu'avec peine, & entra magnifiquement dans Alexandrie, toute la flotte royale étant sortie de ses ports au-devant de lui en bel ordre & dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit accoutumé de sortir au-devant de son roi quand il revenoit de quelque voyage. Et [i] le roi Ptolémée, qui étoit alors fort

tachés aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pût être soûmis aux loix. Lucullus ajoûte fort bien que ces paroles étoient une espece de prophétie; car en effet les desordres où ils se trouvoient alors, venoient encore de leurs richesses. Les paroles des vrais philosophes sont ordinairement des oracles. Ce passage de Plutarque prouve seul la vérité de la louange qu'on a donnée à Lucullus, qu'il étoit très-savant dans les lettres Grecques.

i Le roi Ptolemée qui étoit alors fort jeune.) Je ne sai pas quels mémoires Plutarque a suivis, car je trouve que lorsque Lucullus alla à Alexandrie pendant le siege d'Athenes, Ptolemée, surnommé Lathurus, regnoit à Alexandrie, & il n'étoit plus jeune,

fort jeune, le reçut avec toutes les marques les plus singulieres de sa bienveillance, jusqu'à lui donner un appartement & une table dans son palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre capitaine étranger. De plus le fonds qu'il ordonna pour l'état de sa maison & pour toute sa dépense, ne fut pas sur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abusa point; il ne prit que ce qui lui étoit absolument nécessaire, & refusa tous ses présens, quoiqu'ils fussent très-considérables & de la valeur de plus de quatre-vingts talens. On dit aussi qu'il n'eut pas la curiosité d'aller à Memphis, & de visiter toutes les merveilles qu'on voit en Egypte, & qui sont si vantées dans tout l'univers, & qu'il allégua pour excuse, que c'étoit-là l'occupation d'un homme oisif qui voyageoit pour son plaisir, & nullement celle d'un homme de guerre, qui avoit laissé son général attaché à un siége & campé près des retranchemens des ennemis.

Ptolémée refusa d'entrer dans l'alliance de Sylla, & de lui donner des troupes & des vaisseaux, de peur de s'attirer la guerre, mais il donna à Lucullus des vaisseaux pour l'escorter jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer, le roi lui fit toutes sortes de caresses; & en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu, [k] il lui présenta une émeraude très-grosse & très-

jeune, puisqu'il avoit déja regné près de trente ans, & il ne mourut qu'un an avant la mort de Sylla. Ceux qui ont voulu entendre ceci de Ptolemée Auletès, fils de Lathurus, se sont trompés.

[k] *Il lui présenta une émeraude très-grosse & trè -précieuse enchâssée dans de l'or.)* C'est, à mon avis, le seul véritable sens de ces mots, idiot-

très-précieuse enchâssée dans de l'or. Lucullus la refusa d'abord ; mais le roi lui ayant fait voir que c'étoit son portrait très-ressemblant qui étoit gravé sur cette pierre ; alors craignant que s'il la refusoit, le roi ne crût qu'il partoit son ennemi, & qu'il ne lui fit dresser quelques embuches sur mer, il la reçut avec beaucoup de respect & de grandes marques de reconnoissance.

En s'en retournant il ramassa quantité de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux corsaires, & qui étoient de part avec eux, & en cet état il arriva à Cypre. Là il apprit que les ennemis cachés avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre, épioient son retour. A cette nouvelle il tira à terre tous ses vaisseaux, & écrivit en même tems aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer les vivres & les autres provisions nécessaires, parce qu'il avoit résolu de passer là l'hyver, & d'attendre le printems pour faire voile.

Quand ce bruit fut bien répandu, au premier bon vent qu'il fit, il tira tout-à-coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa flotte, & voguant le jour à voiles basses & demi ployées, &

ἐδωρεῖτο χρυσένδετον τὸν σμάραγδον τῶν πολυτελῶν. Je sai bien que Turnebe a voulu l'entendre d'un vase, d'une coupe enrichie de pierreries, comme celles dont Pline parle livre xxxiij. *Turba gemmarum potamus, & smaragdis teximus calices.* « Nous bûvons dans un assemblage » de pierres précieuses, & » nous couvrons nos coupes » d'émeraudes ». Et Virgile, *ut gemma bibat.* Mais la suite prouve que c'étoit seulement une émeraude en bague, puisqu'il dit que sur cette pierre étoit gravé le portrait du roi Ptolemée. A-t-on jamais oui dire que les princes fissent graver leur portrait sur les pierres dont ils enrichissoient les vases, les coupes ?

& la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos & de Cnide de quitter le parti de Mithridate & de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que le roi y avoit mise, & mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le tyran Epigonus, qui les tenoit dans une cruelle servitude.

Dans ce tems-là Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane[l] où Fimbria le tenoit étroitement assiégé par terre. Voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, & ne voyant point de jour à hazarder un combat contre Fimbria, homme hardi, & de plus enflé de sa nouvelle victoire, il fit venir & rassembla les différentes escadres de vaisseaux qu'il avoit en divers lieux. Fimbria en eut le vent; & voyant qu'il seroit inférieur en forces de mer, il envoya sur le champ vers Lucullus le prier de venir avec toute sa flotte, & de l'aider à défaire le roi le plus redoutable & le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient poursuivi avec tant de travaux & tant de combats, étant heureusement tombé entre leurs mains, & s'étant jetté de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper & tromper leurs espérances; que du reste personne ne retireroit plus de gloire de cette prise que celui qui se seroit opposé à sa fuite & qui auroit mis la main sur lui lorsqu'il vouloit se dérober; que lui Fimbria l'ayant chassé de la terre, & lui Lucullus

[l] **Pitane, ville maritime de la Troade, vis-à-vis de Lesbos.**

cullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, & qu'en comparaiſon de cette capture les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires ſi vantées, que Sylla venoit de remporter à Orchomene & à Cheronée.

Dans tout ce que Fimbria mandoit-là à Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vraiſemblance; car il eſt viſible que ſi Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ſes vaiſſeaux puiſqu'il étoit dans le voiſinage, & qu'il eût fermé le port avec ſa flotte; la guerre étoit entiérement finie, & ils étoient tous délivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais ſoit que Lucullus préferât d'exécuter les ordres de Sylla, dont il étoit lieutenant, à tous les avantages publics & particuliers dont on le flattoit, ſoit qu'il regardât Fimbria comme un ſcélérat, qui par une ambition déteſtable venoit de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ami [m], qui étoit en même tems ſon général, [n] ſoit enfin que par un effet de la Providence il épargnât Mithridate, & qu'il le regardât comme un adverſaire digne de lui; quoi qu'il en ſoit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit; mais il donna le tems à Mithridate

[m] Il venoit de tuer L. Valérius Flaccus, qui commandoit l'armée en qualité de proconſul.

[n] *Soit enfin que par un effet de la providence il épargnât Mithridate.*) Le grec dit, *ſoit enfin que par un effet de la divine Fortune.* Les philoſophes, & ſur-tout les philoſophes Pythagoriciens, appelloient *divine Fortune*, l'union de la volonté de l'homme avec le jugement & la détermination de Dieu qui préſide à tout & qui regle tout. Cela a été expliqué au long dans mes commentaires ſur Hiéroclès. Au fond *la Fortune divine* n'eſt autre choſe que la Providence.

Mithridate de s'échapper & de se moquer de toutes les forces de Fimbria, après quoi il eut la gloire de battre seul par deux fois la flotte du roi.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui est un cap de Troade ; & ensuite ayant été averti que Néoptoleme, lieutenant du roi, étoit à l'ancre à la rade de Tenedos, où il l'attendoit avec une flotte fort supérieure à la premiere ; il vogua contre lui, & pour le provoquer il s'avança bien loin devant sa flotte monté sur une galere de Rhodes, qui étoit commandée par un capitaine nommé Démagoras, très-affectionné aux Romains, & fort expérimenté dans les combats de mer. Néoptoleme le voyant venir, vole au-devant à force de rames, & ordonne à son pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galere. Démagoras craignant le choc de cette galere capitainesse, qui étoit fort pesante & armée de bons éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, mais il ordonna promptement à son pilote de revirer, & de présenter la pouppe. Par ce moyen sa galere étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties basses qui sont toûjours dans l'eau. Dans ce moment les autres galeres arrivent, & alors Lucullus ordonne à son pilote de remettre sa galere la proue en-avant ; & après avoir fait des actions dignes d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, & poursuivit long-tems Néoptoleme, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

De-là il alla joindre Sylla, qui étoit sur le point de quitter la Chersonese & de s'embarquer ; il assura son passage, & lui aida à transporter

porter ſon armée. [o] La paix étant faite enſuite, Mithridate ſe retira dans ſon royaume de Pont, & Sylla condamna l'Aſie à une amende de vingt mille talens [p]. Lucullus fut chargé de la commiſſion de lever cette taxe & d'en faire frapper de la monnoie au coin Romain ; ce qui ne parut pas une médiocre conſolation à ces pauvres villes après la grande dureté que Sylla avoit exercée à leur égard ; car dans la levée de ces deniers il ne ſe montra pas ſeulement pur & net & plein de juſtice, mais encore auſſi doux & auſſi humain que le pouvoit permettre un emploi ſi odieux & ſi difficile.

Ceux de Mitylene [q] s'étant rebellés contre lui, il ſouhaitoit fort qu'ils ſe repentiſſent & qu'ils ne fuſſent punis que légerement de la faute qu'ils avoient faite de ſuivre le parti de Marius. Mais voyant qu'entraînés par leur mauvais génie ils s'opiniâtroient dans leur rebellion, il alla contre eux avec ſa flotte, les battit dans un grand combat, les obligea à ſe renfermer dans leur ville, & les aſſiégea. Quelques jours après il eut recours à ce ſtratageme : un beau jour il ſe rembarqua en plein midi à la vûe de toute la ville qui étoit ſur les murailles, fit ſemblant de ſe retirer vers la ville d'Elea [r] ; & dès que la nuit fut venue, il retourna ſur ſes pas très-ſecretement & ſans faire de bruit, & ſe mit en embuſcade près de la ville.

Le

[o] *La paix étant faite enſuite*) Ce traité fut fait l'an de Rome 669. 81. ans avant l'ere chretienne, & huit ans avant la mort de Sylla. Ce qui prouve que Ptolemée Lathurus regnoit encore en Egypte quand Lucullus y arriva.

[p] Soixante millions.

[q] Ville de Lesbos.

[r] Ville ſur la côte d'Aſie, vis-à-vis de Mitylene.

s *Il*

Le lendemain matin les Mityléniens sortent en desordre & avec une folle audace sans aucune précaution pour piller le camp, qu'ils espéroient de trouver abandonné. Alors Lucullus se levant de son embuscade, tombe sur eux, en fait la plus grande partie prisonniers, en tue cinq cent qui veulent se mettre en défense, & leur enleve six mille esclaves avec une quantité innombrable de toute sorte de butin.

Du reste il n'eut aucune part aux maux infinis & divers que Sylla & Marius firent souffrir aux hommes dans toute l'étendue de la malheureuse Italie.[5] Il fut préservé de ce malheur par un soin particulier de la Providence qui le retint & l'occupa à ses grands exploits dans les provinces de l'Asie. Cependant, quoiqu'absent, il n'eut pas moins de crédit auprès de Sylla que tous ses autres amis; on voit même que Sylla le distingua; car, comme nous l'avons déja dit, il lui dédia les mémoires de sa vie par la grande amitié qu'il lui portoit; & en mourant il le nomma tuteur de son fils par préférence à Pompée même. Et il semble que cette prédilection si marquée fut la premiere cause du différend & de la jalousie qui s'émurent entre eux; car ils étoient tous deux jeunes, & tous deux enflammés du desir de gloire.

Quel-

[5] *Il fut préservé de ce malheur par un soin particulier de la providence.*) Plutarque reconnoît ici que c'est la Providence, ou, comme il parle, *la divine Fortune*, qui empêcha Lucullus de tremper dans les maux infinis que Marius & Sylla firent à l'Italie en le retenant en Asie. Car s'il avoit été en Italie, il auroit été bien difficile qu'il n'y eût pas eu quelque part, ou, s'il avoit voulu s'y opposer, il n'auroit fait que les accroître.

[6] Lucullus

Quelque tems après la mort de Sylla, [f] Lucullus fut nommé consul avec Marcus Aurelius Cotta vers la cent soixante & seizieme olympiade. Alors beaucoup de gens proposerent de renouveller la guerre contre Mithridate, & le consul Cotta lui-même dit *qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle dormoit.* C'est pourquoi quand on tira au sort les provinces, Lucullus fut très-affligé que la Gaule en-deçà des Alpes lui fût échue, parce qu'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs il étoit vivement piqué de la gloire que Pompée acquéroit en Espagne; car il voyoit bien que si cette guerre venoit à être finie, personne ne paroissoit pouvoir prétendre comme lui d'être élu général contre Mithridate. Voilà pourquoi Pompée ayant demandé dans ce tems-là qu'on lui envoyât de grosses sommes d'argent, & ayant écrit en propres termes que si on ne lui en envoyoit, il laisseroit-là l'Espagne & Sertorius, & qu'il rameneroit son armée en Italie; Lucullus lui aida de tout son cœur & de tout son pouvoir à obtenir que cet argent lui fût envoyé, afin qu'il n'eût aucun prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le maître dans Rome, & qu'il ne fît tout ce qu'il voudroit, s'il y revenoit avec une si puissante armée; d'autant plus même que le tribun Céthégus, qui avoit alors le plus grand crédit & la plus grande autorité dans la ville, parce qu'il ne disoit & ne faisoit que ce qui pouvoit être agréable au peuple, étoit animé d'une secrete haine contre Lucullus,

[f] Lucullus fut nommé consul quatre ans après la mort de Sylla, l'an de Rome 679. la troisieme année de l'olympiade clxxvj. 72. ans avant l'ere chrétienne.

cullus, qui déteſtoit ſes mœurs & ſa vie comme abominables & pleines d'amours infames, d'inſolence, de crimes, & de toutes ſortes de diſſolutions, & qui lui faiſoit une guerre ouverte.

D'un autre côté l'autre tribun Lucius Quintius s'élevoit contre les ordonnances & les actes de Sylla qu'il vouloit faire caſſer; ce qui alloit changer toute la face des affaires, & jetter Rome dans un grand trouble & dans un grand deſordre, au lieu du repos & de la tranquillité dont elle jouïſſoit. Lucullus lui fit tant de remontrances en particulier, & lui donna en public des avis ſi ſages, qu'il l'obligea enfin à renoncer à ſon deſſein, & qu'il calma cette ambition deſordonnée en traitant d'abord auſſi doucement & auſſi adroitement qu'il étoit poſſible pour le ſalut de la république, & en grand homme d'état, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir de fâcheuſes ſuites.

Dans ce tems-là on apprit à Rome la nouvelle de la mort d'Octavius [a], qui gouvernoit la Cilicie. Voilà d'abord pluſieurs rivaux qui briguent ce gouvernement, & qui ſe mettent à faire la cour à Céthégus, comme à celui dont le crédit feroit pancher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne faiſoit pas grand cas de la Cilicie en elle-même; mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle étoit limitrophe de la Cappadoce, on n'envoyeroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithridate, puiſqu'il ſe trouveroit tout porté ſur les lieux. Il mit donc tout en œuvre pour empêcher que ce gouvernement

[a] L. Octavius Népos.

ment ne fût donné à un autre qu'à lui. Enfin il se porta à une action qui n'est ni honnête ni louable, mais qui étoit très-efficace pour son dessein, & il s'y porta forcé par la nécessité & contre son inclination naturelle.

Il y avoit alors à Rome une femme nommée *Précia*, qui étoit du nombre de celles qui s'étoient rendu le plus célebres, & qui faisoient le plus de bruit dans la ville par leur beauté & par la vivacité de leur esprit, mais qui du reste ne valoit pas mieux qu'une courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du crédit & de la faveur de ceux qui la hantoient & qui avoient commerce avec elle, pour aider ses amis à se pousser & à réussir dans leurs poursuites & dans leurs brigues; avec la réputation de la plus belle, de la plus gracieuse, & de la plus spirituelle de toutes les femmes de son tems, elle acquit aussi celle d'être la meilleure amie, & la femme de la plus grande intrigue pour conduire à une heureuse fin la plus grande affaire de politique; ce qui la fit extrêmement rechercher, & lui donna un grand crédit & une grande vogue. Mais quand elle eut attiré dans ses filets Céthégus, qui étoit le tout-puissant dans la ville, & qu'elle l'eut rendu si amoureux qu'il ne pouvoit vivre sans elle; alors elle eut toute l'autorité & toute la puissance entre ses mains; car il ne se faisoit rien en public que par les menées de Céthégus; & Céthégus n'entreprenoit rien que par les ordres de Précia.

Lucullus tâcha donc de la gagner par ses présens & par ses cajoleries. On voyoit Lucullus aux genoux de Précia lui faire la cour, grand triomphe pour une femme ambitieuse & superbe, & voilà d'abord Céthégus partisan déclaré

de Lucullus ; il fait ſon éloge dans toutes les aſſemblées, & il eſt le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenue, il n'eut plus beſoin d'appeller à ſon ſecours ni Précia ni Céthégus ; tout le peuple d'un conſentement unanime lui déféra la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui étoit plus capable qu'aucun autre capitaine, de défaire ce roi & de terminer heureuſement cette guerre ; car Pompée étoit attaché en Eſpagne contre Sertorius, & Métellus n'en pouvoit plus à cauſe de ſon grand âge ; & c'étoient-là les deux ſeuls capitaines qu'on pouvoit oppoſer à Lucullus & regarder comme des rivaux capables de lui diſputer ce commandement. Néanmoins Cotta ſon collegue fit tant par ſes inſtances & par ſes prieres auprès du ſénat, qu'il fut auſſi envoyé avec une armée de mer pour garder la Propontide & défendre la Bithynie.

Lucullus ayant levé à la hâte une légion, paſſa en Aſie. Là il trouva les autres troupes qui devoient compoſer ſon armée, toutes gâtées & corrompues de longue main par le luxe, par les délices du pays, & par leur avarice ; & avec ces vices généraux, les bandes qu'on appelloit Fimbriennes, & qui faiſoient partie de ces troupes, avoient cela de plus, qu'étant accoûtumées depuis long-tems à être ſans chef, elles étoient devenues très-difficiles à gouverner. C'étoient ces bandes, qui avec Fimbria avoient tué le conſul Flaccus, leur général, & qui enſuite avoient livré Fimbria à Sylla, hommes opiniâtres, mutins, ſans diſcipline, & ne reconnoiſſant point de loi, mais d'ailleurs très-braves, très-propres à ſupporter les plus grands travaux, & très-expérimentés dans le métier de

la guerre. En très-peu de tems Lucullus eut dompté leur audace & réduit tous les autres mutins, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore connu ce que c'étoit qu'un bon capitaine & un véritable général. Car ils n'avoient eu que des chefs qui les flattoient, & qui ne leur commandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Quant aux affaires des ennemis, voici l'état où elles étoient. * Mithridate, comme un véritable sophiste de guerre, avoit d'abord pris les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faste, & de bruit, que de solidité, avec une armée éclatante & magnifique en apparence, mais inutile & vaine en effet. Ensuite ayant été défait avec honte, & instruit par ses malheurs, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit toute sa puissance à un appareil véritable & à un équipage de service, & retrancha cette multitude confuse de tant de sortes de nations, & toutes ces bravades & menaces des Barbares en toutes sortes de langues, & bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine & des boucliers solides & pesans, fit amas de chevaux plûtôt bien faits & bien dressés que magnifiquement parés, assembla six-vingt

* *Mithridate, comme un véritable sophiste de guerre, &c.*) Je trouve cela heureusement dit: comme les sophistes fardoient leurs discours & ne parloient que pour l'ostentation & pour la pompe, sans aucune vérité ni solidité; de même Mithridate prenant les armes contre les Romains avec plus de pompe & de bruit que d'effet, est fort bien appellé *un sophiste de guerre*. Ce passage avoit été fort mal expliqué.

vingt mille hommes de pied armés & disciplinés comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équippés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx, & assembla quantité de galeres où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, où il n'y avoit ni bains ni étuves pour les femmes, ni appartemens magnifiques & somptueux, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & de grosses sommes de deniers pour la paye & l'entretien des troupes.

Avec cet appareil si redoutable il se jetta d'abord sur la Bithynie, dont toutes les villes lui ouvrirent les portes avec un très-grand plaisir; & non-seulement celles de la Bithynie, mais encore celles de l'Asie entiere qui se trouvoit retombée dans ses anciens maux, & qui souffroit des miseres insupportables de la cruauté des usuriers & des fermiers Romains. Lucullus les chassa ensuite, comme des harpies qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitans, mais pour lors il tâcha seulement de les rendre plus humains & plus raisonnables en leur remontrant leur devoir; ce qui calma un peu les esprits, & fit cesser ces séditions & ces révoltes qui s'élevoient de tous côtés; car il n'y avoit presque personne qui ne branlât & qui n'épiât l'occasion de secouer le joug de Rome.

Pendant que Lucullus étoit occupé à remédier à tous ces maux, Cotta crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son collegue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il étoit déja dans

la Phrygie, qu'il arrivoit inceſſamment, plus il ſe hâtoit de donner la bataille, croyant déja tenir entre ſes mains le triomphe, & voulant empêcher ſon collegue d'y avoir part. Mais il eſt battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perd ſoixante de ſes vaiſſeaux avec tout l'équipage, & dans le combat de terre on lui tue quatre mille hommes de ſes meilleures troupes, & il eſt obligé de ſe renfermer dans la ville de Chalcédoine y, d'où il ne put ſe tirer que par le ſecours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée preſſe Lucullus de laiſſer-là Cotta, & d'entrer dans les états de Mithridate, l'aſſûrant qu'il trouveroit ſa capitale ſans défenſe. C'étoit même-là le langage de preſque tous les ſoldats, qui étoient très-irrités de ce que Cotta, non content de s'être perdu lui-même par ſa folle témérité, & d'avoir fait tuer ſes meilleures troupes, empêchoit encore leur armée de remporter une victoire éclatante qui s'offroit à eux ſans aucun danger, & l'occupoit à aller le ſecourir & raccommoder ſa faute. Mais Lucullus dans la harangue qu'il fit à ſes ſoldats ſur ce ſujet leur dit, *qu'il aimoit mieux ſauver un Romain, que de prendre tout ce qui étoit aux ennemis.* Et comme Archélaüs, qui avoit combattu pour Mithridate dans les plaines de Béotie, & qui enſuite l'avoit quitté & avoit embraſſé le parti des Romains, l'aſſuroit qu'il ne paroîtroit pas plûtôt dans le royaume de Pont, que tout ſe rendroit à lui, il lui répondit, *qu'il n'étoit pas plus lâche que les veneurs, & qu'il ne laiſſeroit point les bêtes, pour courir à leur gîte.* Et en finiſſant ces mots il marcha contre Mithridate avec trente mille hommes

y Ville ſur le Boſphore de Thrace.

hommes de pied & deux mille cinq cent chevaux.

Quand il fut arrivé au premier lieu d'où il put découvrir toute l'armée des ennemis, il s'arrêta; & surpris de cette multitude innombrable, il résolut d'éviter le combat, & de trainer la guerre en longueur. Mais malgré cette résolution un certain [1] Marius, capitaine Romain, que Sertorius avoit envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu à sa rencontre, & le provoquant au combat, il rangea son armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le signal pour charger tout à-coup, sans qu'il fût arrivé aucun changement de tems sensible, l'air se fendit, & l'on vit descendre au milieu des deux armées un grand corps lumineux comme une flamme, dont la forme étoit comme d'un tonneau & la couleur comme d'argent fondu. Ce prodige étonna & effraya si fort les deux armées, qu'elles se séparerent sans en venir aux mains. On prétend que ce signe arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appellé Otryes.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y avoit ni provisions ni richesses qui pussent fournir à nourrir long-tems un aussi grand nombre de milliers d'hommes que Mithridate en avoit dans son armée, sur-tout en présence des ennemis, il commanda qu'on lui amenât un des prisonniers; il l'interrogea & lui demanda d'abord de quel nombre de soldats étoit sa chambrée, & [a] ensuite

[1] Appien l'appelle Valérius.

[a] *Ensuite quelle quantité de bled il avoit laissé dans sa tente.*) Il paroît par ce passage, qu'à l'armée de Mithridate on distribuoit aux soldats tout le bled qui leur étoit nécessaire pour un certain tems. Et par ce qu'il y en avoit

fuite quelle quantité de bled il avoit laissé dans sa tente. Le prisonnier ayant répondu à ses questions, il ordonna qu'on le remenât, & en fit venir un second, ensuite un troisieme, qu'il interrogea comme le premier. Après quoi comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre jours. C'est pourquoi il se confirma dans son premier dessein de gagner du tems sans rien hazarder, & amassa quantité de bled dans son camp, afin qu'ayant des provisions en abondance, il fût en état de profiter des occasions que la disette de ses ennemis lui présenteroit.

Cependant Mithridate fit dessein de surprendre la ville de Cyzique, déja très-affoiblie par la grande perte qu'elle avoit faite dans le dernier combat près de Chalcédoine, car elle avoit perdu trois mille hommes & dix vaisseaux. Pour cacher sa marche à Lucullus, il partit un soir après souper, profitant d'une nuit obscure & pluvieuse, & fit tant de diligence que le lendemain matin à la pointe du jour il se trouva devant la place, [b] & assit son camp sur la colline d'Adrastie.

Lucullus averti de son départ, le suit à la trace sans perdre un moment; & très-satisfait de n'avoir pas donné en desordre dans les ennemis pendant

avoit dans une tente pour tant de soldats, on pouvoit juger sûrement des vivres qui étoient dans toute l'armée.

[b] *Et assit son camp sur la colline d'Adrastie.*) Toute cette campagne étoit appellée *Adrastie*, & *la campagne d'Adrastie*, à cause d'un temple qu'Adraste avoit consacré dans la ville à la déesse Némesis, qui de-là fut aussi appellée *Adrastie*.

c *L'entrée*

pendant l'obscurité, il place ses troupes près du bourg appellé *Thracésa*, très-commodément situé par rapport aux lieux & aux chemins par où il falloit nécessairement que les ennemis fissent venir leurs vivres. C'est pourquoi prévoyant ce qui devoit arriver, il ne le cacha point à ses soldats ; mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur camp, il les assembla & leur fit une harangue magnifique, où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de sang.

Mithridate avoit investi la place par terre avec toutes ses troupes partagées en dix camps ; & par mer avec ses vaisseaux il avoit fermé des deux côtés [c] l'entrée du bras de mer qui sépare la ville de la terre ferme. Les Cyzicéniens étoient très-résolus de s'exposer courageusement aux plus grands dangers, & de souffrir les dernieres extrémités & les plus grandes miseres pour l'amour des Romains ; mais ils ne savoient où étoit Lucullus, & ils étoient très-consternés de n'en avoir aucunes nouvelles. Il étoit pourtant campé à la vûe de leurs murailles, d'où ils le découvroient très-facilement, mais ils étoient trompés par les gens de Mithridate, qui, en leur montrant les Romains campés sur les hauteurs, leur disoient : *Voyez-vous ces gens-là ? C'est une armée*

[c] *L'entrée du bras de mer qui sépare la ville de la terre ferme.*) Car Cyzique est située à la pointe de la péninsule, de maniere qu'elle est regardée comme une isle, & que les anciens, Apollonius, Strabon & Pline, la nomment ainsi. *Cyzique*, dit Strabon, *est sur la Propontide une isle jointe au Continent par deux ponts. Et près de ces ponts est une ville de même nom, qui a deux ports qu'on peut fermer, & qui peuvent contenir plus de deux cent vaisseaux.* Liv. xij.

armée d'Arméniens & de Medes, que Tigrane a envoyée au secours de Mithridate. Ces paroles les jettoient dans le dernier desespoir ; car ils se voyoient environnés de toutes parts d'une si grande quantité d'ennemis [d], & la guerre étoit si fort répandue autour d'eux, qu'ils ne pouvoient se flatter que quand même Lucullus arriveroit, il pût trouver lieu à les secourir.

Comme ils étoient dans ces angoisses, Démonax, envoyé par Archélaüs, arrive dans la place & leur apprend le premier que Lucullus est campé à leur vûe. D'abord ils n'en veulent rien croire, & s'imaginent que c'est un discours inventé pour les empêcher de perdre courage. Dans ce moment un jeune garçon, qui avoit été pris par les ennemis, & qui s'étoit échappé, rentre dans la ville, & arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent sur le champ, & lui demandent où l'on disoit qu'étoit Lucullus. Le jeune garçon se mit à rire, croyant qu'on se moquoit; mais enfin voyant qu'ils parloient sérieusement, avec la main il leur montra le camp des Romains. Cela les rassura, & le courage revint avec l'espérance.

Il y a près de la ville de Cyzique un lac, appellé Dascylitide, qui porte d'assez gros bateaux. Lucullus choisit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge sur un chariot qui le porte jusqu'à la mer ; & après l'avoir rempli d'autant de soldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau passa heureusement pendant la nuit sans être apperçu, & arriva dans la place.
Ce

[d] Mithridate avoit cent cinquante mille hommes de pied, une nombreuse cavalerie, & quatre cent vaisseaux.

e Les

Ce renfort, quoique très-petit, ranima les Cyzicéniens ; & il semble que les dieux, prenant plaisir à voir leur grand courage, voulurent encore les fortifier par plusieurs signes visibles, & sur-tout par celui-ci, très-digne d'être rapporté. La fête de Proserpine approchoit, fête très solemnelle où l'on immoloit une genisse toute noire.[e] Les habitans manquant de cette victime pour le sacrifice, en firent une de pâte, & l'approcherent de l'autel. Celle qui étoit consacrée & qu'on nourrissoit pour la déesse, avoit ses pâturages, comme tous les autres troupeaux de Cyzique, dans le continent voisin ; ce jour-là même cette genisse s'étant séparée de son troupeau, se jetta à la nage, traversa le bras de mer, entra dans la ville, & se présenta d'elle-même à l'autel pour

[e] *Les habitans manquant de cette victime pour le sacrifice, en firent une de pâte.*) Cette pratique, comme je l'ai remarqué dans la vie de Pythagore, est tirée d'une loi fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes artificielles quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'est ainsi que Porphyre écrit que Pythagore offrit un bœuf en sacrifice, non pas un bœuf vivant, mais un bœuf fait de pâte. Et Athenée rapporte de même qu'Empédocle, disciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux olympiques, distribua à ceux qui étoient présens un bœuf fait de myrrhe, d'encens & de toutes sortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coûtume d'Egypte, où elle étoit fort ancienne, & où elle se pratiquoit encore du tems d'Hérodote, qui écrit que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus & à la Lune, & mangeoient la chair de ces victimes, & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faisoient un de pâte, & après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en sacrifice comme un pourceau vivant. On peut voir ce que j'ai dit dans la vie de Pythagore, p. 148.

pour y être immolée. La nuit suivante la déesse s'étant apparue en songe à Aristagoras, greffier de la ville, lui dit ces propres paroles : *Je viens amener le flûteur de Lybie contre la trompette du Pont ; dis donc à tes citoyens qu'ils ayent bon courage.*

Le greffier alla sur l'heure même faire son rapport. Les Cyzicéniens sont émerveillés de cet oracle, auquel ils ne comprennent rien. Mais à l'aube du jour il se leva un vent impétueux, qui excita sur la mer une furieuse tempête. Les machines du roi, ouvrage merveilleux de l'ingénieur Niconidas Thessalien, & qui étoient dressées contre les murailles, & toutes prêtes pour l'assaut, furent ébranlées ; & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquerent ce qui alloit arriver. f Le vent de midi survint ensuite avec une violence incroyable, qui froissa & brisa toutes ces machines, & qui en moins d'une heure eut renversé la tour de bois qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. Et l'on raconte qu'à Ilion la déesse Minerve s'apparut la nuit en songe à plusieurs habitans toute en sueur, montrant son voile tout déchiré, & disant qu'elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du secours à ceux de Cyzique. Et l'on montroit à Ilion une colomne avec une inscription, qui conservoit la mémoire de ce miracle.

Jusques-

f *Le vent de midi survint ensuite avec une violence incroyable.*) Et c'est ce vent de midi qui est appellé dans l'oracle, *flûteur de Libye.* Ce flûteur de Libye va contre la trompette du Pont, c'est-à-dire toutes les machines du roi, qui étoient dressées & prêtes pour l'assaut, n'attendant plus que le signal des trompettes.

g Fleuve

Jusques-là Mithridate, trompé par ses lieutenans, avoit ignoré la famine extrême qui regnoit dans son armée, & il étoit très-affligé de la longue resistance des Cyzicéniens. Mais dès qu'il eut appris que ses soldats étoient réduits à une telle extrémité qu'ils ne se nourrissoient plus que de chair humaine, alors toute son ambition s'évanouit, & il ne pensa plus à s'opiniâtrer à ce siége; Lucullus ne lui faisant pas une guerre de théatre & comme par jeu, mais lui marchant effectivement sur le ventre; car il avoit si bien fermé toutes les avenues, qu'il ne pouvoit recevoir des vivres d'aucun côté. Voilà pourquoi prenant le tems que Lucullus assiégeoit un château qui incommodoit son camp, il se hâta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de sa cavalerie avec ses bêtes de somme, & ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ses gens de pied, pour lui amener des vivres.

Lucullus, averti de leur départ, se rend pendant la nuit dans son camp, & le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude saison de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec sa cavalerie, & se met à les poursuivre. Il neigeoit si fort, & le froid étoit si cruel, que plusieurs de ses soldats ne purent y résister, & demeurerent derriere. Il continua son chemin avec les autres; & comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus [g], les attaqua & les défit. La déroute fut si grande que les femmes même d'Apollonie sortant de la ville, se mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, & à dépouiller ceux qui avoient été tués. Outre

[g] Fleuve qui coule dans la Mysie, & va se décharger dans la Propontide.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille prisonniers, & l'on prit six mille chevaux & un nombre infini de bêtes de somme. Lucullus ramenant toute cette proie dans son camp, passa le long des retranchemens des ennemis. J'admire Salluste d'avoir écrit [h] que ce fut en cette occasion que les Romains virent des chameaux pour la premiere fois; [i] car comment a-t-il pû s'imaginer que ceux qui long-tems auparavant sous Scipion avoient vaincu le grand Antiochus, & qui tout fraîchement venoient encore de battre Archélaüs à Orchomene & à Cheronée, n'eussent pas encore vu des chameaux ?

Mithridate, entierement découragé par cette derniere perte, résolut de prendre la fuite sans différer; & pour amuser Lucullus, & l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grece Aristonicus, qui commandoit sa flotte. Mais comme Aristonicus étoit sur le point de s'embarquer, ses gens mêmes le trahirent & le livrerent entre les mains de Lucullus avec dix mille pieces d'or qu'il portoit pour corrompre quelque partie de l'armée Romaine. Dès ce moment

[h] Le passage de Salluste est d'un de ses ouvrages qui sont perdus.

[i] *Car comment a-t-il pû s'imaginer que ceux qui long-tems auparavant, sous Scipion, avoient vaincu le grand Antiochus, &c.*) Car Antiochus avoit des chameaux dans son armée, comme Tite-Live le marque expressément, liv. xxxvij. 40. *Ante hunc equitatum falcata quadrigæ & cameli, quos appellant dromadas.* Il y avoit des éléphans dans les deux armées. Tite-Live en marque cinquante-quatre dans l'armée d'Antiochus, & un moins grand nombre dans celle des Romains, & moins grands & plus foibles, ceux-ci étant d'Afrique, & les autres d'Asie.

k Sur

moment Mithridate s'enfuit par mer, & ses lieutenans ramenoient son armée par terre. Lucullus se mit à leurs trousses ; & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cent mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Après ce nouveau succès Lucullus reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville ; & après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux & composer une flotte. Chemin faisant il descendit dans la Troade, où on lui dressa un pavillon dans le temple même de Vénus. La nuit, quand il fut couché & endormi, il lui sembla qu'il voyoit la déesse, qui se penchant sur sa tête, lui disoit : *Pourquoi dors-tu, généreux lion ? voilà près de toi des cerfs timides.* A ces mots s'étant réveillé en sursaut, il se leva incontinent, quoiqu'il fût encore nuit, il appella ses amis & leur raconta la vision qu'il avoit eûe.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des gens d'Ilion[k] qui venoient l'avertir que près du port des Grecs on voyoit paroître treize galeres de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos. Aussi-tôt il fait voile contre ces galeres, s'en rend maître, & tue Isidore qui les commandoit. De-là il vogue contre les autres, qui avoient gagné le devant ; mais elles étoient déja à l'ancre à la rade de l'île. Et les officiers le voyant

[k] Sur la côte de la Troade, où les Grecs avoient abordé en allant contre Troie.

voyant approcher, les firent toutes ranger contre la terre, & combattant de dessus le tillac, ils incommodoient extrêmement Lucullus, & lui tuoient beaucoup de monde; car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, & il ne pouvoit pas non plus avec ses galeres toûjours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui étoient appuyées contre la terre, & qui ne branloient point, parce qu'elles avoient une partie du corps hors de l'eau. Cependant ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une descente, il mit à terre, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'élite de ses soldats, qui prenant les ennemis par derriere, en tuerent une grande partie, & obligerent les autres à couper les cables qui tenoient leurs vaisseaux attachés au rivage; mais quand ils voulurent s'éloigner de la terre, comme toutes ces galeres partoient à-la-fois, cela se fit avec tant de confusion & de desordre, qu'elles se froisserent les unes contre les autres, ou allerent donner contre les pointes & les éperons de celles de Lucullus. Il y eut-là un grand nombre de gens tués, & un plus grand nombre de pris. Marius, ce capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut du nombre des derniers. Il étoit borgne, & Lucullus avant le combat avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne; car il vouloit reserver ce Marius pour le punir du dernier supplice, & le faire mourir avec l'opprobre & l'ignominie qu'il méritoit.

Après ce grand exploit il se hâta d'aller à la poursuite de Mithridate, espérant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie, gardé comme à vûe par Boconius, qu'il avoit envoyé à Nicomédie avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite.

fuite.[1] Mais Boconius s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mysteres des dieux Cabires & à célebrer des fêtes ; par ce retardement il donna le tems à Mithridate de s'échapper ; car ce prince se hâtoit le plus diligemment qu'il lui étoit possible de gagner le Pont avec toute sa flotte avant que Lucullus pût être de retour.

Dans sa retraite il fut surpris d'une tempête si furieuse, que plusieurs de ses vaisseaux furent emportés, & les autres brisés ou submergés, & que pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte de corps morts & de débris de naufrage, que la tourmente y jettoit. Pour lui il montoit un vaisseau de charge ; & voyant que tout l'art de ses pilotes ne suffisoit pas pour le gouverner, à cause de sa grosseur, dans un si violent orage & une si grande agitation, & qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre sans le briser, ni lui faire

[1] *Mais Boconius s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mysteres des dieux Cabires.*) L'isle de Samothrace étoit sur-tout célebre par les mysteres de ces dieux Cabires qui y étoient adorés. Le culte de ces dieux venoient de Phénicie, comme leur nom. Car *Cabir* en hébreu & en arabe signifie *puissant*. Les dieux Cabires étoient ceux que les Romains appelloient *divos potes*, c'est-à-dire *les dieux puissans*. Ces dieux étoient *Axieros*, c'est-à-dire Cerès, *Axiokersa*, Proserpine, *Axiokerse*, Pluton, & *Casmillus*, c'est-à-dire Mercure, qui étoit comme leur ministre. On avoit une très-grande vénération pour ces mysteres ; car on étoit persuadé que ceux qui y étoient initiés, devenoient plus justes & plus saints ; que ces dieux les assistoient dans tous les périls, & que par leur secours ils étoient sur-tout préservés de naufrage. C'est pourquoi les plus grands personnages étoient fort soigneux de s'y faire initier. Mais Boconius prenoit mal son tems, & il devoit remettre son initiation après qu'il auroit eu exécuté ce que portoient ses ordres.

 * La

faire tenir la mer à cause de sa pesanteur, & de l'eau qu'il faisoit de tous côtés ; il se jetta dans un brigantin, & remettant sa personne & sa vie entre les mains de pirates, il se sauva contre toute espérance, & avec un danger infini, & arriva à Héraclée qui est une ville du Pont.

[m] La vanterie dont Lucullus avoit usé en cette occasion auprès du sénat, ne déplut point aux dieux. Le sénat ayant ordonné qu'on prendroit dans le thrésor public trois mille talens, qu'on employeroit à équipper une flotte pour terminer cette guerre, Lucullus s'y étoit opposé, & avoit écrit au sénat en termes très-fiers & très-magnifiques, que, sans toute cette grande dépense & ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, & chasseroit Mithridate de la mer avec les seuls vaisseaux de leurs alliés. Ce qu'il avoit promis si hautement il l'effectua par le secours d'un dieu. Car on dit que cette tempête, qui ruina la flotte du roi, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ses troupes [n] de ce qu'elles avoient pillé son temple dans la ville de Priapus [o], & enlevé sa statue.

Il

[m] *La vanterie dont Lucullus avoit usé, ne déplut point aux dieux.*) Plutarque parle ainsi par rapport à l'opinion généralement reçûe, que toute parole hautaine & superbe déplaisoit aux dieux, & qu'elle étoit tôt ou tard punie. Voyez les remarques sur la sixieme ode du quatrieme livre d'Horace.

[n] *De ce qu'elles avoient pillé son temple dans la ville de Priapus.*) Voilà donc le culte de Diane établi dans la Mysie sur la Propontide. Mais il l'étoit dans la plûpart des contrées de l'orient au-delà de l'Euphrate & jusques dans la Perse, comme le témoignent divers surnoms donnés à cette déesse, & sur-tout celui de *Diana Persica*, qu'on trouve dans les anciens monumens, & dont Plutarque parle dans la suite.

[o] Ville de Phrygie sur la Propontide.

p Dix

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens qui conseilloient à Lucullus de ne pas pousser la guerre & de la différer à un autre tems ; mais sans s'arrêter à ces conseils trop timides, il traversa la Bithynie & la Galatie, & se jetta dans le royaume de Pont. A cette expédition il souffrit d'abord une grande disette de vivres ; jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de bled. Mais en avançant dans le pays, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une [p] drachme dans son camp, & un esclave que quatre drachmes. Et pour ce qui est du reste du butin, on en faisoit si peu de cas qu'on ne daignoit pas le ramasser, ou qu'on le consumoit de gaieté de cœur ; car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre, chacun en ayant à foison ; & dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Thémiscyre [q], & dans les plaines qu'arrose le Thermodon, on ne s'y arrêtoit qu'autant de tems qu'il falloit pour faire le dégât dans le pays & pour achever de le ruiner. Et c'est ce qui excitoit le murmure de l'armée ; car la seule plainte des soldats contre Lucullus, étoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, [r] & qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour

p Dix sols.

q Ville d'Assyrie sur la côte du Pont-Euxin.

r *Et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage & les enrichir.*) Pourquoi se plaignoient-ils, puisqu'ils regorgeoient de butin & qu'ils étoient obligés de le consumer ou de l'abandonner? Ce n'étoit pas pour le butin qu'ils parloient, c'étoit pour l'argent comptant qu'ils auroient trouvé dans ces villes & qui les auroit enrichis.

 s Et

pour l'abandonner au pillage & les enrichir. *Encore aujourd'hui*, disoient-ils, *voilà Amisus, ville heureuse & riche que nous pourrions prendre sans peine, si on vouloit en presser le siége ; il nous la fait passer sans y toucher*, [s] *& il nous mene dans les deserts des Tibaréniens & des Chaldéens combattre Mithridate.*

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces discours & les méprisoit, ne pensant pas qu'ils dussent avoir les fâcheuses suites qu'ils eurent, & que les soldats pussent jamais se porter à ce degré de mutinerie & de rébellion où ils se porterent quelque tems après. Il répondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient sa lenteur, de ce qu'il s'amusoit trop long-tems à des bourgs & à de petites villes, qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. *C'est cela même que je demande*, leur disoit-il pour sa justification, *& je le fais à dessein, afin que notre ennemi se fortifie encore, & qu'il assemble une armée si nombreuse, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre en bataille & de ne plus fuir devant nous. Ne voyez-vous pas qu'il a derriere lui des solitudes immenses & des deserts infinis ? Voilà à ses côtés le Caucase & plusieurs hautes montagnes toutes capables de cacher & de receler, non pas un seul roi comme lui, mais dix mille rois qui voudroient fuir le combat.* [t] *Du pays des Cabires il n'y a que peu de journées*

[s] *Et il nous mene dans les deserts des Tibaréniens & des Chaldéens.*) *Au dessus de la ville de Trapesunte & de Pharnacie* (ce sont les propres termes de Strabon, livre xii.), *on trouve les Tibaréniens & les Chaldéens.* Les Chaldéens sont ceux qu'on appelloit auparavant Chalybes.

[t] *Du pays des Cabires, il n'y*

nées de chemin jusqu'en Arménie. Là tient sa cour Tigrane roi des rois, qui a une si grande puissance qu'il dompte les Parthes, qu'il transporte des villes grecques jusques dans le milieu de la Médie, qu'il s'est rendu maître de la Syrie & de la Palestine, & qu'il a exterminé les rois descendans de Séleucus, & emmené leurs femmes & leurs filles captives. Ce prince si puissant est l'allié & le propre gendre [u] *de Mithridate. Pensez-vous que quand il l'aura reçu dans son palais comme son suppliant, il l'abandonnera, & qu'il ne nous fera pas plûtôt la guerre? Ainsi en nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons grand risque de nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis long-tems des prétextes pour se déclarer contre nous, & qui n'en sauroit jamais trouver de plus spécieux, de plus légitime, & de plus honnête que celui de secourir son beau-pere, & un roi réduit à la derniere extrémité. Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate contre nous-mêmes, que nous lui enseignions ce qu'il ignore, que nous lui montrions à qui il doit avoir recours pour se mettre en état de nous combattre; & que malgré lui, & lorsqu'il regarde cette démarche comme indigne de son courage & de sa grandeur, nous le poussions entre les bras de Tigrane? Ne vaut-il pas infiniment mieux qu'en lui donnant le tems de se fortifier & de s'encourager avec ses propres forces, nous n'ayons à combattre que les troupes de la Colchide, les Tibaréniens, & les Cappadociens, que nous avons si souvent vaincus, que si*

n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en Arménie.) Il paroît par ce passage & par quelque endroit de Strabon, que dans les confins de la Phrygie il y avoit un pays qu'on appelloit *le pays des Cabires*. Car le culte de ces dieux étoit répandu en plusieurs lieux de l'Asie.

[u] Car il avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate.

n On

si nous avions encore sur les bras les Arméniens & les Medes ?

Avec ces raisonnemens Lucullus passa un fort long-tems devant la ville d'Amisus, qu'il bloquoit plûtôt qu'il ne l'assiégeoit, car il ne la pressoit point du tout ; & dès que l'hyver fut passé, il laissa Muréna commander au siége, & marcha contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires, résolu d'attendre les Romains, ayant ramassé une armée de quarante mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, ausquels il avoit une extrême confiance. Avec cette armée il passa le fleuve du Lycus, & présenta la bataille aux Romains.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis ; & celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres un officier Romain, nommé Pomponius, homme de réputation, fut blessé, pris & mené à Mithridate, qui le voyant en très-mauvais état, lui dit : *Si je te fais guérir de tes blessures, seras-tu mon ami ?* Pomponius lui répondit sans balancer : *Je serai votre ami si vous faites la paix avec les Romains ; sinon tant que je vivrai je serai votre ennemi.* Mithridate admira sa vertu, & ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignoit la plaine, parce que les ennemis étoient les plus forts en cavalerie ; & il n'osoit se hazarder à prendre le chemin de la montagne qui étoit long, couvert de bois, & très-difficile. Comme il étoit dans cet embarras * on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris

* *On lui amena quelques Grecs qu'on avoit pris par hazard dans une caverne.*) Plutarque ne dit point quels Grecs c'étoient. Apparemment c'étoient de ces Grecs que

pris par hazard dans une caverne où ils s'étoient refugiés. Le plus âgé, nommé Artémidore, promit à Lucullus qu'il le meneroit & le rendroit dans un lieu très-sûr pour un camp, & défendu par un château qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les détroits sans aucun danger, & gagna les hauteurs où il s'établit. Le lendemain matin il parut sur la tête des ennemis, rangeant son armée dans des lieux très-avantageux s'il vouloit combattre, & si sûrs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y être forcé.

Comme ni Lucullus ni Mithridate n'étoient pas encore bien déterminés à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du roi lancerent par hazard un cerf, & se mirent à le poursuivre. Les Romains les voyant, allerent à leur rencontre pour les couper ; il y eut-là un grand combat, les deux partis étant incessamment fortifiés par de nouvelles troupes qui accouroient des deux côtés pour les soûtenir. Enfin les troupes du roi remporterent l'avantage.

Les Romains, voyant de leurs retranchemens la fuite de leurs camarades, en furent très-honteux & très-irrités, & coururent à Lucullus le prier de les mener & de donner le signal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoître quel grand point c'est que la présence & la seule vûe d'un bon & sage général dans une affaire

que Tigrane avoit transportés en Arménie, & qui venoient trouver Lucullus.

affaire même desesperée, leur commanda de ne bouger & de se tenir en repos; & descendant lui-même dans la plaine, il saisit les premiers fuyards qu'il rencontra, & leur ordonna de retourner au combat & de le suivre. Ils obéissent, les autres suivent leur exemple, & se ralliant tous, ils repoussent l'ennemi, le mettent en fuite sans beaucoup de peine, & le poursuivent jusques dans son camp. Lucullus, de retour dans ses retranchemens, fit subir à ses troupes la peine ignominieuse que la discipline Romaine a établie contre les fuyards; il ordonna qu'en simple tunique & sans ceinture ils creusassent un fossé de douze pieds en présence de tous leurs camarades, qui les regarderoient.

Dans l'armée de Mithridate il y avoit un grand seigneur du pays des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens sont des peuples barbares qui habitent près des Palus Méotides. Olthacus étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, & des plus estimés pour son bon sens & sa bonne conduite; d'ailleurs affable, gracieux, très-propre au commerce du monde, & très-bon courtisan. Il y avoit toûjours entre lui & les autres grands seigneurs de son pays une sorte d'émulation & de jalousie de gloire & d'honneur; & c'étoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du prince. Olthacus, pour l'emporter sur ses rivaux, promit à Mithridate de faire un coup des plus hardis, de tuer Lucullus. Le roi loua ce dessein, & il lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un prétexte de ressentiment.

Olthacus, ne respirant que la vengeance, se retira auprès de Lucullus, qui le reçut très-agréablement, & avec de grandes marques d'e-

stime,

ftime, car fa réputation étoit déja fort célebre dans le camp; & bien-tôt, pour l'éprouver il l'employa dans quelques rencontres, dont il fe tira fi heureufement que Lucullus admira fa préfence d'efprit, fon activité, & fon grand courage, qu'il le fit manger à fa table, & l'appella à tous fes confeils.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occafion favorable, il ordonna à fes gens de mener fon cheval hors du camp; & fur le midi, lorfque tous les foldats dormoient, ou fe repofoient felon la coûtume, il alla à la tente du général, fe flatant que perfonne ne l'empêcheroit d'entrer, attendu la grande privauté & familiarité qu'il avoit avec Lucullus, & fur-tout parce qu'il faifoit femblant d'avoir des avis très-importans à lui communiquer. En effet, il feroit entré fans aucun obftacle, fi le fommeil, qui a perdu tant de grands capitaines, n'eût fauvé Lucullus; car heureufement il fe trouva qu'il dormoit, & un de fes valets de chambre, qui avoit nom Menedeme, étoit à la porte : lorfqu'Olthacus fe préfenta pour entrer, il lui dit, *qu'il venoit fort mal-à-propos, parce que Lucullus ne faifoit que de s'endormir après de longues veilles & de grandes fatigues, qui demandoient qu'il prît quelque repos; qu'il n'avoit donc qu'à fe retirer.* Olthacus ne fe rebuté point, & dit, *qu'il entrera malgré lui, parce qu'il a à parler à Lucullus d'une affaire très-importante & très-preffée.* Alors Menedeme, plein de colere, lui dit : *Il n'y a rien de plus important ni de plus plus preffé, que la fanté du général*, & repouffa fon homme très-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fît découvrir, fortit fecrettement du camp, monta à cheval, & s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithri-

date,

date, sans avoir exécuté son détestable dessein. C'est ainsi que l'occasion donne aux affaires, comme aux remedes, la force de tuer ou de sauver, selon qu'elle est favorable, ou contraire.

Quelques jours après, Lucullus envoya un capitaine, nommé Sornatius, avec dix cohortes pour escorter un convoi. Mithridate fit sortir après lui Menandre, un de ses lieutenans, avec beaucoup de troupes; Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, & le mit en fuite. Un autre jour Lucullus, voulant assurer le passage d'un nouveau convoi, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, détacha Adrianus avec quantité de gens choisis. Mithridate ne négligea pas cette occasion; il envoya contre lui deux autres de ses lieutenans, Menemaque & Myron, avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie. Mais de toute cette troupe il n'en revint, dit-on, que deux dans le camp du roi, tout le reste fut passé au fil de l'épée. Mithridate dissimula cet échec, & fit courir le bruit que la perte avoit été médiocre, & qu'elle n'étoit même arrivée que par l'incapacité de ses lieutenans, qui avoient attaqué mal-à-propos. Adrianus à son retour passa à la vûe du camp ennemi en grande pompe & grande magnificence, menant quantité de chariots chargés de bled & de riches dépouilles; de sorte que cette vûe jetta le découragement dans l'ame de Mithridate, & le trouble & l'effroi dans celle de ses soldats. Dès ce moment la résolution fut prise de ne plus s'arrêter.

Les principaux seigneurs de la cour furent les premiers qui firent prendre les devans à leurs bagages; & pour le faire plus commodément, ils

ils empêchoient les gens de guerre de passer. Ceux ci se voyant poussés & maltraités outrageusement aux portes, se mirent à piller les bagages & à tuer ceux qui les conduisoient & les maitres mêmes. Dorialus, un des lieutenans du roi, fut tué pour une seule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit sur lui. Herméus le sacrificateur fut foulé aux pieds. Mithridate lui-même sortit pêle mêle avec la foule, n'ayant ni un seul valet, ni un seul écuyer qui fût resté autour de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques, nommé Ptolémée, l'ayant apperçu à pied au milieu de ces flots de fuyards, descendit de son cheval & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui qu'ils le tenoient déja, & ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquerent; la seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie qu'ils poursuivoient depuis si long-tems avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva Lucullus du seul prix de toutes ses victoires. Rien ne les séparoit presque plus du cheval que montoit le roi; un moment encore & il étoit pris; mais un des mulets qui portoient son thrésor, s'étant trouvé au milieu du chemin entre eux & lui, soit par hazard, soit que le roi lui-même l'eût fait avancer pour le mettre au devant de ceux qui le poursuivoient, ceux-ci tentés par l'objet, se mirent à piller cet or, & à se battre les uns contre les autres; ce qui les retarda, & donna le tems à Mithridate de se sauver. Et ce ne fut pas là le seul avantage que l'avarice de ces soldats fit perdre à Lucullus; [y] il y en eut un autre très considérable. Callistrate,

[y] *Il y en eut un autre très-considérable. Callistrate, premier*

ſtrate, premier ſecrétaire du roi, avoit été pris; Lucullus ordonna qu'on le menât au camp; mais ceux qui le menoient, avertis qu'il avoit cinq cent pieces d'or dans ſa ceinture, le tuerent pour les avoir. Lucullus ne laiſſa pas d'abandonner le camp au pillage à ces avares.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires & pluſieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richeſſes. Il y trouva auſſi les priſons pleines de Grecs & de princes, proches parens du roi, qui y étoient détenus. Comme ces pauvres gens ſe tenoient pour morts depuis long-tems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Lucullus, leur paroiſſoit moins une délivrance & un ſalut, qu'une réſurrection & une ſeconde vie. On prit auſſi dans un de ces châteaux une ſœur du roi, nommée *Nyſſa*, & ce fut pour elle un grand bonheur d'être priſe; car les autres ſœurs de ce prince & ſes femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui ſe croyoient en ſûreté & en repos près de la ville de Pharnacie, moururent toutes miſerablement, Mithridate leur ayant envoyé dans ſa fuite, par l'eunuque Bacchidas, l'ordre de mourir.

Il y avoit entre autres Roxane & Statira, encore filles & âgées d'environ quarante ans, & deux de ſes femmes du pays d'Ionie, Bérénice qui étoit de Chio, & Monime, native de Milet. On ne parloit que de cette derniere dans toute la Grece, & ſa réputation étoit très-grande ſur

mier ſecrétaire du roi, avoit été pris.) Plutarque appelle avec raiſon cette priſe un avantage conſidérable; car par ce moyen Lucullus auroit eu tous les papiers du roi, & auroit été informé de ſes vûes & de ſes deſſeins.

sur ce que le roi en étant devenu amoureux, & n'ayant rien oublié pour la porter à répondre à sa passion (car il lui envoya à une seule fois quinze mille pieces d'or), elle résista toûjours & refusa ses présens, jusqu'à ce qu'il eût consenti à un contrat de mariage, qu'il lui eût envoyé le diadême, & qu'il l'eût déclaré reine. Et depuis ce mariage jusqu'à ce moment-là cette pauvre princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari, lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une maison honnête & une société conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de Barbares, où éloignée du délicieux pays de la Grece, elle n'avoit joui qu'en songe des biens qu'elle avoit espérés; & elle avoit effectivement perdu les biens réels & véritables, dont elle jouissoit dans sa chere patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux & le plus prompt, Monime détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit; mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, & s'étant rompu: *O maudit bandeau*, lui dit-elle, *ne me saurois-tu servir au moins à ce triste office?* & le jettant loin d'elle avec indignation & crachant dessus, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison; & comme elle l'alloit boire, sa mere qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux;

la

la moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere, abbattue & affoiblie par les années, mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice ; cette princesse lutta long-tems contre la mort avec des efforts très-violens. Enfin Bacchidas la pressant de finir & de s'achever, elle fut étranglée. On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate, & que Statira ne prononça pas une seule malédiction, & ne dit pas un seul mot indigne de sa naissance & de son courage ; mais au contraire qu'elle bénit & remercia son frere, *de ce qu'étant en si grand danger de sa personne il ne les avoit pas oubliées, & qu'il avoit pourvu à leur fournir les moyens de mourir libres & avant que d'avoir souffert aucun outrage de leurs ennemis.*

Ces morts affligerent extrêmement Lucullus, qui étoit poli, doux, & humain. Il passa outre & continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit déja quatre jours que Mithridate y avoit passé pour gagner l'Arménie, & pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué les Chaldéens & les Tibaréniens, s'être emparé de la petite Arménie, & avoir réduit en sa puissance les forteresses & les villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont le siége duroit encore. [1] La cause de cette longueur c'étoit Callimaque

[1] *La cause de cette longueur c'étoit Callimaque seul.*) Cet ingénieur fait à Amisus contre Lucullus ce qu'Archimede avoit fait à Syracuse contre Marcellus, six-vingt ans auparavant.

maque ſeul, qui commandoit dans la ville ; car, comme il étoit très-grand ingénieur, très-habile à inventer & à conſtruire toutes ſortes de machines de guerre, & très-fertile en toutes ſortes de ruſes & d'inventions, dont on peut ſe ſervir pour la défenſe d'une place ; il incommoda beaucoup les Romains, dont il fut bien puni dans la ſuite. Mais alors il fut abuſé par un ſtratageme de Lucullus, qui à l'heure qu'il avoit accoûtumé de retirer ſes troupes des travaux pour les faire repoſer, s'aviſa de faire donner l'aſſaut très-bruſquement. Cette attaque imprévûe lui réuſſit, il ſe rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en ſortit & y mit le feu, ſoit par envie contre les Romains pour les empêcher de s'y enrichir, ſoit pour aſſurer ſa fuite ; car perſonne ne prenoit garde à ceux qui ſe jettoient dans les vaiſſeaux pour s'enfuir ; mais dès que les flammes répandues de tous côtés eurent gagné les murailles, tous les ſoldats Romains ſe préparerent à piller. Lucullus, touché de pitié de voir périr ainſi cette puiſſante ville, tâcha de la ſecourir par dehors, en ordonnant à ſes troupes de faire tous leurs efforts pour éteindre le feu ; mais perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres, tous les ſoldats demandoient le pillage, & faiſoient retentir leurs armes avec de grands cris, tant qu'enfin Lucullus fut forcé de leur abandonner la ville ; il crut même que c'étoit le moyen le plus sûr de la garantir du feu. Mais ſes ſoldats firent le contraire de ce qu'il avoit eſpéré ; car en fouillant par-tout avec des flambeaux pour éclairer les lieux les plus obſcurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlerent eux-mêmes la plûpart des maiſons.

Lucullus y étant entré le lendemain, & voyant cette desolation affreuse, se mit à pleurer, & dit à ses amis, qui étoient autour de lui : *J'ai toûjours regardé Sylla comme l'homme du monde le plus heureux ; mais je n'ai jamais tant admiré son bonheur que dans cette journée. Il a voulu sauver Athenes, & il l'a pû ; & moi quand j'ai voulu l'imiter & sauver cette ville, j'ai eu le déplaisir de voir que la fortune jalouse m'a refusé la gloire de Sylla, & s'est opiniâtrée à me donner la réputation de Mummius.* Cependant il ne laissa pas de faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour remettre cette ville, & la retirer de l'état affreux où elle étoit. Une grosse pluie, qui, par un coup de la providence, vint à tomber dans le tems qu'elle fut prise, éteignit le feu, & sauva beaucoup d'édifices ; & Lucullus avant son départ fit rebâtir ceux qui avoient été brûlés, y reçut les Amiséniens qui s'en étoient fuis & qui voulurent y retourner, & donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y établir, en leur attribuant un territoire de [a] six vingt stades. Cette ville étoit une ancienne colonie des Athéniens, qui l'avoient fondée & peuplée dans le tems qu'ils étoient au comble de la puissance, & maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athenes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amisus, où ils jouissoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels ; de sorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur disposition ceux des étrangers.

Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à tous les Amiséniens qui s'étoient sauvés, un habit honnête à chacun,

[a] Quinze mille pas.

chacun, & deux cent drachmes d'argent, & les renvoya dans leur pays.

Le grammairien Tyrannion fut trouvé parmi les prisonniers. Muréna le demanda à Lucullus, & l'ayant obtenu, [b] il l'affranchit; en quoi il usa du présent de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse. Car Lucullus ne prétendoit pas qu'un homme si estimé par son grand savoir, fût d'abord fait esclave pour être ensuite affranchi; car de lui donner cette liberté légale, c'étoit lui ravir la liberté naturelle, qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose où Muréna fit paroître qu'il étoit bien éloigné d'avoir l'honnêteté & la générosité d'un véritable général.

En partant d'Amisus, Lucullus tourna sa marche vers les villes d'Asie, afin que n'étant plus occupé aux affaires de la guerre, il pût veiller à celles de la justice & des loix, qui ne regnant plus depuis long-tems dans son gouvernement, y avoient causé des malheurs & des desordres infinis & inexprimables. Car cette pauvre province étoit cruellement ravagée & miserablement asservie par les usuriers & par les fermiers; les malheureux habitans étoient forcés en particulier de vendre leurs beaux enfans & leurs filles vierges, & en commun de mettre à l'encan les offrandes de leurs temples, & les tableaux &

[b] *Il l'affranchit, en quoi il usa du présent de Lucullus avec beaucoup de grossiereté & d'impolitesse.*) En effet il n'y avoit rien de plus impoli ni de plus grossier que d'affranchir un homme libre, car cet affranchissement marquoit que Muréna l'avoit tenu comme son esclave; ainsi il lui faisoit perdre l'avantage de la liberté naturelle, & lui faisoit l'affront de lui donner la liberté légale, qui suppose toûjours la servitude.

& les ſtatues ſacrées des dieux. Et quand cela ne ſuffiſoit pas pour payer les tailles, les impôts & les uſures, ils étoient impitoyablement adjugés pour eſclaves à leurs créanciers. Encore ce qu'ils ſouffroient avant que de tomber dans ce dernier malheur, étoit plus cruel & plus inſupportable; les tortures, les priſons, les chevalets, les longues ſtations à l'air, au plus grand Soleil pendant l'été, & dans la boue ou dans la glace pendant l'hiver, voilà leur vie ordinaire; de ſorte qu'au prix de tous ces maux la ſervitude leur paroiſſoit une eſpece de ſoulagement & de paix.

Lucullus ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations ſi inouies, en eut bien-tôt délivré ceux qui les ſouffroient. Car premierement il regla l'uſure à un pour cent par mois; en ſecond lieu, il retrancha & abolit toute uſure qui paſſoit le capital. Et enfin, ce qui fut même le plus grand point, il ordonna que les créanciers jouiroient de la quatrieme partie des biens & des revenus de leurs débiteurs, & que celui qui auroit ajoûté l'uſure au capital, perdroit l'un & l'autre; de ſorte que par ce moyen en moins de quatre ans toutes les dettes furent acquittées, & que tous les biens en fonds ſe trouverent libres & déchargés, & furent rendus aux propriétaires.

Ces dettes immenſes de la province venoient des vingt mille talens d'amende auxquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit bien déja payés deux fois; mais ces uſuriers inſatiables en entaſſant uſures ſur uſures, les avoient portés à plus de ſix vingt mille talens, de ſorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Ces fermiers & uſuriers ſe voyant privés par

Lucullus de ce gain immenſe, comme s'ils étoient exceſſivement léſés, ſe mirent à crier dans Rome, & à exciter contre lui à force d'argent pluſieurs orateurs, ſe confiant particulierement ſur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plûpart de ceux qui gouvernoient la république; ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Lucullus n'étoit pas ſeulement aimé des peuples, qui avoient reſſenti ſes bienfaits, les autres l'aimoient de même & le deſiroient, trouvant heureuſes les provinces à qui le ſort favorable avoit donné un ſi bon gouverneur.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, Appius Clodius, qui avoit été envoyé vers Tigrane, & qui étoit le propre frere de la femme de Lucullus, ſe confia d'abord à des guides du pays, qui étoient ſujets du roi, par une inſigne infidélité, au lieu de le mener par le plus court chemin, lui firent prendre un détour de pluſieurs journées; & le conduiſant par les hautes provinces, l'éloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ſes affranchis, Syrien de nation, qui lui enſeigna le droit chemin; [c] il renvoya ces guides Barbares, après les avoir accablés de malédictions & d'injures; & ayant quitté ce chemin ſi long & ſi trompeur, en très-peu de jours il eut paſſé l'Euphrate, & fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, [d] & qu'on appelle Antioche de Daphné. Il

[c] *Il renvoya ces guides barbares, après les avoir accablés de malédictions.*) Mais pourquoi ne ſe vengeoit-il pas de leur perfidie, en les puniſſant comme ils méritoient? Il craignoit ſans doute que cette punition révolteroit ceux qui pouvoient ſeuls le tirer de ce grand danger. Tout étoit ſuſpect dans une ſi malheureuſe conjoncture.

[d] *Et qu'on appelle Antioche de Daphné.*) On l'appelloit ainſi, parce qu'à quarante

Il eut ordre d'attendre-là Tigrane, qui étoit alors absent, & occupé à achever de soûmettre quelques villes de la Phénicie. En attendant il ne perdit pas son tems, car il gagna plusieurs satrapes & princes du pays, qui n'obéissoient que par force à ce roi d'Arménie. De ce nombre étoit Zarbiénus, prince de la Gordyene. Et comme quantité de villes qui venoient d'être subjuguées, lui envoyoient secrettement des députés, il leur promit à toutes l'aide & la protection de Lucullus, & leur ordonna en même tems de ne rien remuer pour l'heure & de se tenir en repos, car la domination des Arméniens étoit insupportable aux Grecs; & ce qui leur paroissoit encore le plus dur, & qui leur faisoit le plus de peine, c'étoit l'orgueil excessif de ce roi, qui étoit devenu si arrogant & si superbe, qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes chérissent, admirent, & possedent, étoit à lui; & non-seulement qu'il étoit à lui, mais qu'il n'étoit fait que pour lui. Ce qui lui avoit inspiré cette folle arrogance, c'étoit le cours de ses grandes prospérités; car ayant commencé par des espérances fort petites & fort méprisables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié plus qu'aucun autre prince la puissance des Parthes, rempli la Mésopotamie de Grecs, qu'il y avoit transportés en grand nombre de la Cilicie & de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur pays les Arabes, appellés *Scénites*, parce qu'ils campent toûjours

te stades de la ville étoit le bourg & le bois sacré de Daphné, lieu délicieux arrosé de quantité de fontaines. Au milieu de ce bois, qui avoit quatre-vingt st. de tour, étoit le temple d'Apollon & de Diane, & un azyle.

toûjours sous des tentes, & leur faisant perdre leur ancienne coûtume, il les avoit fixés & établis dans son voisinage pour se servir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre florissant. Il avoit dans sa cour plusieurs rois qui le servoient comme ses esclaves, & il en tenoit sur-tout quatre auprès de lui, qui étoient comme ses estafiers ou ses gardes, qui, toutes les fois qu'il sortoit à cheval, marchoient devant lui à pied, & en simple veste; & qui, lorsqu'il étoit sur son thrône & qu'il donnoit ses audiences, se tenoient debout autour de lui, les mains entrelacées l'une dans l'autre; ce qui parmi eux passoit pour la posture la plus humiliée, & pour le plus grand aveu de servitude & de soûmission; car c'étoit déclarer qu'on renonçoit entierement à sa liberté, & qu'on livroit à son seigneur son corps, plus prêt à tout souffrir, qu'à rien entreprendre.

Appius ne fut ni étonné, ni intimidé de cette tragédie; & quand il fut admis à la premiere audience de Tigrane, il lui dit franchement en face, *qu'il étoit venu pour emmener Mithridate dû aux triomphes de Lucullus, ou pour lui déclarer la guerre à lui-même.* Quelques efforts que fît ce prince pour faire semblant d'entendre ce discours avec un visage riant & une espece de soûrire, ceux qui étoient présens s'appercurent bien qu'il avoit changé de couleur à la déclaration pleine d'audace de ce jeune homme. En effet c'étoit-là la premiere parole franche & libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans; car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets, ou plûtôt qu'il les tyrannisoit avec la derniere insolence. Il répondit à Appius, *qu'il ne lui livreroit point Mithridate; & que puisque les Romains commençoient la guerre, il tâcheroit de se défendre & de les en faire*

 repentir;

repentir; & plein de colere contre Lucullus de ce que dans ſa lettre il lui donnoit ſimplement le titre de *roi*, & non celui de *roi des rois*, il ne lui donna pas non plus le titre d'*empereur* dans ſa réponſe. Il ne laiſſa pas d'envoyer à Appius des préſens magnifiques ; & ſur ce qu'il les refuſa, il lui en envoya de plus grands encore. Appius ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne rejettoit ſes préſens que par les mouvemens de quelque averſion particuliere qu'il eût pour lui, & parce qu'il le regardoit déja comme ennemi, il prit ſeulement une coupe, renvoya tout le reſte, & s'en retourna à grandes journées auprès de ſon général.

Juſques là Tigrane n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere, & qu'il eût perdu un ſi vaſte empire ; mais le traitant avec le dernier mépris & la derniere arrogance, il le tenoit éloigné, & le faiſoit garder comme un priſonnier d'état, dans des lieux marécageux & mal ſains. Mais après l'ambaſſade d'Appius il le fit venir à la cour avec toute ſorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là dans une converſation ſecrete qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérirent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejetterent la faute. Du nombre de ces malheureux fut Métrodore de la ville de Scepſis, homme très éloquent, très-agréable, & d'un profond ſavoir, & qui étoit ſi bien, & avoit tant de crédit auprès de Mithridate, [e] qu'on l'appelloit le pere du roi. Mi-

[e] *Qu'on l'appelloit le pere du roi.*) Ce n'eſt pas ſeulement à la cour du roi Tigrane, que ce grand titre a été donné aux favoris fort accrédités auprès de leur maître, nous

Mithridate l'avoit envoyé ambaſſadeur à Tigrane pour le prier de le ſecourir contre les Romains. Quand Métrodore eut expliqué à Tigrane le ſujet de ſon voyage, ce prince lui demanda: *Et vous, Métrodore, que me conſeillez-vous ſur les demandes de votre maître?* Alors Métrodore, ſoit qu'il regardât véritablement à l'utilité de Tigrane, ſoit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli, lui répondit: [f] *Comme ambaſſadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & comme votre conſeil, je vous le défends.* Voilà ce que Tigrane découvrit à Mithridate, & qu'il lui dit dans l'eſpérance qu'il ne s'en reſſentiroit point, & qu'il ne feroit aucun mal à Métrodore; mais il fut tué ſur le champ, & Tigrane ſe repentit de lui avoir fait cette confidence, quoiqu'il ne fût pas abſolument la cauſe de ſa mort, & qu'il n'eût fait qu'ajoûter à la haine que Mithridate avoit déja conçûe contre lui, un grain qui emporta la balance, & qui acheva de le déterminer. Car il y avoit longtems qu'il étoit mal diſpoſé pour lui, comme on le découvrit enſuite par des papiers ſecrets du cabinet de Mithridate, qui furent pris, & parmi leſquel on en trouva un où la mort de Métrodore étoit réſolue & ordonnée. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'épargnant aucune dépenſe

nous en avons ailleurs des exemples plus récens, & notre hiſtoire nous en fournit.

f Comme ambaſſadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate, & , comme votre conſeil, je vous le défends.) Voilà une ſincerité, non-ſeulement très-imprudente, mais très-criminelle. Un homme ne peut pas être en même tems l'ambaſſadeur de ſon maître, & le conſeil de celui à qui il eſt envoyé, & le conſeil pour l'obliger à faire le contraire de ce que portent ſes inſtructions.

 g Que

dépense pour honorer les funérailles d'un mort qu'il avoit trahi vivant.

Il mourut aussi à la cour de Tigrane un orateur, nommé Amphicrates, s'il mérite que l'on fasse mention de lui seulement à cause d'Athenes où il étoit né. On dit qu'étant banni de son pays, il se retira à Seleucie sur le Tigre; que les habitans, charmés de son éloquence, le prierent de leur enseigner la rhétorique; qu'il répondit avec une arrogance de sophiste, [g] *que le plat étoit trop petit pour le dauphin*; que de-là il se retira auprès de la reine Cléopatre, fille de Mithridate & femme de Tigrane, & que bientôt il se rendit si suspect à cette cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger. Cléopatre le fit aussi enterrer magnifiquement, & son tombeau est près d'un lieu appellé *Sapha* [h].

Lucullus, après avoir rétabli la paix & la bonne police en Asie, ne négligea point ce qui regardoit les jeux & les plaisirs; mais pendant qu'il fut à Ephese, il fit de grandes assemblées, donna des fêtes magnifiques pour célébrer ses victoires, les accompagna de combats de lutteurs & de gladiateurs, & n'oublia rien pour le divertissement de ces villes qui, en revanche pour lui faire honneur, célébrerent des fêtes appel-

[g] *Que le plat étoit trop petit pour le dauphin.*) Pour faire entendre que la ville de Seleucie n'étoit pas assez considérable pour occuper un homme de son mérite. Plutarque a grande raison d'appeller cet orgueil *arrogance de sophiste*; car il n'y a rien de plus arrogant qu'un sophiste.

[h] Ville de Mésopotamie sur le Tigre.

i *Alors*

appellées de son nom *Lucullienes*, & lui témoignerent une affection très-véritable & très-sincere, beaucoup plus agréable que tous les honneurs.

Quand Appius fut de retour, & qu'on sut qu'il falloit faire la guerre à Tigrane, Lucullus partit sans différer, s'en retourna dans le Pont; & s'étant mis à la tête de son armée, il assiégea d'abord la ville de Sinope, ou plûtôt les Ciliciens qui s'en étoient emparés pour le roi, & qui, voyant approcher Lucullus, tuerent la plus grande partie des habitans, & se sauverent à la faveur de la nuit, après avoir mis le feu à la place. Lucullus, averti de leur départ, y entra avec ses troupes, passa au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qui y étoient restés, rendit aux naturels habitans tous leurs biens, & eut grand soin de sauver la ville. Ce qui l'y porta particuliérement, ce fut ce songe: il lui sembla, la nuit pendant qu'il dormoit, qu'un homme s'approcha de lui, & lui dit: *Avance un peu plus outre, Lucullus, car Autolycus vient à ta rencontre pour s'aboucher avec toi.* S'étant éveillé, il ne pouvoit conjecturer ce que signifioit ce songe, mais ce jour-là même il prit la ville; & en poursuivant l'épée à la main les Ciliciens qui s'embarquoient pour s'enfuir, il vit sur le rivage une statue renversée, que les Ciliciens n'avoient pas eu le tems de charger sur leurs vaisseaux; c'étoit un des plus beaux ouvrages du sculpteur Sthénis. [1] Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la statue d'Autolycus

[1] *Alors quelqu'un lui dit que c'étoit la statue d'Autolycus qui avoit fondé Sinope.*) Strabon parle de cet Autolycus dans son douzieme livre, où il écrit que Lucullus s'étant rendu maître de Sinope, conserva avec grand soin

tolycus qui avoit fondé Sinope. On prétend que cet Autolycus étoit fils de Déimachus, & un des héros qui partirent de Thessalie avec Hercule, & l'accompagnerent à son expédition contre les Amazones, qu'en s'en revenant avec Démoléon & Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonnese, appellé [k] *Pédalion*, où il périt; & que, s'étant sauvé avec ses armes & ses compagnons, il aborda à Sinope & enleva cette place aux Syriens. Car les Syriens la tenoient, étant descendus d'un certain héros, nommé Syrus, fils d'Apollon & de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Sur cette histoire, Lucullus se ressouvint d'un avertissement que Sylla donne dans ses mémoires; car il marque expressément, *qu'on ne doit tenir rien de si sûr, rien de si digne de foi, que ce dont on a été averti en songe.*

Ayant reçû nouvelles que Mithridate & Tigrane étoient sur le point d'entrer dans la Lycaonie & la Cilicie avec toutes leurs forces pour occuper les premiers l'Asie, [l] il admira la rare prudence de cet Arménien qui, roulant depuis longtems dans sa tête le dessein de prendre les armes contre les Romains, pour l'exécution de cette entreprise, ne s'étoit pas servi de Mithridate pendant

soin tous les ornemens de la ville, & qu'il prit seulement la sphere de Billarus & la statue d'Autolycus, ouvrage du sculpteur Sthénis, que ceux de Sinope croyoient que cet Autolycus étoit le fondateur de leur ville, qu'ils lui rendoient des honneurs divins, & qu'il avoit là un oracle. Il paroît, ajoûte t-il, que c'étoit un de ceux qui accompagnerent Jason, & qu'à son retour il occupa ce lieu-là, &c.

[k] Apollonius de Rhodes & Valérius Flaccus l'appellent *Deileon*.

[l] *Il admira la rare prudence de cet Arménien.*) C'est une ironie sensible.

pendant qu'il étoit avec toute ſa puiſſance, & n'avoit pas joint ſes forces à celles de ſon beaupere encore entieres & formidables. Mais après l'avoir laiſſé défaire & ruiner, il venoit préſentement commencer cette guerre ſur des eſpérances bien foibles & bien caduques, en s'appuyant d'un prince qui n'avoit pû ſe défendre lui-même ni ſe ſoûtenir.

Sur ces entrefaites, Machares, fils de Mithridate, qui tenoit le Boſphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pieces, & le pria de le faire déclarer ami & allié des Romains. Lucullus, eſtimant que c'étoit-là la fin de la premiere guerre, laiſſa Sornatius avec ſix mille hommes pour avoir ſoin des affaires de la province; & avec douze mille hommes d'infanterie, & quelque trois mille chevaux, il marcha pour cette ſeconde guerre. Cette démarche parut à tout le monde très-téméraire, très hazardeuſe & entiérement oppoſée à la prudence & à la ſageſſe, d'aller avec ſi peu de forces ſe jetter au milieu de tant de nations belliqueuſes & de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines d'une vaſte étendue, traverſées de quantité de rivieres larges & profondes, & environnées de tous côtés de hautes montagnes toûjours couvertes de neiges; de ſorte que ſes ſoldats, qui d'ailleurs n'étoient pas trop bien diſciplinés, ne le ſuivoient que par force, & tout prêts à ſe mutiner. D'un autre côté, les harangueurs crioient contre lui à Rome, & proteſtoient qu'il ne faiſoit que courir de guerre en guerre, non pour aucune néceſſité de l'état, mais uniquement pour ne poſer jamais les armes, pour avoir toûjours des armées à commander, & pour continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs périls & de

leurs pertes; & ces derniers avec le tems vinrent à bout de leur dessein qui étoit de faire rappeller Lucullus.

Cependant, comme il marcha à grandes journées & sans s'arrêter, il arriva bientôt sur les bords de l'Euphrate qu'il trouva extrêmement grossi par les pluies & par les neiges de l'hiver, & par conséquent beaucoup plus rapide que de coûtume. Cela lui causa un très-grand chagrin, car il vit bien qu'il perdroit beaucoup de tems, & qu'il auroit bien des affaires à ramasser des barques & à assembler des radeaux pour passer ses troupes. Mais sur le soir le fleuve commença à se retirer, & il diminua si considérablement pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit non-seulement rentré dans son lit ordinaire, mais encore fort baissé. Et les gens du pays ayant vû paroître sur l'eau plusieurs petites éminences de terre, comme de petites isles, & le cours du fleuve comme dormant tout autour, ils se mirent à adorer Lucullus comme un Dieu, regardant cela comme un miracle qui n'étoit arrivé que très-rarement, que le fleuve se fût volontairement soûmis, & qu'il se fût rendu doux & traitable pour lui fournir un passage facile & prompt.

Lucullus profita donc de l'occasion & passa promptement son armée. A ce passage il lui arriva un signe très-favorable. [m] Sur l'autre bord de

[m] *Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des genisses consacrées à Diane Persienne.*) C'étoit la coûtume parmi les Grecs, comme parmi les Barbares; ils avoient des troupeaux consacrés à quelqu'un de leurs dieux, & qu'on laissoit paitre librement dans les campagnes sans y toucher, que pour en offrir des victimes au dieu auquel ils appar-

de l'Euphrate paiſſent des geniſſes conſacrées [n] à Diane Perſienne, que les Barbares, qui habitent au-delà de ce fleuve, honorent particuliérement. Ils ne ſe ſervent de ces geniſſes que lorſqu'ils offrent des ſacrifices à cette déeſſe ; tout le reſte du tems elles errent dans les campagnes en pleine liberté, [o] portant empreinte ſur elles la marque de la déeſſe, qui eſt une torche allumée. Quand on en a beſoin pour les immoler, il eſt fort difficile de les prendre, & ce n'eſt pas une petite affaire que d'en venir à bout.

Quand l'armée eut paſſé l'Euphrate, une de ces geniſſes étant allée ſur une roche qui paſſe pour être conſacrée à la déeſſe, elle s'y arrêta ; & baiſſant la tête, comme celles qui ſont attachées avec des liens, elle ſe préſenta à Lucullus comme toute prête à être immolée, & il l'immola. Il ſacrifia auſſi un taureau à l'Euphrate pour le remercier du paſſage qu'il lui avoit fourni. Ce jour-là il campa ſur le bord de ce fleuve ; le lendemain & les jours ſuivans il continua ſa marche par la province de Sophene, ne faiſant aucun

appartenoient. Quand on voit donc dans Homere des bœufs du ſoleil, c'eſt une fiction tirée du ſein de la vérité.

[n] *A Diane Perſienne.*) J'ai déja obſervé que le culte de Diane étoit établi dans la Perſe, & que c'eſt de-là qu'elle a tiré ce ſurnom de *Diana Perſica*, de Diane Perſienne : elle étoit encore adorée en d'autres lieux de l'Orient ſous ce même titre, comme en Lydie.

[o] *Portant empreinte ſur elles la marque de la déeſſe, qui eſt une torche allumée.*) Cette torche convenoit à une déeſſe qui étoit appellée *Diana Lucifera*, Ἄρτεμις φωσφόρος. La coûtume de faire ſur les chevaux quelque marque avec des fers eſt fort ancienne, puiſque Anacréon en parle ; mais ce paſſage de Plutarque eſt peut-être le ſeul de l'antiquité où il ſoit parlé de geniſſes marquées d'une torche.

aucun mal ni dommage à ceux qui venoient se rendre à lui, & qui recevoient volontiers ses troupes. En marchant, ses soldats voulurent aller prendre un château qui paroissoit sur leur route, & où l'on disoit qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent; mais Lucullus les retint, & leur dit: *Voilà le château qu'il nous faut plûtôt prendre*, en leur montrant le mont Taurus qui paroissoit de loin; *car, pour les richesses qui sont dans celui-ci, elles seront au vainqueur.* Hâtant donc sa marche, il passa le Tigre & se jetta dans l'Arménie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus fut mal payé de sa nouvelle, car il lui fit trancher la tête sur le champ; ce qui intimida tellement les autres, que personne ne lui donna plus aucun avis; que le feu ennemi l'environnoit déja de tous côtés, qu'il n'en savoit rien, & qu'il passoit le tems dans une sécurité parfaite, écoutant les propos des flatteurs qui lui disoient qu'il faudroit que Lucullus fût un grand capitaine, s'il osoit seulement l'attendre à Ephese, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très-promptement l'Asie, quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est vrai que, comme tous les tempéramens ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison & sans tomber dans l'ivresse.

Le premier de ses amis qui eut la hardiesse de lui dire la vérité, ce fut Mithrobarzane qui ne fut pas non plus trop bien récompensé de sa liberté; car sur l'heure même il lui donna trois mille chevaux & une nombreuse infanterie, & l'envoya contre Lucullus, avec ordre de lui amener

ner le général en vie, & de faire main-basse sur tout le reste sans aucun quartier.

L'armée de Lucullus n'étoit pas encore toute formée; il étoit campé avec une partie, & le reste arrivoit incessamment. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Barbares approchoient, il craignit que, s'ils tomboient sur lui avant que son armée fût ensemble & en état de les recevoir, ils ne le missent en desordre. Il prit donc le parti de demeurer dans son camp, à se retrancher & à se fortifier, & envoya Sextilius, son lieutenant, avec seize cent chevaux & un peu plus d'infanterie tant pesamment que légérement armée; lui ordonnant que, quand il seroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrêtât, & qu'il ne fît simplement que l'amuser jusqu'à ce qu'il eût nouvelles que toutes ses troupes étoient arrivées & entrées dans son camp.

Sextilius étoit très-résolu d'obéir à cet ordre, mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré lui d'en venir aux mains. Le combat étant donc engagé de cette maniere, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur, & ses troupes ayant plié furent toutes taillées en pieces, à la réserve d'un petit nombre qui se sauva.

Dès ce moment-là Tigrane abandonna Tigranocerte, sa capitale, qu'il avoit bâtie lui-même, & se retira sur le mont Taurus où il fit dessein de rassembler de tous côtés toutes ses forces. Mais Lucullus, pour ne pas lui en donner le tems, envoya d'un côté Murena couper ceux qui alloient se joindre à lui, & de l'autre côté Sextilius, s'opposer à une grosse troupe d'Arabes qui lui arrivoit. Sextilius tomba sur ces Arabes comme ils étoient occupés à former leur

camp,

camp, & les défit. Murena, ſuivant Tigrane à la trace, profita de l'occaſion comme il paſſoit une vallée longue, étroite & très difficile, ſurtout pour une grande armée, & le chargea vivement. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ſes bagages. Il y eut un grand nombre d'Arméniens tués, & un plus grand nombre de faits priſonniers.

Après ces bons ſuccès, Lucullus décampe, marche droit à Tigranocerte, prend ſes quartiers autour de la place, & en forme le ſiége. Il y avoit dedans quantité de Grecs qu'on y avoit tranſportés de Cilicie, & quantité de Barbares qui avoient eu le même ſort que les Grecs, des Adiabéniens, des Aſſyriens, des Gordyéniens & des Cappadociens, dont Tigrane avoit ruiné les villes, & qu'il avoit tranſportés dans la ſienne où il les avoit forcés de s'établir. D'ailleurs la place étoit pleine de toutes ſortes de richeſſes & d'offrandes, tous les habitans, tant le peuple que les grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer de tout leur pouvoir à l'enrichiſſement & à l'embelliſſement de la ville. C'eſt pourquoi Lucullus la preſſoit vivement, dans la penſée que Tigrane ne ſouffriroit jamais qu'elle fût priſe, & que, ſe départant de ſon premier deſſein, il viendroit, tranſporté de fureur, lui préſenter la bataille pour lui faire lever le ſiége. Et il ne ſe trompa point dans ſa conjecture. Mithridate envoyoit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à ſe ſervir ſeulement de ſa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile lui-même arriva de ſa part; & ſe tenant avec lui dans ſon camp, il le prioit tous

les jours très - instamment d'éviter & de fuir les armes Romaines comme entiérement invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis ; mais après que les Arméniens & les Gordyéniens furent arrivés avec toutes leurs troupes ; que les rois des Medes & des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces ; que, des bords de la mer de [p] Babylone, il lui fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caspienne quantité d'Albaniens, grand nombre d'Ibériens voisins de l'Albanie, & des bords de l'Araxe une infinité de ces Barbares francs & libres qui vivent sans roi ; tous peuples qui venoient à son secours, ou par amitié ou gagnés par les présens ; alors non-seulement les festins du roi, mais ses conseils mêmes ne retentirent que de vaines espérances, de bravades pleines d'insolence & de fierté & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat ; & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée, Tigrane ne voulut pas différer plus long-tems, de peur que Mithridate ne vînt & qu'il n'eût part à cette grande victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est *qu'il n'alloit avoir à faire affaire que contre Lucullus seul, & non pas contre tous les généraux Romains ensemble.* Et il faut avouer que cette bravade n'étoit pas entiérement insensée ni deraisonnable, quand

[p] Il appelle *mer de Babylone*, le golfe Persique.

q *Lucullus*

quand il venoit à considérer tant de nations, tant de rois qui le suivoient, tant de bataillons pesamment armés, & tant de milliers d'hommes de cheval qui composoient son armée. Car il avoit vingt mille archers on frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus l'écrivit lui-même au sénat, cent cinquante mille hommes d'infanterie partagés en compagnies & en bataillons; &, des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer & détourner des rivieres, & autres tels ouvriers nécessaires dans les armées, trente-cinq mille qui, rangés en bataille derriere les combattans, faisoient paroitre l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, que toutes les troupes parurent ensemble dans la plaine, & qu'il put découvrir le camp de Lucullus qui assiégeoit Tigranocerte, les Barbares, qui étoient dans la place, voyant cette armée innombrable, se mirent à battre des mains & à jetter de grands cris; & menaçant les Romains de dessus leurs murailles, ils leur montroient les Arméniens.

Lucullus, avant le combat, tint un conseil de guerre; là les uns étoient d'avis qu'il falloit abandonner le siége & marcher contre Tigrane avec toutes leurs forces; les autres soûtenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siege, ni laisser derriere soi une si nombreuse armée d'ennemis. q Lucullus, voyant ce partage, dit qu'ils ne le con-

q Lucullus voyant ce partage, dit qu'ils ne le conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous ensemble ils lui donnoient un bon avis qu'il suivroit.) J'avoue qu'il y a ici un embarras difficile à démêler. Comment Lucullus

conſeilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous enſemble ils lui donnoient un bon avis qu'il ſuivroit. En effet il partagea ſon armée; il laiſſa devant la place Murena avec ſix mille hommes de pied; & avec tout le reſte de ſon infanterie conſiſtant en vingt-quatre cohortes qui toutes enſemble ne faiſoient pas plus de dix mille hommes; & avec toute ſa cavalerie & environ mille

Lucullus peut-il dire que des deux avis qui partagent ſon conſeil, il n'y en a aucun de bon, mais que des deux il en réſulte un qu'il va ſuivre; car on voit bien qu'il ne ſuit pas le premier avis, qui eſt d'abandonner le ſiege, & de marcher contre Tigrane avec toutes ſes forces, mais on voit auſſi qu'il ſuit à la lettre le ſecond, qui eſt de ne pas abandonner le ſiege, & de ne pas ſouffrir derriere lui une armée ſi nombreuſe; car il n'abandonne pas le ſiege, puiſqu'il laiſſe Muréna pour le continuer, & il ne ſouffre pas non plus derriere lui cette armée d'ennemis, puiſqu'il va pour la combattre; il n'eſt donc pas vrai que tous enſemble le conſeillaſſent bien. Encore une fois je croi que dans le ſecond avis il y a quelque choſe de corrompu; il me ſemble qu'on peut y remédier par un changement très-leger, au lieu οἱ δὲ μὴ καταλιπεῖν, &c. on n'a qu'à lire οἱ δὲ μὲν καταλιπεῖν, &c. & traduire, *les autres ſoûtenoient qu'il falloit laiſſer cette nombreuſe armée d'ennemis, & ne pas abandonner le ſiege;* & voilà en quoi ni les uns ni les autres ne conſeilloient bien. Les premiers vouloient *que Lucullus abandonnât le ſiege, & qu'il marchât à Tigrane avec toutes ſes forces*, & les autres au contraire vouloient *qu'il laiſſât-là Tigrane, & qu'il continuât le ſiege.* Lucullus ne ſuit ni l'un ni l'autre de ces deux avis, mais des deux il en fait un: il prend du premier, *de marcher contre Tigrane; mais ſans lever le ſiege;* & il prend du ſecond, *de continuer le ſiege, mais ſans laiſſer-là la Tigrane*, car il marche contre lui: & voilà ſur quoi Lucullus dit fort bien, *qu'ils ne le conſeilloient bien ni les uns ni les autres, mais que tous enſemble ils lui donnoient un bon avis.* En effet il prend la moitié de chacun de ces avis, & rejette l'autre. Cela me paroît très-clair & très-ſenſible. Ce paſſage eſt très important.

mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane & se campa dans la plaine, une grosse riviere devant lui.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite & bien méprisable à Tigrane, & elle fournit de grands sujets de plaisanterie à ses flatteurs. Les uns s'en mocquoient ouvertement, les autres, pour se divertir, tiroient au sort ses dépouilles; & de tous les généraux de Tigrane & de tous les rois qui le suivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, & de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot qui a été si célebre : *S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.* C'est ainsi que cette premiere journée se passa en plaisanteries & en railleries.

Le lendemain à la pointe du jour, Lucullus fit sortir son armée de ses retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviere à l'orient; & la riviere couloit de maniere que tout-d'un-coup elle tournoit à gauche vers le couchant où il y avoit un gué commode. Lucullus, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la riviere, hâtant sa marche. Tigrane qui le vit crut qu'il fuyoit; & appellant Taxile, il lui dit avec un ris mocqueur : *Vois-tu ces légions Romaines si invincibles, les vois-tu fuir?* Taxile lui répondit : *Seigneur, je souhaiterois de tout mon cœur que votre bonne Fortune fît aujourd'hui en votre faveur un miracle. Mais ces légions n'ont pas accoûtumé de prendre leurs beaux hocquetons pour une simple marche; ils ne font point briller*

aux

aux yeux leurs boucliers si luisans & si bien fourbis, & ne couvrent pas leurs têtes de leurs casques nuds & tirés de leurs étuits de cuir. Tout cet éclat est la marque de gens qui vont combattre & qui marchent déja aux ennemis.

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la premiere légion prendre tout-d'un-coup à droite par l'ordre de Lucullus, & toutes les cohortes la suivre chacune dans leur rang pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi ils viennent à nous, ces hommes !* De maniere que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de desordre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille ; il donna l'aîle gauche au roi des Adiabéniens, & la droite au roi des Medes ; la plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aîle droite.

Comme Lucullus se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses lieutenans l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appellent *noirs*. Car ce fut ce même jour-là que l'armée de Cæpion fut défaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur répondit alors cette parole qui a été tant vantée : [1] *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains*. C'étoit le six d'Octobre.

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à avoir bon courage, il passa la riviere & marcha

[1] *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour heureux aux Romains.*) C'est un très-beau mot. Il n'y a point de jours heureux ni malheureux, c'est nous qui les rendons tels par notre lâcheté ou par notre courage.

[2] Cinq

cha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux, il avoit par-dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout-autour, & il faisoit luire son épée nue pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi accoûtumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fleches, & lui enlever, par la vîtesse & par la célérité de l'attaque, l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir. Ayant apperçû que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un côteau dont le sommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre stades [e], n'étoit ni fort coupée ni fort difficile, il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller la prendre en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée; car la principale, ou plûtôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, consiste dans la lance; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides & si serrées, qu'ils ne sauroient se remuer, & qu'ils paroissent comme emmurés.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, & va pour gagner la hauteur; son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son général qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes, & monter le côteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent, & se mit à crier :

[e] Cinq cent pas.

crier : *La victoire est à nous, mes compagnons, la victoire est à nous.* Et en meme tems avec ses deux cohortes il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne pas se servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, & de frapper sur leurs jambes & sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils ont découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là, car cette cavalerie ne les attendit point; elle prit honteusement la suite avec de grands hurlemens; & en fuyant, elle alla donner avec ses chevaux lourds & pesans dans les bandes de l'infanterie, sans avoir rendu le moindre combat & sans avoir donné un seul coup de lance; de sorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus sans une seule blessure & sans la moindre goutte de sang répandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plûtôt à vouloir fuir; car ils ne purent le faire, empêchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient si serrés & si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; & voyant son fils compagnon de sa fortune, il détacha son diadême, le lui donna en pleurant, & lui commanda de se sauver comme il pourroit par un autre chemin.

Ce jeune prince n'osa pas * ceindre sa tête de ce diadême, mais il le remit entre les mains d'un de ses plus fideles serviteurs, qui par hazard fut pris un moment après, & mené à Lucullus; de sorte que le bandeau royal de Tigrane fut du nombre des prisonniers. On dit que dans cette déroute il périt du côté des ennemis plus de cent

* C'étoit un crime capital.

cent mille hommes de pied, & que de leur cavalerie il ne s'en ſauva que très-peu; & que du côté des Romains il n'y eut que cinq morts & cent bleſſés. Le philoſophe [a] Antiochus, qui parle de cette bataille dans ſon traité des dieux, dit que jamais le ſoleil n'en a vû une ſemblable. [b] Strabon, autre philoſophe, écrit dans ſes Commentaires hiſtoriques que les Romains étoient tout honteux & ſe mocquoient d'eux-mêmes, d'avoir employé leurs armes contre de ſi vils eſclaves. Et Tite-Live aſsûre qu'il n'étoit jamais arrivé aux Romains de ſe trouver en bataille rangée avec ſi peu de troupes contre un ſi grand nombre d'ennemis, car les vainqueurs n'étoient pas la vingtieme partie des vaincus. Auſſi les plus grands & les plus habiles capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vû de guerres & de batailles, louoient particuliérement Lucullus de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puiſſans rois du monde par deux moyens entiérement contraires, la célérité & la lenteur; car en différant & en traînant la guerre en longueur, il conſuma Mithridate lorſqu'il étoit le plus puiſſant & le plus formidable; & il ruina Tigrane en ſe hâtant & en ne lui donnant pas le tems de ſe reconnoître. De ſorte que, parmi tous les capitaines qui ont jamais été, il y en a très-peu qui ayent ſû comme lui rendre la lenteur agiſſante & la célérité ſûre. Et

[a] Antiochus d'Aſcalone, qui vivoit peu de tems avant Strabon, Cicéron fut ſon diſciple.

[b] *Strabon, autre philoſophe, écrit dans ſes commentaires hiſtoriques.*) C'eſt le même Strabon dont nous avons les excellens livres de géographie. Il étoit philoſophe Stoïcien, & il avoit écrit des commentaires hiſtoriques, utiles pour les mœurs & pour la politique, qui ſont perdus.

Et voilà la raison pourquoi Mithridate ne se trouva pas à la bataille ; il s'imaginoit que Lucullus useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui ; ainsi il ne marchoit que lentement & à petites journées pour joindre Tigrane. Mais, ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient éperdus & épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé ; & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nuds & blessés, il fut entierement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Mais, bien loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur, comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit & les officiers qui le servoient, le consola, le fortifia & releva ses espérances. Et tous deux ensemble ils travaillerent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Lucullus. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur, quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville ; & après s'être emparé de tous les thrésors du roi, il l'abandonna au pillage à ses soldats qui, avec plusieurs autres richesses, y trouverent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoyé. Outre le pillage il donna encore huit cent drachmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Etant informé qu'on avoit trouvé dans la ville

quantité de comédiens, musiciens, farceurs & autres tels artisans de Bacchus que Tigrane avoit fait venir de tous côtés pour faire la dédicace du théâtre qu'il avoit bâti, il s'en servit pour donner des spectacles & pour représenter des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur pays, en leur donnant de l'argent pour leur voyage; & il traita de même les Barbares qu'on avoit transportés par force à Tigranocerte, & qui s'y étoient établis malgré eux; de sorte qu'il arriva par-là que, de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitans qui en furent si pénétrés de reconnoissance, qu'ils aimerent & honorerent toûjours Lucullus, non-seulement comme leur bienfaicteur, mais encore comme leur fondateur.

En tout & par-tout il eut les glorieux succès que méritoit sa vertu; car il étoit plus avide des louanges qu'attirent la justice & l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a sa part à celles-ci, & la Fortune s'en arroge encore une grande partie; au lieu que les premieres appartiennent en entier à celui à qui on les donne; car ces grandes qualités sont les marques d'une ame douce & bien instruite. Et c'est par ces qualités que Lucullus, sans le secours des armes, gagna les cœurs des Barbares. En effet, les rois des Arabes vinrent se remettre entre ses mains, & le rendre maître de leurs biens & de leurs personnes Toute la nation des Sophéniens suivit cet exemple; & il inspira une telle affection pour lui aux Gordyéniens, qu'ils auroient volontiers consenti à quitter leurs villes & leurs maisons pour le suivre avec leurs femmes & leurs enfans,

fans ; & voici la caufe de cette grande affection.

Zarbiénus, roi des Gordyéniens, comme je l'ai déja dit, ne pouvant fupporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait fecrettement un traité d'alliance avec Lucullus par l'entremife d'Appius Clodius ; ce qui ayant été découvert par Tigrane, il le fit mourir avec fa femme & fes enfans, avant que les Romains entraffent en Arménie. Lucullus n'oublia pas cet allié ; car étant entré dans le pays des Gordyéniens, il fit à Zarbiénus des funérailles magnifiques, & lui éleva un grand bûcher qu'il orna de quantité d'étoffesd'or & d'argent qu'il trouva dans le palais du roi, & de plufieurs riches dépouilles de Tigrane. Il voulut lui-même y mettre le feu ; il fit les effufions ordinaires avec les amis & les parens du défunt, l'appellant fon compagnon & l'ami & l'allié des Romains, & ordonna une groffe fomme pour lui élever un fuperbe tombeau ; car on trouva dans fes palais & dans fes châteaux des richeffes infinies ; on y trouva auffi une provifion de trois cent mille minots de bled, ce qui fit beaucoup de bien à fes troupes. De forte que Lucullus étoit émerveillé de ce que, n'ayant jamais touché une feule drachme du tréfor public, il avoit fourni aux dépenfes de cette guerre par la guerre même.

Pendant qu'il étoit encore dans les états de Zarbiénus, il reçut une ambaffade du roi des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Lucullus reçut agréablement fa propofition, & lui envoya auffi de fon côté des ambaffadeurs qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du parti qu'il devoit embraffer, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faifoit fecrettement demander à ce dernier la Méfopotamie pour le prix du fecours

qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette démarche ſecrette, réſolut de laiſſer-là Mithridate & Tigrane, comme deux adverſaires déja recrus, & d'aller tâter un peu la puiſſance des Parthes en entrant dans leur pays; car il penſoit qu'il lui ſeroit très-glorieux d'avoir abattu, tout d'un train & dans une ſeule expédition, trois rois de ſuite, comme un jeune athlete qui, ſans ſortir de l'arene, terraſſe trois robuſtes lutteurs; & d'avoir traverſé les armes à la main, toûjours victorieux & invincible, les terres & les provinces des trois plus puiſſans princes qui fuſſent ſous le ſoleil.

Il envoya donc dans le royaume de Pont ordre à Sornatius & aux autres officiers de lui amener inceſſamment l'armée qu'ils commandoient, parce qu'il ſe préparoit à ſortir de la Gordyene pour marcher contre les Parthes. Mais ces officiers, qui avoient déja trouvé leurs ſoldats mutins & deſobéiſſans en d'autres rencontres, découvrirent alors toute leur mauvaiſe volonté & leur rebellion incorrigible; car ni par les remontrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force, ils ne purent jamais les obliger de partir. Au contraire, ils crioient & proteſtoient qu'ils ne demeureroient pas même là, & que, laiſſant le royaume de Pont ſans troupes, ils ſe retireroient dans leurs maiſons.

Ces nouvelles portées à Lucullus ne ſervirent qu'à communiquer cette contagion à ſes ſoldats qui, déja devenus peſans & pareſſeux, & dégoûtés de la guerre par les richeſſes & par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces ſoldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils ſe mirent à les appeller hommes, & à dire qu'il falloit

les

les imiter; *car*, disoient-ils, *nous avons rendu d'assez grands services pour mériter de n'affronter plus les dangers, de nous retirer dans notre patrie, & d'y jouir du repos qui nous est dû.*

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces discours, & de plus séditieux encore, renonça à son expédition des Parthes, & marcha encore contre Tigrane. On étoit alors au cœur de l'été ; mais, quand il eut gagné le sommet du mont Taurus, [y] il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là, à cause de l'excessive rigueur du froid qui y regne. Il ne laissa pas de descendre dans la plaine; & après avoir battu en deux ou trois rencontres les Arméniens qui voulurent s'opposer à son passage, il fourragea dans tous les bourgs & villes du pays, enleva tout le bled qu'on avoit assemblé pour l'armée de Tigrane ; & par ce moyen la disette qu'il craignoit pour lui-même, il la fit tomber sur son ennemi.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fît pour l'attirer à une bataille ; tantôt il l'enfermoit dans son camp en l'environnant de tranchées, comme pour l'y affamer; tantôt il faisoit à sa vûe le dégât dans tout le pays ; mais cet ennemi avoit été trop souvent battu pour oser encore paroître. Ce que voyant Lucullus, il marcha à Artaxate qui étoit la capitale de Tigrane, & où il avoit laissé sa femme & ses enfans. Car il espéroit que ce

y *Il fut fort affligé de voir les bleds encore tout verds, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là.*) Ce que Plutarque nous dit ici des saisons tardives dans la haute Arménie, nous est confirmé par des voyageurs modernes, qui assurent qu'il y fait grand froid au mois de Juin, & que la terre est couverte de neiges, qui ne fondent qu'à la fin du mois d'Août.

z Fleuve

ce prince aimeroit mieux hazarder encore une bataille que de laiſſer prendre tranquillement une ville ſi puiſſante, ſi riche, & où étoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

On dit qu'Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, ſe retira auprès d'Artaxe, roi d'Arménie; qu'étant à ſa cour il lui donna pluſieurs conſeils & pluſieurs inſtructions très-utiles; entr'autres ayant remarqué une heureuſe ſituation dans un pays très-agréable & très-fertile dont on ne profitoit point & dont on ne faiſoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville; & qu'ayant mené Artaxe ſur les lieux, il le lui montra & l'exhorta à élever la ville ſur ce plan. Le roi ravi le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Et en peu de tems on vit là une grande & belle ville qui porta le nom du roi, & qui fut déclarée la capitale de l'Arménie.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'aſſiéger, Tigrane ne put le ſouffrir; il raſſembla toutes ſes forces, & en quatre jours de marche il arriva à la vûe des Romains, n'étant ſéparé d'eux que par le fleuve d'Arſanias[1] qu'il falloit néceſſairement que les Romains paſſaſſent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux dieux un ſacrifice d'action de graces, comme tenant déja la victoire entre ſes mains, paſſa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derriere pour les ſoûtenir & pour empêcher en même tems l'ennemi de les envelopper; car ils voyoient devant eux une nombreuſe cavalerie protégée par plu-ſieurs

[1] Fleuve de la grande Arménie. Il va ſe décharger dans l'Euphrate.

fieurs efcadrons volans d'archers Mardes, & de lanciers Ibériens qui, de toutes les troupes étrangeres étoient celles auxquelles Tigrane fe fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondit à cette haute opinion qu'on avoit d'elles; car après avoir foûtenu affez courageufement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas plûtôt les légions s'avancer, que n'ofant les attendre elles prirent la fuite à droite & à gauche. La cavalerie Romaine fe partage & fe met à les pourfuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer fes gens de cheval. Lucullus, voyant leur grand nombre, leur bel ordre & l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement; il rappelle donc fa cavalerie de la pourfuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens qui, avec leurs plus braves troupes, venoient le charger. Mais avant que d'avoir pû les joindre & d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par fa contenance fiere, qu'ils prirent tous la fuite. De trois rois qu'il y avoit au front de la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteufement, n'ayant ofé feulement foûtenir le cri des Romains. La pourfuite dura toute la nuit, jufqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prifonniers & de fe charger de butin & de toutes fortes de riches dépouilles, fe retirerent. Tite-Live écrit que dans la premiere bataille il y périt un plus grand nombre de gens, mais que dans la feconde on y tua & l'on y prit des gens plus confidérables.

Après le gain de cette bataille, Lucullus, dont

le courage étoit plus élevé, & l'audace fort augmentée, résolut de pénétrer dans les hautes provinces pour achever de détruire & de ruiner ce roi Barbare; mais, quoiqu'on ne fût alors que vers l'équinoxe d'automne, tout-d'un-coup, contre l'attente de tout le monde, le tems devint aussi rude que dans le milieu de l'hiver, toute la campagne fut couverte de neige, & dès que le ciel s'éclaircissoit, ce n'étoit que glaces & que frimats; de maniere que toutes les rivieres étant prises, les chevaux ne pouvoient boire à cause de l'excessive froideur de l'eau, ni les passer qu'avec beaucoup de péril, parce que la glace rompoit sous leurs pieds, & leur coupoit les nerfs des jambes par ses pointes & ses tranchans. De plus, comme le pays étoit presque tout couvert de bois & de forêts, où l'on ne passoit que par des sentiers fort étroits, les soldats ne pouvoient marcher sans être d'abord tout trempés de la neige qui tomboit sur eux de ces arbres où elle avoit été retenue; & la nuit c'étoit encore pis, car ils étoient forcés de camper dans des lieux pleins de fange & de neige fondue; c'est pourquoi ils ne suivirent pas longtems Lucullus après la bataille sans se mutiner.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prieres, & envoyerent leurs officiers présenter leurs plaintes à leur général; mais ensuite ils s'assemblerent tumultuairement dans leurs tentes, en murmurant avec la derniere licence, & passerent la nuit à hurler & à crier, ce qui est une marque certaine d'une armée toute prête à tomber dans la révolte. Lucullus les prioit avec toutes sortes d'instances, & les exhortoit à s'armer de patience & de courage, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, & ruiné l'ouvrage de leur

leur plus grand ennemi, voulant parler d'Annibal; mais toutes ses prieres furent inutiles, il ne put rien gagner sur leur esprit. Il fut donc obligé de les ramener en arriere; & ayant passé les sommets du mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la province de Mygdonie, pays fertile & temperé, & * où il y avoit une ville très-grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient *Nisibis*, & les Grecs, *Antioche de Mygdonie*. Gouras, frere de Tigrane, avoit dans la place le titre de commandant à cause de sa dignité; mais celui qui y commandoit en effet, c'étoit Callimaque à cause de sa grande expérience dans la guerre & de sa grande capacité dans le métier d'ingénieur; le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siege d'Amisus.

Lucullus, s'étant donc campé autour de la place, employa contr'elle tout ce que peut fournir l'art des sieges, & la pressa si vivement qu'en peu de jours il l'emporta & y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Gouras qui vint se rendre à lui; mais pour Callimaque, quelques promesses qu'il lui fît que, s'il lui sauvoit la vie, il lui découvriroit des cachettes que personne ne savoit que lui, & où l'on avoit enfoui de grands thrésors; il ne voulut point l'entendre, mais ordonna qu'on le chargeât de fers & qu'on le

* *Où il y avoit une ville très-grande & très-peuplée, que les Barbares appelloient* Nisibis, *& les Grecs*, Antioche de Mygdonie.) C'est ainsi qu'en parle Strabon. *Les Mygdoniens, comme les appellent les Macédoniens; leur capitale est Nisibis qu'on a appellé aussi Antioche de Mygdonie.* Les Grecs l'appelloient Antioche de Mygdonie, à cause de l'aménité de son terroir, en la comparant à l'Antioche de Syrie, qui étoit un lieu délicieux.

le gardât pour lui faire souffrir la punition qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, & lui avoir ravi par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclatante de donner aux Grecs des preuves de sa générosité & de sa bonté.

Jusques-là on diroit que la Fortune avoit pris plaisir à suivre Lucullus & à combattre pour lui; mais depuis ce moment-là, comme si le vent de faveur eût changé, il ne fit plus rien qu'à force, avec des peines infinies, & heurta contre une infinité d'écueils. Véritablement il fit toûjours paroître la vertu, la force, le courage & la patience d'un bon général; mais ses actions n'eurent plus, comme auparavant, cet éclat de gloire & cette fleur de grace qui les faisoit tant estimer & applaudir. La gloire même qu'il avoit déja acquise, il fut bien près de la perdre par les grandes adversités qui lui arriverent, & par les différends où il se jetta sans aucune nécessité. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il fut lui même la principale cause de tous ses malheurs; car premierement il ne se soucia jamais de s'entretenir dans les bonnes graces de ses soldats, disant que tout ce que fait un général pour complaire à ceux qui sont sous ses ordres, le deshonore, relâche & détruit son autorité; & ce qui est encore plus considérable, c'est qu'il ne pouvoit vivre ni s'accommoder avec ceux qui étoient ses égaux en dignité & en noblesse, mais les regardoit tous avec hauteur & avec mépris, comme des gens indignes de lui être comparés. Car voilà les défauts qu'on dit que Lucullus avoit parmi toutes ses grandes vertus & ses perfections tant du corps que de l'esprit; car il étoit de belle taille, beau, bien fait, très-éloquent, &

d'une sageſſe & d'une prudence conſommée, tant pour les affaires qui regardoient le gouvernement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Salluſte écrit que les ſoldats furent mal diſpoſés contre lui dès le commencement, parce qu'il les força de paſſer deux hivers dans leur camp, l'un devant Cyzique & l'autre devant Amiſus. Les hivers qui ſuivirent ne leur furent pas plus agréables; ils les paſſoient à faire la guerre, ou ſous leurs tentes, quoiqu'ils fuſſent dans le pays de leurs alliés; car Lucullus, dans tout le tems de ſes expéditions, n'entra pas une ſeule fois avec ſes troupes dans aucune ville Grecque, amie ou confédérée.

Cette mauvaiſe diſpoſition des ſoldats à ſon égard étoit encore augmentée par les harangueurs de Rome, qui pleins d'envie contre lui l'accuſoient hautement de ne traîner la guerre en longueur, que pour aſſouvir ſon ambition & ſon avarice; car il tenoit ſous ſa main la Cilicie, l'Aſie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, & toutes les autres provinces juſqu'au Phaſe; & outre cèla il avoit pillé les maiſons royales de Tigrane, comme ſi Rome l'eût envoyé pour dépouiller les rois, & non pour les ſoûmettre. Car ce ſont les propres termes dont uſa, dit-on, un des tribuns, Lucius Quintius, le même qui excita le plus le peuple, & qui le porta à ordonner qu'on enverroit un ſucceſſeur à Lucullus, & qu'on licencieroit la plus grande partie de ſes armées.

A tous ces malheurs de Lucullus, il s'en joignit encore un plus grand, & qui acheva de ruiner toutes ſes affaires, ce fut Publius Clodius, homme inſolent & plein de préſomption, d'arrogance & d'audace. C'étoit le frere de ſa

femme, & cette femme étoit si débordée qu'on accusoit son propre frere de l'entretenir. Ce Clodius servoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs ni le rang dont il se croyoit digne ; car il vouloit être le premier : & à cause de ses mœurs vicieuses & desordonnées, il y en avoit plusieurs qui lui étoient préférés. Irrité de ce mépris, il pratiqua les troupes de Fimbria, & les excita contre Lucullus, en semant des propos gracieux & flatteurs parmi ces soldats qui les écoutoient volontiers, & qui de longue main étoient accoûtumés aux flatteries & aux caresses; car c'étoient les mêmes que Fimbria avoit portés à tuer le consul Flaccus, & à l'élire en sa place pour leur général. Voilà pourquoi ils prêtoient si volontiers l'oreille aux discours de Clodius, & l'appelloient *l'ami des soldats*, sur ce qu'il faisoit semblant d'avoir pitié de leur état & d'être fâché de leurs miseres : *Ne verront-ils jamais de fin à toutes ces guerres & à leurs longs travaux ? Useront-ils leur vie à combattre contre toutes les nations, & à errer dans toutes les contrées du monde, sans retirer d'autre fruit de leurs campagnes & de leurs fatigues, que le triste plaisir d'escorter éternellement les chariots & les chameaux de Lucullus, chargés de vaisselle d'or & d'argent, & de pierres précieuses ? Les soldats de Pompée, devenus de bons bourgeois, sont depuis long-tems avec leurs enfans & leurs femmes, possedent de bonnes terres & sont établis dans de bonnes villes, non pour avoir chassé comme eux Mithridate & Tigrane dans des deserts inaccessibles, & pour avoir détruit & ruiné les villes & les palais de l'Asie, mais seulement pour avoir combattu en Espagne contre des fugitifs, & en Italie contre des esclaves. Que si nous sommes destinés à faire éternellement la guerre, sans nous donner au-*
cun

cun repos, combattre pour combattre, ne vaut-il pas encore mieux que nous réservions nos armes & les restes de nos malheureux corps, pour servir sous ce grand capitaine [b] *qui ne trouve pas de plus grand ornement pour lui, ni de plus grande gloire, que d'enrichir ses soldats.*

Ces murmures & ces plaintes contre Lucullus corrompirent & débaucherent tellement son armée, qu'elle refusa de le suivre contre Tigrane & contre Mithridate, qui de l'Arménie s'étoit jetté dans le royaume de Pont, & qui en avoit déja reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hiver pour prétexte de leur refus, & s'amusoient cependant dans la Gordyene, attendant à toute heure que Pompée ou quelqu'autre capitaine vînt succéder à Lucullus. Mais ayant reçû nouvelles que Mithridate, après avoir défait Fabius, marchoit contre Sornatius & contre Triarius ; alors pleins de confusion & de honte, ils déclarerent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener par-tout où il voudroit, qu'ils étoient prêts à le suivre.

Triarius, averti que Lucullus approchoit, voulut, par une folle ambition, prévenir son arrivée, & se hâter de lui ravir une victoire qu'il croyoit déja tenir dans ses mains ; mais il fut battu & il perdit une grande bataille. On assûre qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante centeniers & vingt-quatre capitaines de mille hommes, & que Mithridate prit tout le camp. Lucullus arriva peu de jours après ; & fort heureusement pour Triarius qu'il déroba au ressentiment des soldats qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colere. Mithri-

[b] Sous Pompée.

Mithridate évitoit avec grand ſoin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane qui venoit le joindre avec une puiſſante armée ; mais Lucullus, pour empêcher cette jonction, prit le parti d'aller au-devant de Tigrane & de le combattre. Dans ſa marche les troupes de Fimbria ſe révolterent & quitterent leurs rangs, diſant qu'elles étoient licenciées par le decret du peuple, & que le commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puiſque ſes gouvernemens étoient donnés à d'autres. Il n'eſt ſorte de ſoûmiſſions, même des plus oppoſées à ſa dignité, auxquelles Lucullus ne s'abaiſsât en cette rencontre pour fléchir ces mutins ; il les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, & parcouroit ainſi tout ſon camp dans la plus grande humiliation & le viſage couvert de larmes. Il y en avoit même à qui il touchoit dans la main ; mais ils repouſſoient toutes ſes careſſes, & jettoient à ſes pieds leurs bourſes vuides, en lui diſant, *qu'il allât combattre ſeul contre des ennemis auprès deſquels il ſavoit ſi bien s'enrichir ſeul.*

Cependant tous les autres ſoldats ayant employé leur interceſſion & leurs prieres, enfin ces Fimbriens fléchis accorderent qu'ils demeureroient tout l'été, à condition que, ſi dans tout ce tems-là il ne ſe préſentoit point d'ennemis pour les combattre, il leur ſeroit libre de ſe retirer. Il falloit de toute néceſſité que Lucullus acceptât ce parti, ou que reſté ſeul il abandonnât le pays aux Barbares. Il retint donc ces troupes avec lui ſans oſer leur faire la moindre violence, ni leur propoſer de les mener au combat, trop content de ce qu'ils vouloient bien demeurer ; & cependant, forcé de voir & de ſouf-

frir

frir que Tigrane ravageât la Cappadoce, & que Mithridate reprît son premier orgueil avec ses anciennes espérances, lui dont il avoit déja écrit au sénat qu'il étoit entierement défait & hors d'état de se relever. Il étoit même arrivé de Rome des députés pour régler toutes les affaires du Pont, comme d'un royaume absolument conquis; & ces députés à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fût maître du Pont, trouverent qu'il n'étoit pas maitre seulement de lui-même, mais que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris, le fouloient aux pieds, & qu'il leur servoit de risée. Leur insolence monta même jusqu'à ce point que la fin de l'été étant venue, ils se couvrirent de toutes leurs armes, & dégainant leurs épées, ils défioient au combat les ennemis qui n'étoient plus en campagne & qui s'étoient déja retirés; & que jettant de grands cris, comme dans un véritable combat, & escrimant en l'air, ils sortirent du camp & protesterent que le tems qu'ils avoient promis à Lucullus de rester, étoit fini, & par conséquent qu'ils étoient libres.

D'ailleurs Pompée écrivoit aux autres soldats, & leur ordonnoit de le venir trouver, car il avoit été déja nommé général pour la guerre contre Tigrane & contre Mithridate par la faveur du peuple & par la flatterie des orateurs. Mais le sénat & tous les gens de bien trouvoient qu'on faisoit à Lucullus une très-grande injustice; car on ne lui envoyoit pas des successeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever son triomphe; & on ne le forçoit point à céder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit mérités. Cette injustice parut encore bien plus criante à ceux qui se trou-

verent ſur les lieux ; car Lucullus ne fut plus maître ni des punitions ni des récompenſes ; Pompée ne ſouffroit pas que perſonne s'adreſsât à lui pour quoi que ce fût, ni qu'on eût aucun égard à ce qu'il avoit réglé avec les dix commiſſaires que Rome lui avoit envoyés. Il le défendit même expreſſement par des affiches publiques, & il étoit d'autant plus redoutable & plus terrible qu'il venoit avec une plus puiſſante armée.

Cependant leurs amis communs trouverent à propos de les faire voir, & ils ſe virent dans un bourg de la Galatie. Cette entrevûe ſe paſſa d'abord avec beaucoup de politeſſe & d'honnêteté, & ils ſe réjouirent l'un & l'autre des grands & glorieux ſuccès qu'ils avoient eus. Lucullus étoit le plus âgé, mais Pompée étoit ſupérieur en dignité, parce qu'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, & qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un & l'autre des faiſceaux de verges environnés de branches de laurier pour marque de leurs victoires ; mais, comme Pompée dans ſon voyage avoit traverſé des pays arides & ſecs, les lauriers de ſes faiſceaux étoient fanés & flétris ; ce que voyant les licteurs de Lucullus, ils donnerent par amitié à ceux de Pompée une partie des leurs qui étoient frais & tout verds. Les amis de Pompée tirerent de-là un préſage favorable pour lui. En effet, les glorieuſes actions de Lucullus donnerent un grand luſtre à cette expédition de Pompée. La fin de leur converſation ne fut pas ſi amiable que le commencement, ils ne purent convenir de rien ; & bien loin d'en être meilleurs amis, ils ſe retirerent avec plus d'éloignement l'un pour l'autre.

Pompée

Pompée caſſa & annulla toutes les ordonnances que Lucullus avoit données ; & lui enlevant toutes ſes troupes, il ne lui laiſſa, pour accompagner ſon triomphe, que ſeize cent hommes, & qui encore le ſuivoient à contre-cœur, tant Lucullus étoit ou mal né, ou malheureux pour ce qui eſt le premier & le plus grand talent d'un général, de ſe faire aimer de ſes troupes ; talent ſi conſidérable que ſi Lucullus l'avoit joint à toutes ſes autres qualités ſi grandes & ſi nombreuſes, à ſon courage, à ſa vigilance, à ſa ſageſſe, à ſa juſtice, l'empire Romain n'auroit pas eu l'Euphrate pour bornes, mais la mer d'Hyrcanie, ou, pour mieux dire, l'extrémité de la terre. Car toutes les autres nations avoient déja été ſubjuguées par Tigrane, & la puiſſance des Parthes n'étoit ni ſi grande du tems de Lucullus, qu'elle le parut enſuite du tems de Craſſus, ni ſi bien unie, mais au contraire elle étoit ſi diviſée par des guerres civiles, & ſi travaillée par les guerres avec leurs voiſins, qu'elle ne pouvoit pas même réſiſter aux Arméniens qui l'inſultoient. C'eſt pourquoi il me ſemble que Lucullus fit plus de mal à ſa patrie pour les autres, qu'il ne lui fit de bien par lui-même. Car les trophées qu'il planta en Arménie ſi près des Parthes, la priſe de Tigranocerte, celle de Niſibis, les richeſſes immenſes de ces deux grandes villes portées à Rome, & le diadême de Tigrane, mené captif en triomphe, enflammerent la cupidité de Craſſus, & l'exciterent contre l'Aſie, comme ſi les Barbares n'étoient qu'une proie sûre & qu'un butin tout prêt. Mais étant bientôt devenu lui-même la proie des fleches des Parthes, il prouva par ſa défaite que les avantages, que Lucullus avoit remportés dans cette guerre, étoient uni-

quement

quement dûs à ſon audace, à ſa prudence & à ſa grande capacité, & nullement à la folie, à la molleſſe & à la lâcheté de ces Barbares. Mais c'eſt ce que nous expliquerons dans un autre tems.

La premiere choſe que Lucullus trouva à ſon arrivée à Rome, c'eſt que ſon frere Marcus Lucullus étoit accuſé par Caïus Memmius d'avoir malverſé dans ſa charge de queſteur, & d'avoir ſuivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant été juſtifié & abſous, Memmius très-irrité changea de batterie; & s'attaquant à Lucullus même, il excita contre lui le peuple, & voulut le porter à lui refuſer le triomphe, ſous prétexte qu'il avoit converti à ſon profit particulier beaucoup de thréſors qui appartenoient à la république, & qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir.

Lucullus étoit donc en très-grand danger d'être privé de cet honneur, ſi les premiers & les plus puiſſans des citoyens ne ſe fuſſent mêlés parmi les tribus, & s'ils n'euſſent tant fait par leurs prieres & par leurs brigues, qu'enfin ils obtinrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Ce triomphe de Lucullus ne fut pas, comme quelques autres, étonnant & ennuyeux par ſa longue marche & par la quantité de dépouilles qu'on y portoit; mais il orna le cirque de Flaminius de quantité de toutes ſortes d'armes priſes ſur les ennemis, & d'un grand nombre de machines de guerre des rois, ce qui fut un ſpectacle très-agréable par ſa ſingularité. Dans la marche on vit paſſer quelques cavaliers bardés de fer, & dix chariots armés de faulx. Ils étoient ſuivis de ſoixante, tant amis que lieutenans des

deux

deux rois. Après eux on traînoit cent dix galeres avec tous leurs éperons d'airain. Ensuite on voyoit passer une statue de Mithridate, haute de six pieds & d'or massif, & son bouclier tout couvert de pierres précieuses. Après cela marchoient vingt gradins tout couverts de vases d'argent; & trente-deux autres tout pleins de vaisselle d'or, d'armes de même, & d'or monnoyé; & tous ces gradins c'étoient des hommes qui les portoient sur leurs épaules. Ils étoient suivis de huit mulets qui portoient les lits d'or, & de cinquante-six qui portoient l'argent en lingots. Et après ceux-ci il y en avoit cent sept autres qui étoient chargés de tout l'argent monnoyé qui montoit à près de deux millions sept cent mille drachmes. Enfin on portoit les regiſtres où étoient contenues les sommes que Lucullus avoit fournies à Pompée pour la guerre contre les Pirates; celles qu'il avoit remises aux thrésoriers pour les coffres de l'épargne, & celles qu'il avoit données aux troupes en faisant un présent de neuf cent cinquante drachmes à chaque soldat. Ce triomphe finit par un grand & magnifique festin qu'il donna à toute la ville & aux bourgs des environs.

Après avoir répudié sa femme Clodia pour son impudicité & ses autres vices, il épousa Servilie, sœur de Caton, & ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Car de tous les vices de Clodia il n'en manquoit qu'un seul à Servilie, qui étoit d'avoir été entretenue par ses freres; du reste elle étoit aussi débauchée & aussi abominable. Malgré son intempérance, Lucullus la supporta assez long-tems par le seul respect qu'il avoit pour Caton; mais enfin il la répudia comme la premiere.

Le sénat avoit fondé sur lui de grandes espé-

rances,

rances, croyant avoir trouvé en sa personne un grand contre-poids contre la tyrannie de Pompée, & un défenseur de l'aristocratie d'autant plus considérable qu'il avoit acquis beaucoup de gloire, de puissance & d'autorité par ses grands exploits. Mais il trompa ses espérances; car il quitta les affaires & ne voulut plus se mêler du gouvernement, soit qu'il le trouvât trop malade & trop difficile à rétablir, soit, comme d'autres le prétendent, que, las de tant de combats & de tant de travaux qui n'avoient pas eu une issue trop heureuse, & se voyant comblé de gloire & d'honneur, il voulût enfin vivre en repos & mener desormais une vie plus douce & plus tranquille. En quoi ils louent fort son changement, comme une marque de sa grande sagesse, de n'avoir pas fait comme Marius qui, après ses victoires contre les Cimbres & après tant de glorieux succès, ne se contenta pas de jouir de cet honneur, & d'être l'admiration de ses citoyens, mais par une faim insatiable de domination & de gloire, alla se commettre dans sa vieillesse avec de jeunes gens pour leur disputer la premiere place, & se jetter dans la nécessité de faire des choses horribles, & d'en souffrir de plus horribles encore, écueil où il se perdit. *Ciceron auroit bien vieilli plus heureusement*, disent-ils, *si, après avoir sauvé Rome de la conjuration de Catilina, il eût sû plier ses voiles & se retirer. Et Scipion n'auroit pas fini si malheureusement ses jours, si, après avoir ajoûté Numance à Carthage, il eût sû se modérer & se tenir en repos. Car*, ajoûtent-ils, *il y a un âge où il faut renoncer à la politique; ses démêlés & ses débats sont comme les combats des athletes, ils demandent toute la force & la vigueur de l'âge, autrement ils sont malheureux.*

Au

Au contraire, Craſſus & Pompée ſe mocquoient de Lucullus de ce que ſe relâchant ainſi il ſe jettoit dans le luxe & dans la volupté, comme ſi cette vie molle & délicieuſe n'étoit pas plus meſſéante & plus hors de ſaiſon pour des vieillards, que de ſe mêler du gouvernement & de commander des armées. Et il eſt vrai que, quand on lit la vie de Lucullus, [c] on croit lire une des pieces de l'ancienne comédie dont le commencement eſt ſérieux, & la fin comique. Car d'abord on voit de grandes & belles actions tant politiques que militaires; & enſuite on voit des feſtins, des débauches, je dirois preſque des maſcarades & des courſes de nuit avec des flambeaux, & toutes ſortes de jeux & de badinages. Car pour moi, je compte pour badinages ces édifices ſomptueux, ces promenades, ces bains bâtis avec tant de luxe; & encore plus ces tableaux, ces ſtatues & tous les autres chefs-d'œuvres de l'art que Lucullus aſſembla avec une ſi prodigieuſe dépenſe, en abuſant, avec une profuſion horrible pour ces vaines curioſités, des richeſſes immenſes qu'il avoit accumulées dans ſes campagnes. Encore aujourd'hui que le luxe eſt ſi fort accru qu'il ſemble parvenu à ſon comble, les jardins de Lucullus ſont comptés parmi les plus ſuperbes jardins des rois. [d] Auſſi Tuberon,

[c] *On croit lire une des pieces de l'ancienne comédie, dont le commencement eſt ſérieux, & la fin comique.*) Plutarque parle ici des pieces ſatyriques, qui étoient un compoſé très-divertiſſant du tragique & du comique, où l'on voyoit d'un côté une aventure remarquable d'un héros, & de l'autre les railleries & les plaiſanteries de Silene & des ſatyres: comme, par exemple, dans le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piece ſatyrique qui nous reſte des anciens.

[d] *Auſſi Tuberon, philoſophe Stoïcien.*) Q. Ælius Tubero, petit-fils de L. Paulus.

Tuberon, philosophe Stoïcien, voyant les magnifiques ouvrages qu'il faisoit sur le rivage de la mer autour de Naples, des montagnes percées à jour & suspendues par de longues voutes, de grands fossés creusés autour de ses maisons pour y recevoir les eaux de la mer, & pour servir de reservoirs à nourrir de grands poissons, & de vastes palais bâtis dans le sein de la mer même; frappé de tant de choses si étonnantes, * il l'appella *le Xerxès en robe* *. Il avoit de plus autour de Tusculum des maisons de plaisance ornées de grandes galeries & de salons ouverts de tous côtés pour la vûe; de beaux appartemens bien percés, & de grandes promenades. Pompée, l'y étant allé voir un jour, le railla de ce qu'il avoit fait une maison délicieuse pour l'été, mais inhabitable l'hiver. Et Lucullus lui répondit: *Pensez-vous donc que j'aye moins de sens que les grues & que les cigognes, & que je ne sache pas comme elles changer de demeure au changement des saisons?*

Un préteur, se piquant de donner de magnifiques jeux au peuple, pria Lucullus de lui prêter quelques manteaux de pourpre pour en orner le chœur de sa tragédie; & Lucullus lui répondit

lus. Il étoit grand philosophe, bon jurisconsulte, & exact historien. Cicéron parle avantageusement de lui dans son *Brutus*, où il dit que la dureté de son style répondoit à la vie dure qu'il menoit; il ne faut donc pas s'étonner s'il étoit si blessé de toutes ces magnificences de Lucullus.

* *Il l'appella* le Xerxès en robe.) Cela est fondé particuliérement sur les montagnes que Lucullus avoit fait percer à jour, & que l'on traversoit sous de grandes voûtes; car Xerxès avoit fait percer de même le mont Athos, pour y recevoir les eaux de la mer, & pour faire passer ses vaisseaux. Hérod. liv. vij.

* *Xerxes togatus.*

dit qu'il feroit chercher, & que, s'il en avoit, il les lui prêteroit très-volontiers. Le lendemain il lui demanda combien il lui en falloit ; le préteur répondit, *qu'il en auroit assez de cent* : *Eh bien*, lui dit Lucullus, [f] *tu peux en envoyer chercher deux cent, s'il est nécessaire.* [g] D'où le poëte Horace tire par une conséquence sûre cette maxime remarquable : *Que toute maison est pauvre quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sait point, & qu'il peut perdre sans s'en appercevoir, qu'il n'y en a dont il sait le compte.*

[h] Il y avoit aussi une grande insolence & une folle

f *Tu peux en envoyer chercher deux cent, s'il est nécessaire.*) Horace, dans l'épître six du livre premier, pour embellir le conte, dit, *qu'un jour Lucullus ayant été prié de prêter cent manteaux de pourpre pour la représentation d'une tragédie, le moyen*, dit-il, *d'en avoir un si grand nombre ? Cependant je chercherai, & je vous envoyerai tous ceux qui seront chez moi. Le lendemain il lui écrivit qu'il en avoit cinq mille, & qu'il pouvoit les prendre tous ou en partie.* Et de cette maniere le conte amene & fonde parfaitement la réflexion que fait Horace, & que Plutarque va rapporter, que toute maison est pauvre quand il n'y a pas plus de choses que le maître ne sait point, & qui, sans qu'il s'en apperçoive, peuvent être la proie des voleurs, qu'il n'y en a en vûe.

g *D'où le poëte Horace tire, par une conséquence sûre, cette maxime remarquable*, que toute maison est pauvre.) C'est le seul véritable sens de ces paroles de Plutarque, εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν ; car cette sentence d'Horace, *que toute maison est pauvre*, n'est pas le propre sentiment du poëte, c'est une conséquence qu'il tire, & un épiphoneme qu'il fait sur cette histoire de Lucullus, pour faire voir le ridicule qu'il y a à vouloir être riche, & à faire consister son bonheur dans les richesses, puisque pour l'être, il faut avoir une infinité de choses dont non-seulement on ne fait aucun usage, mais que l'on doit même ignorer. On peut voir mes remarques sur ce passage d'Horace.

h *Il y avoit aussi une grande insolence & une folle vanité dans les repas qu'il faisoit*

entamé hors de propos un long & ennuyeux discours sur la frugalité & la tempérance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout-d'un-coup, & lui dit : *Ne cesseras-tu pas de nous prêcher, toi qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus, & qui parles comme Caton?* Il y a des auteurs qui écrivent que cela fut véritablement dit en plein sénat, mais par quelqu'autre que par Caton.

Pour ce qui est de Lucullus, il est évident, par tous les bons mots qu'on a conservés de lui, que non-seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit & qu'il en faisoit gloire. En effet, on dit que quelques Grecs étant venus à Rome, il les régala pendant plusieurs jours ; que ces Grecs, accoûtumés à la simplicité & à la sobriété de leur pays, eurent honte de fouler ainsi leur hôte, & refuserent enfin d'y retourner à cause de la dépense excessive qu'il faisoit pour eux ; & que sur cela Lucullus leur dit : *Il est vrai, mes amis, dans toute cette dépense il y en a une petite partie pour vous, mais la plus grande partie est pour Lucullus.*

Un autre jour qu'il soupoit seul & qu'il n'y avoit qu'une table, ses gens lui ayant servi un souper médiocre, il s'en fâcha, & appellant son maître-d'hôtel, il le gronda. Le maître-d'hôtel pour s'excuser lui dit que, comme il n'avoit prié personne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un souper plus fort : *Comment coquin*, lui répondit-il, *ne savois-tu pas que Lucullus soupoit ce soir avec Lucullus?*

Comme on ne s'entretenoit presque d'autre chose dans la ville que de son luxe & de sa magnificence, un jour Ciceron & Pompée, le voyant promener dans la place dans un grand loisir, l'a-

borderent. Ciceron étoit de ses plus intimes amis; & quoique Pompée eût eu avec lui quelques démêlés sur le commandement de l'armée, ils ne laissoient pas de vivre honnêtement, de se voir & de se parler. Ciceron, après l'avoir salué, lui demanda, *s'il voudroit bien leur donner à souper. De tout mon cœur*, répondit Lucullus, & il les pressa de prendre jour. *Eh bien*, dit Ciceron, *dès aujourd'hui nous souperons chez vous, mais à condition que vous ne nous donnerez que votre ordinaire.* Lucullus fit d'abord le difficile, disant qu'ils feroient trop méchante chere, & les pria de remettre au lendemain, ce qu'ils refuserent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque chose de plus que ce qu'ils avoient préparé pour lui. Mais à sa priere ils lui accorderent seulement la permission de dire en leur présence à un de ses gens, *qu'il souperoit dans Apollon*; c'étoit le nom d'une des plus magnifiques salles de sa maison. Par ce seul mot il les trompa adroitement, sans qu'ils s'en apperçussent; car chaque salle avoit sa dépense fixe, ses meubles, son service particulier, & tout le reste de l'appareil; de sorte que ses valets, en entendant seulement dans quelle salle il vouloit souper, savoient d'abord quelle dépense il falloit faire, & quel ameublement & quel service il falloit employer. Les soupers qu'il faisoit dans la salle d'Apollon étoient réglés à cinquante mille drachmes [i], & ce soir-là il dépensa tout autant; de sorte que Pompée, voyant cette grande dépense, fut surpris de la promptitude avec laquelle un si grand & si magnifique repas avoit été préparé.

[i] Vingt-cinq mille livres.

paré. [k] Et en cela Lucullus usoit de ses richesses, comme de richesses véritablement captives & barbares.

Mais une dépense plus raisonnable & plus digne de lui, c'est celle qu'il faisoit à ramasser de tous côtés les meilleurs livres ; car il en acheta un très-grand nombre & de très excellens, dont il composa une magnifique bibliotheque. Et l'usage qu'il en fit fut encore plus estimable & plus louable que l'acquisition ; car cette bibliotheque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets, n'étoient fermées à qui que ce fût ; les Grecs y alloient comme dans le palais des muses, & y passoient les journées entieres à discourir ensemble & à disputer, ravis de quitter toutes leurs affaires pour se rendre dans un lieu si délicieux. Souvent même Lucullus se promenoit avec ces savans hommes dans ses galeries, & conféroit avec eux, & il les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en prioient ; de sorte qu'on peut dire en un mot que sa maison étoit l'asyle & le prytanée de la Grece pour tous les Grecs qui étoient à Rome.

Il aimoit en général toute la philosophie, & il n'y avoit point de secte qu'il rejettât ; mais il eut toûjours un peu plus d'attachement & d'amour pour la philosophie académique, non pas pour

[k] *Et en cela Lucullus usoit de ses richesses comme de richesses captives & barbares.*) Cette réflexion est fort belle & pleine de sens, c'est-à-dire que Lucullus étaloit ses richesses, comme on étale dans un triomphe les dépouilles des ennemis vaincus ; & elle renferme un secret reproche, que toutes ces magnificences & ces superfluités étoient le seul fruit que Lucullus tiroit de ses victoires sur Tigrane & sur Mithridate.

 [l] *Qui*

pour celle qu'on appelle de la nouvelle académie, quoiqu'elle fût alors très-florissante par les écrits de Carnéade que Philon expliquoit, mais pour celle de la vieille académie dont l'école étoit tenue alors par le philosophe Antiochus d'Ascalon. Lucullus avoit recherché son amitié avec un empressement extrême; il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon parmi lesquels étoit Ciceron, [l] qui même avoit composé un très-beau traité contre cette secte de la vieille académie, dans lequel il faisoit soûtenir par Lucullus l'opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre; & il soûtenoit l'opinion contraire qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut que douter. Ce traité est appellé *Lucullus*; car ils étoient, comme je l'ai déja dit, très-bons amis, & ils suivoient le même parti dans le gouvernement. Lucullus ne s'étoit pas encore entierement retiré des affaires, mais il avoit seulement abandonné de bonne heure à Crassus & à Caton ces disputes, ces combats & toute cette ambition, à qui seroit le plus grand, & à qui auroit le premier degré d'autorité & de puissance, comme une

l Qui même avoit composé un très-beau traité contre cette secte de la vieille académie, dans lequel il faisoit soûtenir par Lucullus.) C'est le quatrieme livre des *Questions Académiques*, auquel il donna même le nom de Lucullus. Cette opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir, est très-veritable; & rien, à mon avis, ne dégrade tant l'homme, que cette opinion de la nouvelle académie, qui le confine dans une ignorance absolue, & soûtient qu'il ne peut que douter. Mais si ces derniers ont raison, voilà donc une vérité connue, & par-là leur principe démenti.

une ambition, non-seulement dangereuse, mais qui tôt ou tard menoit toûjours à faire ou à souffrir beaucoup d'insolences & d'indignités. Après qu'il eut renoncé au premier poste, ceux à qui la grande puissance de Pompée étoit suspecte, poussoient en avant Crassus & Caton. Lucullus continuoit cependant d'aller aux assemblées du peuple, quand il s'agissoit de servir ses amis ; & au sénat, quand il falloit rompre quelque pernicieuse pratique de Pompée, & s'opposer à son ambition. Il fit casser toutes les ordonnances que Pompée avoit faites après avoir vaincu les deux rois ; & par l'aide de Caton il empêcha qu'on ne fît à ses soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit ordonnée.

Pompée, se voyant si maltraité, chercha de la protection & du support dans l'amitié ou plûtôt dans la ligue de Crassus & de César ; de sorte que par leur secours ayant bientôt rempli Rome d'armes & de soldats, il fit passer & confirmer par force toutes ses ordonnances, après avoir chassé de la place avec violence Lucullus & Caton.

Comme tous les plus gens de bien & les plus considérables paroissoient extrêmement irrités de l'affront fait à ces deux personnages, les partisans de Pompée produisirent un Brutien qu'ils avoient aposté, & dirent qu'ils l'avoient surpris aux aguets pour assassiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le sénat, accusa d'autres gens que Lucullus de lui avoir inspiré ce dessein ; & dans l'assemblée du peuple il accusa nommément Lucullus, & déposa que c'étoit lui qui l'avoit aposté pour commettre cet assassinat.

Personne n'ajoûta foi à sa déposition, & tout le monde vit d'abord que c'étoit un malheureux

 que

que ces gens là même avoient gagné & attiré pour cette lâche calomnie. Cela fut encore mieux confirmé & averé quelques jours après, lorsqu'on vit à la porte de la prison le cadavre de ce Brutien. On vouloit persuader qu'il s'étoit tué lui-même ; mais les marques du cordeau qui l'avoit étranglé, & des coups qu'il avoit reçûs, témoimoignoient clairement que ceux qui l'avoient aposté étoient les mêmes qui l'avoient tué pour l'empêcher de révéler leur crime. Cette tragique aventure éloigna encore plus Lucullus du gouvernement ; mais après que Ciceron eut été banni, & qu'on eut comme relégué Caton en Cypre, alors il se retira entierement.

On dit que quelque tems avant sa mort son esprit l'abandonna absolument, affoibli & éteint peu-à-peu par l'âge. Mais Cornélius Népos écrit que cet affoiblissement & cette défaillance de son esprit furent l'effet, non de sa vieillesse ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ses affranchis, nommé Callisthene, qui ne le donna même qu'à bonne intention, * dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître. Ce qu'il y a de certain,

* *Dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître.*) Comme dans ce tems de ténebres il y avoit une infinité de sorciers, ils avoient persuadé à tout le monde qu'ils savoient composer des breuvages qui avoient la vertu de faire aimer ; & qu'on appelloit φίλτρα, *philtres* par cette raison, & d'autres qui avoient celle de faire haïr, & qu'on appelloit μίσητρα ; & cet opinion aussi malheureuse que frivole & ridicule, se conserve encore aujourd'hui dans quelques esprits foibles ou ignorans. Tout l'effet de ces breuvages a été la mort ou l'aliénation d'esprit de ceux à qui on les a donnés. Lucullus & Properce après lui en ont été les victimes, & on pourroit y ajoûter des exemples plus récens.

certain, c'eſt qu'il lui aliéna tellement l'eſprit, que pendant les dernieres années de ſa vie ſon frere eut l'adminiſtration de tous ſes biens. Cependant quand il mourut le peuple en fut auſſi affligé que s'il fût mort dans la fleur de ſes proſpérités, de ſa puiſſance & de ſa plus grande gloire. Il accourut à ſon convoi; & ſon corps étant porté à la place par les jeunes gens de la premiere qualité, il vouloit à toute force qu'il fùt enterré dans le champ de Mars où il avoit déja fait enterrer Sylla. Mais, comme perſonne ne s'y étoit attendu, & qu'il n'étoit pas aiſé de faire aſſez promptement tous les préparatifs néceſſaires pour ces obſeques, ſon frere fit tant auprès du peuple par ſes prieres, qu'il le porta à permettre que ſes funérailles ſe fiſſent dans ſa maiſon de campagne de Tuſculum, où on lui avoit préparé ſon tombeau. Il ne lui ſurvécut pas long-tems; comme il l'avoit ſuivi de fort près dans la courſe de l'âge & des honneurs, il le ſuivit auſſi de près dans le tombeau où il emporta la réputation d'avoir aimé ſon frere avec une extrême tendreſſe.

Fin de la vie de Lucullus.



COMPARAISON

DE CIMON ET DE LUCULLUS.

IL me paroît d'abord qu'il n'y a rien en quoi l'on puisse trouver Lucullus plus heureux que dans sa mort, en ce qu'il finit sa vie avant que d'avoir vû les grands changemens que les destinées préparoient à la république par les guerres civiles, & qu'il mourut dans sa ville, malade véritablement, & déja agitée de séditions, mais pourtant encore libre. De tout ce qui lui est jamais arrivé, voilà ce qui lui est le plus commun avec Cimon; car Cimon mourut aussi avant les troubles des Grecs, & pendant le cours de leur union & de leur plus grande fortune. Mais il y a cette différence que Cimon mourut dans son camp avec la charge de général, non point comme un général dépossédé qui se retire dans sa maison, las & ennuyé de guerres, & qui ne se propose d'autre prix & d'autre loyer de ses travaux, de ses grands commandemens & de ses trophées, que les débauches & les festins, [a] comme

[a] *Comme le poëte Orphée dont Platon se mocque.*) Je ne me souviens point d'avoir lû dans Platon le passage où il se mocque de cette promesse d'Orphée, & je trouve que ce philosophe attribue ceci, non à Orphée, mais à Musée. Voici le passage tel qu'on le lit dans le second livre de la Républiq. p. 363. de l'édit. de De Serres : Μουσαῖος δὲ τούτων νεανικώτερα τ' ἀγαθὰ, καὶ ὁ υἱὸς αὐτοῦ, παρὰ θεῶν διδόασι τοῖς δικαίοις. εἰς ᾅδου γὰρ ἀγαγόντες τῷ λόγῳ, καὶ κατακλίναντες, καὶ συμπόσιον τῶν ὁσίων κατασκευάσαντες, ἐστεφανωμένους ποιοῦσι τὸν ἅπαντα χρόνον ἤδη διάγειν μεθύοντας, ἡγησάμενοι κάλλιστον ἀρετῆς μισθὸν μέθην αἰώνιον,

me le poëte Orphée, dont Platon se mocque, promet à ceux qui auront bien vécu que la récompense qui les attend dans les enfers, est une ivresse perpétuelle.

Il est vrai que le repos, la vie tranquille & l'étude des bonnes lettres qui joignent la volupté avec la contemplation & l'instruction, sont pour un vieillard, que l'âge a obligé de renoncer à la guerre & au maniement des affaires, un amusement délicieux & une consolation très-séante & très-convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, & après tant de guerres heureuses & tant de glorieux commandemens d'armée, de ne s'amuser qu'à célébrer des fêtes de Vénus, & qu'à passer ses jours dans les jeux & dans les plaisirs; cela n'est ni digne de la belle académie, ni d'un homme sage qui veut imiter Xénocrate, mais d'un voluptueux que son penchant entraîne dans la secte d'Epicure. Ce qu'il y a ici de bien merveilleux & de bien surprenant, c'est que la jeunesse de l'un a été intempérante & répréhensible, & que celle de

νιον. *Et Musée & son fils promettent encore aux justes, de la part des dieux, des biens beaucoup plus grands & plus considérables, car les ayant conduits dans les enfers par leurs discours, ayant établi là un banquet des saints, & les ayant placés à cette table, ils font que couronnés de chapeaux de fleurs, ils passent dans l'ivresse tout le tems de l'éternité, ne trouvant point de plus grande récompense de la vertu que cette ivresse éternelle.* Plutarque se seroit-il donc trompé en citant ce passage de mémoire? Je ne saurois me l'imaginer. Je croirois plûtôt qu'il faut expliquer autrement ses paroles, & que quand il dit, τὲς περὶ τὸν 'Ορφέα, il ne veut pas dire Orphée, mais ceux qui sont sortis de l'école d'Orphée, c'est à dire Musée & son fils Eumolpus; car on prétend que Musée & Eumolpus avoient été disciples d'Orphée.

de l'autre a été au contraire très-sage & très-tempérante. Or le meilleur est toûjours celui qui change en mieux, & le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit & s'affoiblit, & la vertu croît & se fortifie.

Ils ont été tous deux également riches, mais ils ne se sont pas également servis de leurs richesses; car il n'est pas juste d'égaler à la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la citadelle, de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les palais que Lucullus éleva autour de Naples; & ces belles galeries & ces salons ouverts qu'il fit bâtir des dépouilles prises sur les Barbares. Il n'est pas juste non plus de comparer à la table de Cimon la table de Lucullus, une table somptueuse & de Satrape, à une table populaire & charitable; car celle-ci avec une médiocre dépense nourrissoit tous les jours quantité de nécessiteux, & l'autre avec des dépenses infinies se bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux & riches. A moins que l'on ne veuillle dire que la différence des tems met seule entr'eux cette différence; car on ne sait point si Cimon, après tous ses grands emplois & ses actions si glorieuses, parvenu à une vieillesse éloignée des guerres du gouvernement, ne se fût pas jetté dans un plus grand luxe & dans un genre de vie plus voluptueux & plus dissolu, sur-tout étant naturellement porté au vin, aimant les fêtes, les assemblées, les jeux, & étant déja fort décrié pour l'amour des femmes. Car il est certain que les glorieux succès dans les grandes entreprises & dans les combats, portant avec eux des voluptés bien supérieures à celles des autres cupidités ou inférieures ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement & l'oubli de
ces

ces appétits dans l'ame des ambitieux & de ceux qui sont nés pour manier de grandes affaires & pour gouverner. Et si Lucullus fût mort dans le tems de ses grands exploits & de ses victoires, il me paroît que le contrôleur le plus fin, le plus exact & le plus enclin à blâmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Quant à leurs exploits de guerre, il est évident que l'un & l'autre ont été d'excellens capitaines sur terre & sur mer. Mais, comme parmi les athletes, ceux qui dans un même jour ont été couronnés pour avoir vaincu à la lutte [b] & à tous les combats du Pancrace, par une certaine coûtume, [c] sont proclamés non sous le simple titre

[b] *Et à tous les combats du Pancrace.*) C'est-à-dire aux cinq combats qui composoient ce qu'on appelloit le Pancrace, & dont les athletes étoient appellées Pentathles.

[c] *Sont proclamés non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux.*) Voici un passage bien important & bien remarquable. Le grec dit à la lettre, *par une certaine coûtume bien singuliere, sont proclamés sous le nom de la victoire même*, ἔθει τινὶ παραδόξῳ νίκας καλοῦσιν. Ce seroit en effet une coûtume bien singuliere qu'on appellât les victorieux non *vainqueurs*, mais *victoires*; cela est inoui, & il n'y a aucun vestige de cette coûtume. Henri Etienne corrigeoit en lisant tout en un mot παραδοξονίκας, mais il n'en rapporte aucune autorité. Il est vrai que M. Salvini, qui a fait la même correction, m'écrit que ce mot παραδοξονίκας se trouve dans une inscription grecque du grand duc: *Hæc vox in Græca inscriptione magni ducis Etruriæ, & in inscriptionibus Farnesianis reperitur, & hoc titulo insignibantur athletæ ob suas victorias mirifici*; & j'ai suivi ce sentiment dans ma traduction; cependant je voudrois avoir vû ces inscriptions pour m'y rendre. Il étoit si ordinaire de voir des Pentathles remporter la victoire dans les cinq combats du

tre de vainqueurs, mais ſous celui de vainqueurs extraordinaires & merveilleux ; de même Cimon, ayant en un ſeul jour couronné la Grece de deux couronnes pour deux batailles gagnées, l'une ſur terre & l'autre ſur mer, mérite, à mon avis, ſur tous les autres généraux quelque préférence.

De plus, Lucullus dut à ſa patrie le commandement général, & ce fut Cimon qui le donna à la ſienne ; car l'un trouva Rome commandant tous ſes alliés, & remporta par ſon moyen de grandes victoires ; & l'autre trouva Athenes ſubalterne & obéiſſante, & la fit en même tems commander ſes alliés & triompher de ſes ennemis, ayant forcé les Perſes vaincus à abandonner la mer, & perſuadé aux Lacédémoniens de lui en céder volontairement l'empire.

Que

du Pancrace, que cet avantage ne devoit pas les faire proclamer ſous ce grand titre de *vainqueurs merveilleux*. Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma penſée ; je croi ce mot corrompu, & je ſuis perſuadé que Plutarque avoit écrit περιοδονίκας. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui avoient vaincu aux quatre jeux de la Grece, aux jeux Pythiques, Iſthmiques, Néméens & Olympiques. En voici une autorité remarquable qui ne permet pas d'en douter. *In gymnicis certaminibus*, dit Feſtus, *periodon viciſſe dicitur is qui Pythia, Iſthmia, Nemea, Olympia vicit : à circuitu eorum ſpectaculorum*, Enſuite on étendit ce titre à ceux qui avoient vaincu dans les cinq combats du Pancrace, & on les appelloit de même περιοδονίκαι, c'eſt-à-dire *vainqueurs dans le cercle des jeux*. Un de mes amis d'un profond ſavoir & d'une critique fine & juſte, M. l'abbé Fraguier, qui a trouvé ma reſtitution, très-vraiſemblable & très-fondée, ajoûte à ma conjecture que ces mots ἴδει τινὶ lui ſont ſuſpects. Il croit qu'un lecteur avoit mis à la marge ἔθεος τι, pour remarquer cette coûtume, & que de-là ils ont paſſé dans le texte avec ce changement ἴδει τινὶ, ce qui n'eſt nullement néceſſaire.

Que si le chef-d'œuvre du général est d'attirer l'obéissance de ses troupes par l'amour, Lucullus fut méprisé de ses soldats, & Cimon toûjours admiré non-seulement de ses soldats, mais de tous les alliés même. L'un fut abandonné des siens, & l'autre recherché par les étrangers; l'un étant parti avec une belle armée qu'il commandoit, revint seul, délaissé par cette même armée; & l'autre étant parti avec des troupes soûmises comme lui aux ordres des autres, revint glorieusement avec ces mêmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obéi, & ayant procuré à son pays trois choses très-difficiles & très-considérables; la paix avec ses ennemis, le commandement sur les alliés, & la bonne intelligence avec les Lacédémoniens.

Tous deux ils entreprirent de renverser de grands empires & de bouleverser l'Asie entiere, mais ni l'un ni l'autre n'en purent venir à bout; l'un par l'envie de la fortune seulement, car il mourut à la tête de l'armée & au milieu de ses grands succès; au lieu qu'on ne sauroit entierement justifier l'autre, ni l'exempter du reproche d'avoir été seul la cause de ses malheurs, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri & appaisé les murmures & les plaintes de son armée, qui aboutirent enfin à une si grande haine & à une si grande animosité contre lui.

Il est vrai qu'on peut dire que cela lui est commun avec Cimon, car ses citoyens lui susciterent des procès, & l'appellerent en justice; & enfin ils le bannirent du ban de l'ostracisme, pour être, comme dit Platon, dix années entieres sans entendre sa voix. Car ceux qui sont naturellement portés pour l'aristocratie plaisent très-peu & sont très-peu agréables au peuple; &

comme

comme ils emploient ordinairement la force & la violence, ils bleſſent ceux qu'ils veulent redreſſer & ramener, comme les bandages des chirurgiens pour remettre & contenir dans leur place naturelle les parties diſloquées, font grande douleur aux patiens, mais peut-être eſt-il plus juſte de les diſculper en cela tous deux.

Du reſte, Lucullus porta ſes armes bien plus loin que Cimon; car il fut le premier des Romains qui traverſa le mont Taurus avec une armée, & qui paſſa le Tigre. Il prit & brûla les villes royales d'Aſie ſous les yeux mêmes de leurs rois Tigranocerte, Cabires, Sinope, Niſibis; il pénétra vers le nord juſqu'au Phaſe, vers le levant juſqu'à la Médie, & vers le midi juſqu'à la mer Rouge avec le ſecours des rois Arabes dont il gagna l'affection; ſoûmit tout aux Romains, & briſa toutes les forces de ces rois. La ſeule gloire qui lui manqua fut de les prendre eux-mêmes & de les mener priſonniers; mais comme bêtes ſauvages ils ſe retirerent dans des deſerts inacceſſibles & dans des forêts impénétrables; & une marque ſûre de cette vérité & du grand avantage que Lucullus a de ce côté là ſur Cimon, c'eſt que les Perſes, comme s'ils n'avoient reçû aucun dommage de Cimon, ſe trouverent incontinent en état de faire encore tête aux Grecs, & défirent leur armée en Egypte; au lieu que Tigrane & Mithridate, après les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de conſidérable. Mais l'un, affoibli & entierement ruiné par ſes premiers combats, n'oſa jamais, pas même une ſeule fois, faire voir ſes troupes à Pompée hors de leurs retranchemens, mais prenant la fuite il gagna le Boſphore où il mourut; & Tigrane nud & ſans armes vint em-

brasser les genoux de Pompée, & mettre son diadême à ses pieds, [d] en lui faisant sa cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus & qui étoit dûe au triomphe de Lucullus; [e] & il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la royauté, confessant par-là qu'il l'avoit déja perdue. On doit donc estimer plus grand capitaine, comme meilleur athlete, celui qui renvoie son adversaire plus foible à qui le doit combattre après lui.

D'ailleurs Cimon trouva la puissance du roi extrêmement affoiblie, & l'orgueil des Perses bien rabaissée par les grandes pertes qu'ils avoient souffertes, & par les fuites où ils avoient été réduits par Thémistocle, par Pausanias, par Léotychidas; de sorte que venant à les charger en cet état, il lui fut aisé de vaincre & de surmonter les corps dont d'autres avoient déja vaincu & abattu le courage; au lieu que Lucullus trouva en tête Tigrane qui n'avoit jamais été battu, qui étoit sorti victorieux de plusieurs grandes batailles, & dont la fierté étoit nourrie & augmentée par tant de glorieux succès.

Que s'il faut considérer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, [f] il n'y a pas la moin-

[d] *En lui faisant sa cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus, & qui étoit dûe au triomphe de Lucullus.*) Car ce diadême n'étoit plus à Tigrane, il appartenoit à Lucullus qui l'avoit vaincu, & cette dépouille étoit censée de son triomphe. Ce passage avoit été très-mal expliqué.

[e] *Et il fut bien content quand Pompée lui rendit cette marque de la royauté, confessant par-là qu'il l'avoit déja perdue.*) Car puisqu'il la recevoit de Pompée, c'étoit une marque qu'il ne l'avoit plus, & qu'il en avoit été privé. Ce passage n'avoit pas été mieux traité que celui qui le précede.

[f] *Il n'y a pas la moindre apparence de comparer à ceux qui se sont présentés en bataille*

moindre apparence de comparer à ceux qui se sont présentés en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon; de sorte qu'à tout prendre il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est le plus grand; car même les dieux leur ont été également favorables, en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire, & l'autre de ce qu'il devoit éviter. Ainsi on peut dire qu'ils ont eu tous deux les suffrages des dieux mêmes qui ont déclaré par-là qu'ils ont été tous deux gens de bien, & que leur nature étoit céleste & divine.

taille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon.) Plutarque s'exprime ici d'une maniere fort équivoque, car on doute d'abord à qui des deux il donne ce dernier avantage; il n'y a que la suite qui puisse déterminer son véritable sens. En effet si après avoir donné à Lucullus les deux avantages dont il vient de parler, il lui donnoit encore celui d'avoir un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ce seroit très-mal-à-propos qu'il ajoûteroit; *de sorte qu'à tout prendre il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, & de décider lequel est le plus grand;* car il l'auroit décidé lui-même, & Lucullus seroit sans contredit le plus grand. Il me paroît donc qu'il donne ici l'avantage à Cimon du côté du nombre des ennemis. Lucullus eut de grandes armées à combattre, mais Cimon en eut de plus grandes encore. En un seul jour il gagna deux grandes batailles, car il défit la flotte des Perses qui étoit de six cent voiles, & battit leur armée de terre qui étoit très-nombreuse, & sans se reposer il alla ajoûter un nouveau trophée à ces deux victoires, car il marcha contre les quatre-vingt vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours des Perses, les prit, & tailla en pieces leurs troupes. Il battit encore une grosse escadre des Perses, défit les Thasiens dans un grand combat naval, & battit encore l'armée navale des Perses. Dans toutes les actions de Lucullus on n'en trouve point de si brillante que les deux victoires de Cimon gagnées dans un seul jour, & que le nouveau trophée ajoûte tout de suite à ces deux premiers.

Fin de la comparaison de Cimon & de Lucullus.

NICIAS.

COMME j'ai cru pouvoir avec grande raiſon comparer Craſſus à Nicias, & les malheurs qui arriverent à l'un dans le pays des Parthes, à ceux qui arriverent à l'autre dans la Sicile, [a] il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies. Je les prie donc de ne pas croire qu'en écrivant les mêmes choſes que Thucydide a écrites d'une maniere ſi touchante, ſi pleine de force, de vivacité, d'énergie & de variété, qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même, & a ôté aux autres l'eſpérance de l'imiter, [b] je ſois tombé dans la folie de Timée qui, ſe flattant qu'il ſurpaſſeroit

[a] *Il faut auparavant me juſtifier auprès de ceux qui liront ces vies.*) Plutarque a peur que ceux qui liront cette vie de Nicias, dont Thucydide a écrit l'hiſtoire, ne s'imaginent qu'il prétend entrer en lice contre ce grand hiſtorien, & lui ravir la couronne qu'il a ſi bien méritée; il prend ici les devans, & déclare d'abord qu'il eſt très-éloigné d'une préſomption ſi folle, de croire ſurpaſſer celui qui a ravi à tout écrivain ſage l'eſpérance de l'imiter. Que diroit aujourd'hui Plutarque de l'orgueil de ceux qui ſe croyent capables de corriger & d'embellir des chef-d'œuvres incomparables, que toute l'antiquité a admirés?

[b] *Je ſuis tombé dans la folie de Timée.*) Plutarque note ici avec beaucoup de juſtice la folie & la préſomption de Timée l'hiſtorien, qui étoit ſi plein de lui-même, qu'il croyoit ſurpaſſer Thucydide, & faire paſſer Philiſtus pour un ſot, Philiſtus que Cicéron a appellé le petit Thucydide, parce qu'il a imité ſon ſtyle. Il étoit un peu plus foible, & n'avoit pas le neif de Thucydide, mais il réparoit cette foibleſſe par une plus grande clarté.

passeroit Thucydide en gravité & en force, & qu'il feroit passer Philistus pour un impertinent & pour un sot, va se jetter dans son histoire au milieu des combats par terre, & des batailles navales que ces deux historiens ont admirablement décrites, & des harangues où ils ont si parfaitement réussi. Cependant [c] ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens, je ne dis pas [d] *ce qu'est qu'un piéton auprès d'un char de Lydie*, pour me servir de la comparaison de Pindare, mais un enfant & un écrivain entierement ignorant & inepte, & pour parler comme le poëte Diphilus, *un homme de la derniere grossiéreté* [e] *& tout bouffi de la graisse de Sicile.* Car même [f] il

[c] *Ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens.*) Voilà ce que Timée a gagné par sa presomption. Il a obligé un sage écrivain à remarquer sa folie, & à le rendre par-là ridicule à toute la postérité. Timée n'étoit pourtant pas d'ailleurs sans mérite. Cicéron le loue dans le livre de l'Orateur: *Post Callisthenem Timæus longe eruditissimus & rerum copia, & sententiarum varietate, & ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit.* Diodore le loue de son exactitude à bien marquer les tems, & de la grande étendue de ses connoissances. Mais voici le jugement qu'en a porté Longin, & qui concilie admirablement les louanges qu'on lui a données, avec le ridicule que Plutarque lui donne ici. *Pour ce qui est de ce froid ou puéril dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez habile homme d'ailleurs, il ne manque pas quelquefois de grand & de sublime, il sait beaucoup & a une imagination fertile; mais il est naturellement enclin à reprendre les autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la derniere puérilité.*

[d] Proverbe.

[e] *Et tout bouffi de la graisse de Sicile.*) Il paroît que c'étoit un proverbe; pour dire un grossier, un sot, on disoit, *un homme bouffi de la graisse de Sicile.* Car les Siciliens

il descend souvent dans les visions impertinentes de Xénarque; comme lorsqu'il dit, *qu'il est persuadé que c'étoit un très-mauvais présage pour les Athéniens qu'ils eussent nommé pour cette guerre contre la Sicile* [g] *un capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.* [h] Comme aussi, *que, par la mutilation des Hermès,*

Siciliens passoient pour glorieux & sots.

[f] *Il descend souvent dans les visions impertinentes de Xénarque.*) Je croi que c'étoit un historien qui vivoit avant Timée, ou de son tems, car il ne faut pas prendre ici cet écrivain pour le Xénarque, philosophe Péripateticien, qui fut maître de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xénarque, poëte comique qui avoit fait des mimes.

[g] *Un capitaine comme Nicias qui tiroit son nom de la victoire, & qui s'opposoit à cette entreprise.*) En effet il n'y a rien de plus impertinent ni de plus visionnaire que d'augurer le malheureux succès de cette entreprise, sur ce qu'ils avoient choisi pour capitaine Nicias, qui tiroit son nom du mot νίκη, *victoire*, & qui s'opposoit à cette expédition, comme la victoire se refusant par-là à leurs armes.

[h] *Comme aussi que par la mutilation des hermès, c'est-à-dire* des statues de Mercure.) C'est ce même passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid & de ces puérilités qu'il a reprochées à Timée. *Mais, à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre en Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve? Il dit que c'étoit une punition du ciel, à cause de leur impiété envers le dieu Hermès, autrement Mercure, pour avoir mutilé ses statues. Vû principalement qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, sçavoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Rien n'est plus froid ni plus puérile, que de prétendre que Dieu, pour faire voir qu'il punissoit les Athéniens de cette mutilation des statues de Mercure appellées Hermès, les puniroit par les mains d'Hermocrate, fils d'Hermon. Et Longin a grande raison d'ajoûter qu'il s'étonne que cet historien n'ait dit aussi de Denys le Tyran que les dieux permirent qu'il fût chassé de son royaume par Dion & par Héraclide, à

Hermès, c'est-à-dire, *des statues de Mercure, les dieux leur avoient déclaré par avance qu'ils souffriroient beaucoup de maux dans cette guerre de la part du capitaine des Syracusains, qui s'appelloit Hermocrate, fils d'Hermon.* Et dans un autre endroit il dit, *qu'il est vraisemblable qu'Hercule donnera du secours aux Syracusains, à cause de Proserpine qui lui avoit livré Cerbere, & qu'il est en colere contre les Athéniens de ce qu'ils soûtenoient les Egestains qui descendoient des Troïens, ses mortels ennemis, dont il avoit été forcé de saccager la ville, pour se venger de l'injure que lui avoit faite Laomédon.* Mais peut-être que le fonds de doctrine & de jugement, qui a fourni à cet écrivain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a porté à reprendre & à corriger le style de Philistus, & à dire des injures à Aristote & à Platon.

Pour moi je trouve que cette contention ou cette jalousie qui porte à se piquer de mieux écrire que les autres, est en général très-basse & digne seulement d'un sophiste. Mais lorsque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne sauroit imiter, elle me paroît une stupidité ou une véritable folie. Comme il m'est donc impossible de passer sous silence plusieurs faits de Nicias, que Thucydide & Philistus ont détaillés, & particulierement ceux qui marquent & qui caractérisent son humeur & son inclination, souvent cachées sous une infinité de malheurs épouvantables, je les passerai légérement, & je n'en dirai qu'autant que la nécessité le demandera, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de négligence ou de paresse; & tous les autres faits qui

à cause de son peu de respect à l'égard de Dios & d'Héraclès, c'est-à-dire de Jupiter & d'Hercule.

qui ne ſont pas connus de tout le monde, & qui ont été dits çà & là par d'autres hiſtoriens, ou qu'on trouve dans de vieilles inſcriptions ou dans quelques anciens decrets de ville, je tâcherai de les raſſembler, non pas pour donner une hiſtoire qui flatte ſeulement la curioſité, & d'ailleurs inutile, mais pour faire connoître les mœurs & le naturel de ce perſonnage, ce qui peut être d'une ſolide inſtruction.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'eſt ce qu'Ariſtote a écrit, qu'il y eut en même tems à Athenes trois hommes très-vertueux, les plus gens de bien de la ville, & qui conſerverent toûjours une véritable amitié & une affection paternelle pour le peuple; Nicias, fils de Nicératus; Thucydide, fils de Miléſias; & Théramene, fils d'Agnon, mais moins ce dernier que les deux autres; car il avoit été raillé ſur ſa naiſſance, & traité d'étranger venu de l'iſle de Céos; & parce qu'il n'étoit pas ferme dans un parti, & que dans le gouvernement il penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fut appellé *Cothurne*, qui eſt une eſpece de brodequin dont ſe ſervent les comédiens pour les tragédies, & qui convient également à l'un & à l'autre pied.

De ces trois perſonnages, Thucydide étoit le plus âgé; & ſouvent, pour ſoûtenir le parti des nobles & des gens de bien, il s'oppoſa aux entrepriſes de Périclès qui vouloit plaire au peuple. Nicias étoit le plus jeune, quoiqu'il eût déja de la réputation & du crédit du vivant de Périclès, juſques-là qu'il partagea ſouvent avec lui le commandement des troupes, & que même il commanda ſouvent ſeul en chef; mais après la mort de Périclès, il fut pouſſé à la premiere place du gouvernement par la faveur des riches

&

& des nobles qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'insolence & l'audace de Cléon. Il ne laissa pourtant pas d'avoir aussi les bonnes graces & la protection du peuple. Il est vrai que Cléon avoit un très-grand crédit dans la commune qu'il avoit gagnée par ses complaisances, par ses flatteries, & par quelques distributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la plûpart de ceux même, pour l'amour desquels il faisoit toutes choses, voyant son avarice, sa témérité & son audace, se prêtoient à avancer Nicias, parce que sa gravité n'étoit ni austere ni fâcheuse, mais au contraire mêlée d'une certaine circonspection qui, ressemblant fort à la timidité, plaisoit extrêmement au peuple. Car Nicias étoit naturellement timide & défiant; & à la guerre il cachoit ces défauts sous les faveurs de la Fortune qui, pendant qu'il commanda, fut toûjours constante à lui procurer de grands succès. Mais dans les assemblées du peuple, cette timidité qui s'allarmoit du moindre bruit, & cette grande frayeur qu'il avoit des Sycophantes, & qui le déconcertoit souvent, paroissant en lui des qualités populaires, lui donnoient une très-grande puissance & un très-grand crédit par la bienveillance du peuple qui craint toûjours ceux qui le méprisent, & qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le peuple regarde toûjours comme un très-grand honneur de n'être point méprisé des grands.

Pour Périclès, comme il gouvernoit la ville par une véritable & solide vertu; & par la force de son éloquence, il n'avoit besoin d'aucune affectation ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du peuple. Mais Nicias, qui lui étoit inférieur dans ces qualités & supérieur en richesses,

le

se servoit de son bien pour se concilier la multitude. D'un autre côté, comme il ne pouvoit pas imiter la souplesse & les bouffonneries de Cléon qui gagnoit la populace en la divertissant, il prit le parti de se la concilier, en lui donnant des chœurs de tragédie, des combats d'athletes, & autres tels jeux & spectacles, où il surpassoit en magnificence & en bon goût, non-seulement tous ceux qui avoient été avant lui, mais tous ceux de son tems. Il reste encore aujourd'hui quelques-uns des dons qu'il avoit consacrés aux dieux; comme une statue de Pallas qu'il avoit dédiée dans la citadelle, & qui a perdu sa dorure, [i] & une petite chapelle qu'il offrit dans le temple de Bacchus, [k] & qui est sous les trepieds qu'il consacra, & qui sont les offrandes ordinaires

i *Et une petite chapelle qu'il offrit dans le temple de Bacchus.*) C'étoit une des dévotions des Payens, de consacrer à leurs dieux de petites chapelles ou de petits temples, ce qui apportoit un grand profit aux ouvriers qui travailloient à ces sortes d'ouvrages. Nous en avons une preuve dans ce qui arriva à S. Paul à Ephese. S. Luc nous apprend qu'un orfevre nommé Démétrius qui faisoit des temples d'argent de Diane d'Ephese, & qui par-là faisoit beaucoup gagner ceux de ce métier, excita contre lui une grande sédition, parce que la doctrine qu'il prêchoit décréditoit les faux dieux, & par conséquent les offrandes qui leur étoient faites. Act. xix. 24. Ces deux passages, celui des Actes & celui de Plutarque, se donnent réciproquement un fort grand jour en nous apprenant cette coûtume.

k *Et qui est sous les trépieds qu'il consacra.*) Il est parlé de ces trépieds dans le *Gorgias* de Platon, où il paroît que ce n'étoient pas les trépieds de Nicias seul, mais aussi de ses freres, car Socrate dit : *Et c'est ce que vous témoigneront, si vous voulez, Nicias fils de Nicératus, & ses freres, dont nous voyons les trépieds tout de suite dans le temple de Bacchus.*

l Avant

res de ceux qui ont remporté le prix en donnant des chœurs de tragédie ; car Nicias fut toûjours vainqueur dans cette ſorte de dépenſe. On rapporte à ce propos qu'un jour dans certain chœur de tragédie qu'il donnoit, on vit paſſer un de ſes eſclaves très-jeune, merveilleuſement beau & parfaitement bien fait, qui étoit habillé en Bacchus. Les Athéniens, tranſportés de plaiſir, battirent long-tems des mains, ce que voyant Nicias, il ſe leva & dit *qu'il croiroit commettre une impiété s'il retenoit dans la ſervitude un eſclave qui, par des acclamations publiques, avoit été comme conſacré à un dieu ;* & ſur le champ il mit en liberté le jeune homme.

On parle encore aujourd'hui avec eſtime des beaux préſens qu'il fit à Délos, comme de marques éclatantes de ſa magnificence & de ſa dévotion. [l] Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Délos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de deſordre, parce que les habitans de l'iſle, accourant ſur le rivage au-devant du vaiſſeau, n'attendoient pas qu'ils fuſſent deſcendus à terre, mais pouſſés par leur impatience, ils les preſſoient de chanter en débarquant. De ſorte que ces pauvres muſiciens étoient forcés de chanter dans le tems même qu'ils ſe couronnoient de leurs chapeaux de fleurs,

[l] *Avant lui les chœurs de muſique, que les villes envoyoient à Delos pour chanter des hymnes & des cantiques à Apollon.*) Les principales villes Grecques envoyoient toutes les années des chœurs de muſique à Délos pour y chanter des hymnes à Apollon. Et cette pompe s'appelloit *Théorie.* On choiſiſſoit pour la conduire un des principaux citoyens, & c'étoit un grand honneur que d'être choiſi.

m Iſle

fleurs, & qu'ils prenoient leurs habits de cérémonie, ce qui ne pouvoit se faire qu'avec beaucoup d'indécence & de confusion.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, appellée *Théorie*, il se garda bien d'aller aborder à Délos; mais pour éviter cet inconvénient, il alla descendre dans l'isle de Rhenée [m], ayant avec lui son chœur de musiciens, les victimes pour le sacrifice, & tous les autres préparatifs pour la fête; sur-tout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire à Athenes, à la mesure de la largeur [n] du canal qui sépare l'isle de Rhenée de celle de Délos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux & de riches tapisseries. Nicias le fit jetter la nuit sur le canal; & le lendemain au point du jour il fit passer toute sa procession & ses musiciens superbement parés, qui, en marchant en bel ordre & avec décence, remplissoient l'air de leurs cantiques. Dans cette belle ordonnance il arriva au temple d'Apollon.

Après le sacrifice, les jeux & les festins, il planta devant le temple un palmier de bronze qu'il consacra au dieu, & acheta des terres pour dix mille drachmes qu'il donna au temple, afin que tous les ans les Déliens fissent un sacrifice & un festin, & qu'ils priassent les dieux pour la santé & pour la prospérité de Nicias. Et cette clause fut expressément gravée sur une colonne qu'il fit dresser & qu'il laissa à Délos, comme un témoin fidele, qui conserveroit toûjours la mé-

[m] Isle vis-à-vis de Délos.

[n] Ce canal a environ cinq cent pas de large.

 o Mais

mémoire de sa fondation. ° Mais son palmier déraciné par les vents tomba sur une grande statue que les Naxiens avoient consacrée, & la renversa.

Il est certain que dans toutes ces choses il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition & d'ostentation pour se faire admirer du peuple; mais ici le reste des mœurs & du naturel de ce personnage peut faire croire avec raison que le dessein de faire plaisir au peuple, de lui plaire & de le divertir, étoit en lui l'acccessoire, & que le principal étoit un véritable fonds de piété & de religion. Car il étoit du nombre de ceux qui craignent extrêmement la divinité, ᵖ & sa piété, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition. On trouve, dans un des dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, &

° *Mais son palmier déraciné par les vents, tomba sur une grande statue que les Naxiens avoient consacrée.*) C'étoit une statue d'Apollon que les Naxiens avoient consacrée. Des voyageurs qui ont été à Délos, rapportent que près du temple d'Apollon, parmi des ruines & des débris de statues, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette statue, & que sur son épaisseur on lit,

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

Les Naxiens à Apollon.

ᵖ *Et sa piété, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition.*) Plutarque se sert ici des propres termes de Thucydide, qui, dans son septieme livre, écrit que, comme les Athéniens étoient prêts à se retirer à la sourdine, la lune vint à s'éclipser tout-d'un-coup. Les Athéniens & les autres tout étonnés, ordonnent aux chefs de s'arrêter, & surtout Nicias, ἦν γάρ τι καὶ ἄγαν θειασμῷ τε καὶ τῷ τοιουτῷ προσκείμενος. *Car il étoit fort adonné au culte des dieux, & fort porté à la crainte superstitieuse de ces sortes de signes.*

q Mais

& qu'il avoit chez lui à ses gages un devin, sous prétexte de le consulter sur les affaires publiques & d'en avoir son avis, [q] mais qu'il consultoit plus souvent sur ses propres affaires, & principalement sur de grandes & belles mines d'argent qu'il possédoit dans le bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, non sans un extrême danger de ceux qu'il employoit à y travailler; car il nourrissoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient.

La plus grande partie de son bien étoit en argent comptant, c'est pourquoi il étoit toûjours environné d'une foule de demandeurs à qui il donnoit; car il étoit toûjours prêt à donner sans distinction aux méchans qui ne pensoient qu'à mal faire, & aux bons qui étoient dignes de ses libéralités par leur vertu; en un mot, sa timidité étoit un fonds sûr pour les méchans, & son humanité pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres témoins que les poëtes comiques mêmes. Le poëte [r] Téléclidès dit, en parlant comme un Sycophante: *Chariclès ne lui a pas donné une seule mine d'argent pour l'obliger à ne pas découvrir qu'il étoit l'aîné des enfans de sa mere, & le premier fruit de ses amours.* Et

[q] *Mais qu'il consultoit le plus souvent sur ses propres affaires.*) La crédulité des Payens pour les devins alloit à un excès qu'on ne sauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent. Ils régloient toutes leurs démarches sur leurs avis, & ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission; cela dura même fort long-tems, puisque nous voyons dans Epictete des regles fort sages pour modérer cette superstition. Il auroit été plus sage s'il l'avoit combattue.

[r] Téléclidès, poëte comique, contemporain de Nicias.

 [s] Poëte

Et Nicias, le fils de Niceratus, lui en a donné quatre. Quoique je sache parfaitement la raison de cette libéralité, je n'en dirai pourtant rien à personne, car Nicias est mon ami, & il me paroît honnête homme.

Le poëte [s] Eupolis, dans sa piece intitulée *Marica*, introduit un autre calomniateur dont il se mocque, & qui, s'entretenant avec un pauvre homme ignorant & simple, dit :

LE CALOMNIATEUR.

Dis-moi, bon homme, quand as-tu vû Nicias ?

LE BON-HOMME.

Je ne l'ai jamais vû qu'avant-hier, que je le vis un moment à la place.

LE CALOMNIATEUR.

Entendez-vous ? Cet homme confesse qu'il a vû Nicias. Pourquoi l'auroit-il donc vû, si ce n'est pour recevoir de lui de l'argent & pour lui vendre son suffrage ? Mes camarades, je vous appelle à témoin, nous avons pris Nicias en flagrant délit.

LE POETE.

Quoi, insensés ! pensez-vous pouvoir jamais persuader que vous avez surpris dans quelque mauvaise pratique un homme de bien comme Nicias ?

Et Cléon, dans les *Chevaliers* d'Aristophane [t], dit d'un ton menaçant : " *Je prendrai à la gorge les déla-*

[s] Poëte comique du même tems.

[t] Poëte comique du même tems.

[u] *Je prendrai à la gorge les délateurs.*) C'est-à-dire je les empêcherai de parler, je leur fermerai la bouche. *Et j'épouvanterai Nicias*, c'est-à-dire je l'effrayerai tellement

délateurs, & j'épouvanterai Nicias. Et le poëte Phrynicus donne assez à entendre son naturel timide & facile à épouvanter, quand il dit en parlant d'un autre : *Il passoit pour un fort bon citoyen & pour un honnête homme, je le sais fort bien ; mais il ne marchoit pas dans les rues le cœur transi comme Nicias.*

Cette timidité naturelle & cette crainte qu'il avoit des délateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun de ses citoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot, qu'il n'avoit aucun de ces commerces qui font l'amusement & le délassement des hommes. Mais, quand il étoit archonte, il se tenoit au palais jusqu'à la nuit, & sortoit le dernier du conseil, après y être entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique qui l'obligeât de sortir, il étoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit toûjours renfermé dans sa maison qui étoit fermée à tout le monde ; & ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, & les prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la république, il n'avoit pas le tems de leur parler.

Celui qui lui aidoit le plus à jouer cette comédie, & qui contribuoit plus que personne à lui donner cette réputation d'homme grave & surchargé d'affaires, c'étoit un certain Hiéron qui avoit été nourri dans la maison de Nicias, & à qui il avoit fait apprendre les lettres & la musique.

lement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide. Mais ce n'est pas Cléon qui parle, c'est Agoracrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de mémoire.

* Notre

fique. Il vouloit paſſer pour fils d'un certain Dionyſius qui fut ſurnommé *Chalcus*, dont on conſerve encore aujourd'hui quelques poéſies, & qui, ayant été élu capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries. Cet Hiéron ſervoit Nicias à aller conſulter pour lui les devins ſur des affaires ſecrettes; & il alloit ſemant parmi le peuple : *Que Nicias, pour le ſervice de ſon pays, menoit une vie trop laborieuſe & trop miſerable ; qu'il n'avoit pas un moment de repos ; que, dans le bain même & à table, il lui ſurvenoit toûjours quelque nouvelle affaire preſſée ; qu'il étoit forcé d'abandonner ſes propres affaires pour ne penſer qu'à celles du public ; qu'il en étoit ſi occupé, qu'il ne ſe couchoit jamais que lorſque tous les autres citoyens avoient fait leur premier ſomme. Et il n'y a rien qui n'y paroiſſe*, ajoûtoit-il ; *ſa ſanté dépérit tous les jours, & il devient ſi difficile & de ſi mauvaiſe humeur pour ſes amis, qu'il les perd tous après avoir perdu ſon bien pour procurer celui de la république. Au lieu que les autres conſervent leurs amis, en acquierent de nouveaux, s'enrichiſſent de leur charge, ſe divertiſſent, ſont bonne chere & ſe jouent du gouvernement.* Et à la vérité, la vie de Nicias étoit telle qu'Hiéron la repréſentoit ; de ſorte qu'il pouvoit fort juſtement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui même dans une tragédie d'Euripide : * *Notre vie eſt environnée de tous les dehors de*

* *Notre vie eſt environnée de tous les dehors de la grandeur, mais dans le fond nous ſommes les eſclaves du peuple.*) Ce ſont deux vers d'Euripide dans ſon *Iphigénie* en Aulide. Vers 449. Mais ils ſont autrement écrits dans toutes les éditions que j'ai vûes.

—— προστάτην γε τοῦ βίου
Τὸν ὄγκον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.

Moi

de la grandeur, mais dans le fond nous sommes les esclaves du peuple.

Nicias voyoit que le peuple dans certaines affaires se servoit volontiers de l'expérience & de la capacité de ceux qui étoient les plus éloquens, ou qui surpassoient les autres en bon sens & en prudence; mais il voyoit aussi qu'il craignoit toûjours leur habileté, qu'il étoit toûjours en garde contre eux, & qu'il travailloit toûjours à rabaisser leur courage & à diminuer leur gloire & leur réputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Périclès, par le bannissement de Damon, par les défiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, & plus que tout cela encore, par le desespoir de Lachès [y], qui avoit pris Lesbos, & qui ayant été appellé en justice pour rendre compte de sa charge, tira son épée en plein palais, & se tua [z].

L'esprit rempli de ces exemples, il tâchoit de refuser le commandement dans les occasions qu'il trouvoit ou trop difficiles, ou trop petites; & quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hazarder, & alloit toûjours au plus sûr. Aussi réussit-il dans la plûpart de ses entreprises. Mais il n'attribuoit jamais ces grands succès ni à sa sagesse, ni à ses forces, ni à son courage; il en

Mot à mot: *Nous avons le peuple pour gouverneur, pour inspecteur de notre vie; mais au fond nous sommes les esclaves de la populace.* A quoi bon cette opposition entre le peuple & la populace? Je suis persuadé qu'il faut rétablir la leçon du texte de Plutarque, & qu'au lieu de τὸν δῆμον, il faut lire τὸν ὄγκον, car c'est ce qu'Agamemnon doit dire.

y C'est Pachès, & non pas Lachès.

z Thucydide raconte cette histoire dans son troisieme livre.

Ce

en donnoit l'honneur à la Fortune, & recouroit à la divinité, en sacrifiant à l'envie une partie de sa gloire.

En effet de tous les grands malheurs qui tomberent sur Athenes, & qui la mirent sur le penchant de sa ruine, il n'y en a pas un seul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Athéniens furent défaits en Thrace par les Chalcidiens, ce fut sous la conduite de Calliadas & de Xénophon; s'ils reçurent un échec en Etolie, c'étoit Démosthene qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs soldats à Délium dans la Béotie, ce fut sous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui est de la peste dont Athenes fut affligée, le principal reproche en est dû à Périclès, qui enferma dans la ville à cause de la guerre, tout le peuple de la campagne; ce qui, par le changement des lieux & par la différente maniere de vivre, produisit cette horrible contagion.

Aucune de ces calamités ne fut imputée à Nicias. Au contraire [a] ce fut lui qui prit l'île de Cythere, si commodément située pour faire des courses dans la Laconie, & qui étoit occupée par les Lacédémoniens. Il reprit en Thrace plusieurs places qui s'étoient révoltées contre les Athéniens, & les remit sous leur obéissance. Ayant forcé les Mégariens de se renfermer dans leur

[a] *Ce fut lui qui prit l'isle de Cythere, si commodément située pour faire des courses dans la Laconie.*) Cythere ou Cytheres, aujourd'hui *Cérigo*, est une isle située vis-à-vis de la Laconie, au bas du promontoire de Malée, où les Lacédémoniens avoient une garnison, & où ils envoyoient tous les ans un magistrat pour y rendre la justice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans son quatrieme livre.

b Isle

leur ville, il se rendit d'abord maître de l'île de [b] Minoa. Et de-là il alla s'emparer bien-tôt après du port de [c] Nisée; & ayant fait une descente dans les terres de Corinthe, il vainquit dans un grand combat, & tailla en pieces un grand nombre de Corinthiens, & tua leur général Lycophron.

Là il eut le malheur, sans le savoir, de laisser les corps de deux de ses gens, qui échapperent à la recherche quand on enleva les morts pour les enterrer. S'en étant apperçu comme il s'en retournoit, il arrêta sa flotte, & envoya un héraut aux ennemis leur demander la permission d'enlever ces deux morts. Or c'est une loi & une coûtume reçûe de tout tems, que ceux qui demandent une treve pour retirer leurs morts, semblent céder la victoire & se confesser vaincus; de sorte qu'il ne leur est plus permis de dresser un trophée, parce qu'en effet ceux qui ont ces morts en leur puissance sont les vainqueurs, & que ceux qui les demandent sont les vaincus, comme n'étant pas en leur puissance de les enlever. [d] Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir sa réputation, que de laisser deux de ses citoyens sans les honneurs de la sépulture.

Après avoir ravagé toute la côte de la Laconie, & mis en fuite les Lacédémoniens qui avoient

[b] Isle vis-à-vis de Mégare.

[c] Port de Mégare, Phocion le joignit depuis à la ville par deux longues murailles.

[d] *Malgré tout cela Nicias aima mieux abandonner la victoire & trahir sa réputation.*) Ce soin des morts étoit si recommandé, que sept ou huit ans après la mort de Nicias, les Athéniens firent mourir six de leurs généraux, qui n'avoient pas enterré les soldats tués au combat des Arginuses.

avoient voulu s'y oppoſer, [e] il s'empara du fort de Thyrée qui étoit occupé par les Eginetes, il les fit tous priſonniers & les mena à Athenes. [f] Le capitaine Démoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Péloponeſe quittant l'Attique, où ils faiſoient le dégât, y accoururent avec une nombreuſe armée de terre, & une groſſe flotte pour l'aſſiéger. Mais ayant été vaincus dans un grand combat, ils jetterent environ quatre cent hommes dans l'île de [g] Sphactérie. Les Athéniens trouverent qu'il étoit très-important pour eux, comme il l'étoit en effet, de les rendre priſonniers. Mais ce ſiége étoit très-difficile, parce que le pays étoit ſec & aride, & qu'il étoit très-malaiſé & d'une groſſe dépenſe d'y conduire les convois; car en été il falloit faire un grand circuit [h], & en hiver cela devenoit entierement impoſſible. C'eſt pourquoi ils furent bien-tôt très-fâchés d'avoir fait cette entrepriſe, & ſe repentirent d'avoir renvoyé

[e] *Il s'empara du fort de Thyrée, qui étoit occupé par les Eginetes.*) C'étoit un fort entre la Laconie & le pays d'Argos. Il appartenoit aux Lacédémoniens, mais ils l'avoient donné aux Eginetes qui avoient été chaſſés de leur pays. Thucydide, livre jv.

[f] *Le capitaine Démoſthene ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Péloponeſe, quittant l'Attique où ils faiſoient le dégât.*) Les peuples du Péloponeſe avec leurs alliés étoient entrés dans l'Attique ſous la conduite du roi Agis, fils d'Archidamus, & y faiſoient de grands ravages. Cependant Démoſthene, capitaine Athénien, s'empare de Pylos & le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique & à courir au ſecours de ſon pays. Tout ceci eſt conté au long dans le quatrieme livre de Thucydide.

[g] Iſle très-voiſine de Pylos, dont elle couvre le port.

[h] Il falloit doubler tout le Péloponeſe.

voyé l'ambaſſade que les Lacédémoniens leur avoient envoyée pour traiter de la paix.

Ils la renvoyerent par les conſeils & par les menées de Cléon, qui s'oppoſa à cette paix, ſur-tout pour faire déplaiſir à Nicias, car il étoit ſon ennemi capital ; & comme il voyoit que Nicias aidoit les Lacédémoniens de tout ſon crédit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Athéniens, lui au contraire il perſuada au peuple de rejetter toutes les propoſitions d'accommodement, ce qu'ils firent. Mais voyant que le ſiége de Pylos traînoit en longueur, & que leur armée y ſouffroit de grandes incommodités & une extrême diſette, alors ils commencerent à s'irriter contre Cléon. Celui-ci en rejettoit toute la faute ſur Nicias, & lui reprochoit que par ſa timidité & par ſa molleſſe, il laiſſoit échapper les ennemis ; & que s'il avoit été lui à la tête de cette armée, ces Spartiates n'auroient pas duré ſi long-tems. Alors les Athéniens lui dirent tout d'une voix, *Que ne vas-tu donc tout à-l'heure contre ces Spartiates ?* & Nicias lui même ſe levant dit, *qu'il lui cedoit de bon cœur l'honneur de cette expédition contre Pylos.* En même tems il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit néceſſaire, & de s'embarquer. *Ne t'amuſe point ici*, ajoûta-t-il, *à faire de ces bravades que le plus lâche peut faire, parce qu'on les fait ſans danger, & va rendre à ton pays quelque ſervice important & conſidérable.*

Cléon, ſurpris & étonné qu'on l'eût pris au mo, car il ne s'y attendoit point, commença d'abord à reculer & à vouloir ſe dédire ; mais les Athéniens lui ordonnant de partir, & Nicias s'étant mis à crier, alors, le courage enflé & ſon

ambition rallumée, non-seulement il se chargea de cette commission, mais il eut encore la folie en s'embarquant, de limiter un tems, & de dire, *qu'en moins de vingt jours il passeroit au fil de l'epée les ennemis, ou qu'il les ameneroit prisonniers à Athenes.* [i] Les Athéniens furent plus tentés d'en rire que de le croire; car même ils étoient d'ailleurs très-accoûtumés à se faire un jeu de sa vanité & de sa folie, & d'en plaisanter.

On raconte qu'un jour qu'il devoit parler, l'assemblée étant déja toute formée, le peuple assis l'attendit fort long tems; enfin il vint fort tard avec une couronne de fleurs sur la tête, & en arrivant il pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain; *car*, dit-il, *je n'ai pas le tems de vous parler aujourd'hui, parce que je dois traitèr quelques étrangers qui me sont venus voir, & que j'ai fait un sacrifice.* Les Athéniens riant de cette belle raison, se leverent & congédierent l'assemblée. Cependant malgré sa folie dont on se mocquoit, il fut si favorisé de la fortune, qu'après Démosthene, personne ne s'acquitta si bien que lui de cet emploi, & qu'il obligea tous les Spartiates qui n'avoient pas été tués dans le combat

i *Les Athéniens furent plus tentés d'en rire que de le croire.*) Il est étonnant que les Athéniens confiassent leurs troupes à un fou comme Cléon, dont ils ne pouvoient s'empêcher de se moquer. Thucydide, qui a raconté ces particularités, en donne une raison que Plutarque a omise, c'est que la promesse de cet étourdi plut aux plus sages, parce qu'ils espéroient qu'il en arriveroit un de ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaisir de voir à Athenes les Lacédémoniens prisonniers, si Cléon réussissoit, ou s'il ne réussissoit pas, ils auroient la consolation d'en être défaits. Mais n'étoit-ce pas acheter trop chérement ce dernier avantage?

combat à se rendre, & les mena prisonniers à Athenes avant le tems qu'il avoit marqué.

Ce fut un très-grand affront & une très-grande honte pour Nicias ; car s'il est honteux de jetter son bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux & plus lâche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'armée, & cedé à son ennemi l'occasion de faire un si grand exploit, en se déportant lui-même d'une charge qui lui avoit été donnée. Aussi le poëte Aristophane dans sa comédie des *oiseaux*, se mocque ouvertement de lui en ces termes : *O de par Jupiter, il n'est pas tems pour nous de sommeiller, ni d'imiter les lenteurs & les remises de Nicias.* Et dans sa piece intitulée *les Laboureurs*, il introduit deux Athéniens, dont l'un veut se racheter pour n'aller pas commander, & dit :

LE PREMIER ATHÉNIEN.

Je veux cultiver mes terres.

LE SECOND ATHÉNIEN.

Qui est-ce qui t'en empêche ?

LE PREMIER.

C'est vous. Cependant je suis prêt à donner mille drachmes, si vous voulez me dispenser d'aller commander.

LE SECOND.

Eh bien, nous les recevons. Car en voilà deux mille avec les mille que Nicias nous offre pour le même sujet.

Mais Nicias ne fit pas seulement par-là une grande tache à sa réputation, il fit encore un

très-grand mal à sa ville, en laissant monter Cléon à ce degré de gloire & de puissance, qui lui inspirerent une fierté insupportable & une audace que l'on ne put plus réfréner. Et ce fut la cause de beaucoup de calamités qui fondirent sur Athenes, & dont Nicias eut sa bonne part. Car Cléon depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'honnêteté & la décence qu'on apportoit alors dans les assemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tue-tête, de rejetter ses habits en arriere, & de paroitre presque nud, de frapper ses cuisses, & d'aller & venir en haranguant, introduisit, parmi les orateurs & parmi tous ceux qui se mêloient du gouvernement, une licence effrénée & un mépris de toutes les bienséances; licence & mépris qui produisirent bien-tôt un bouleversement général dans les affaires & une horrible confusion.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à haranguer le peuple. Il n'étoit pas si licencieux ni si corrompu que les autres; mais on peut dire de lui, ce qu'Homere dit du terroir d'Egypte, qu'à cause de sa bonté & de sa grande fertilité, *il porte beaucoup de drogues médicinales très-excellentes, & aussi quantité de poisons.* Il en étoit de même du naturel d'Alcibiade: il se portoit impétueusement & avec éclat dans les deux excès contraires, & par-là il causa dans la république de très-grands changemens. De-là vint que Nicias, après même qu'il fut défait de Cléon, n'eut pas le tems de calmer entierement la ville, & d'y rétablir la tranquillité; mais lorsqu'il avoit déja remis les affaires dans le chemin de salut, il fut obligé d'y renoncer, & se vit encore entraîné dans les horreurs de la guerre par l'impétuosité & par la

violence de l'ambition d'Alcibiade, & voici comment cela arriva.

Ceux qui s'oppoſoient le plus opiniâtrement à la paix de la Grece, c'étoit Cléon & Braſidas; celui-là, parce que la guerre cachoit ſes vices & ſa méchanceté, & celui-ci, parce qu'elle donnoit un nouveau luſtre à ſa vertu. Car en effet elle fourniſſoit à l'un des occaſions de commettre de grandes injuſtices, & à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Mais après qu'ils eurent été tués tous deux dans le combat qui fut donné près d'Amphipolis [k], Nicias prenant d'abord d'un côté les Spartiates qui deſiroient la paix depuis long-tems, & de l'autre côté les Athéniens qui n'eſpéroient plus de ſi grands avantages de la guerre, & les deux partis étant également recrus, & laiſſant aller leurs bras pendans de fatigue & de laſſitude, il recommença à travailler de toutes ſes forces à faire renaître l'amitié entre ces deux villes, à délivrer tous les autres Grecs des maux dont ils étoient travaillés, à les remettre en repos, & par ce moyen à les rétablir tous dans une félicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards, & les laboureurs très-diſpoſés à la paix; & en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ſes raiſons & par ſes remontrances, qu'il les rendit moins vifs & moins ardens pour la guerre.

Ayant heureuſement porté les choſes en ces termes, il réveilla les eſpérances des Lacédémoniens, en leur faiſant entendre que tout étoit favorablement diſpoſé pour la paix, & en les preſſant

[k] La troiſieme année de l'olympiade lxxxjx. 42c. ans avant l'ere chrétienne.

l Rejettant

preſſant d'y concourir. Les Lacédémoniens ajoûterent foi à ſes paroles, à cauſe de l'honnêteté & de la bonté qu'ils avoient toûjours reconnues en lui, & dont il venoit encore tout fraîchement de leur donner des marques par tous les ſoins qu'il prit des priſonniers qui avoient été faits à Pylos, & par tous les bons traitemens qu'il leur fit, & qui adoucirent extrêmement leur infortune.

Ils commencerent d'abord par faire une ſuſpenſion d'armes d'un an, pendant laquelle ſe trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils deſiroient avec paſſion de paſſer une vie ſans guerres, & qui ne fût point ſouillée de ſang. Ils entendoient avec de grandes démonſtrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter, *que les araignées faſſent deſormais leurs toiles ſur nos lances & ſur nos boucliers.* Et ils ſe reſſouvenoient avec plaiſir de celui qui a dit, *que ceux qui s'endorment dans le ſein de la paix, ne ſont point réveillés en ſurſaut par le ſon des trompettes, mais que leur ſommeil eſt agréablement diſſipé par le paiſible chant du coq.* [l] Rejettant donc & maudiſſant ceux qui

[l] *Rejettant donc & maudiſſant ceux qui diſoient qu'il étoit porté par les deſtinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans.*) Il paroît par un paſſage de Thucydide, que ce bruit s'étoit généralement repandu en vertu de quelques anciens oracles. *Je me reſſouviens*, dit-il liv. v. *que depuis le commencement de cette guerre juſqu'à la fin, pluſieurs ſoûtenoient qu'il falloit qu'elle durât trois fois neuf ans.* Et cela arriva, car, & ce ſont encore ſes termes, *ſi l'on compte les dix premieres années de la guerre, la trève très-courte & très-mal obſervée qui la ſuivit, les traités*

qui disoient qu'il étoit porté par les destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans ; & parlant les uns avec les autres, & s'entretenant de leurs affaires, [m] enfin ils signerent la paix.

La plûpart ne doutoient plus qu'ils ne fussent véritablement délivrés de toutes leurs miseres, & ils n'avoient dans la bouche que Nicias, disant que c'étoit un homme aimé des dieux, & que c'étoit pour le récompenser de sa piété, que les dieux lui avoient donné un nom tiré du plus grand & du plus beau de tous les biens qui soient au monde. Car ils étoient véritablement persuadés que cette paix étoit l'ouvrage de Nicias, comme la guerre avoit été celui de Periclès. En effet celui-ci pour de très-petits sujets les avoit précipités dans des calamités sans nombre ; & celui-là leur avoit fait oublier tous leurs maux en les rendant amis. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui cette paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef-d'œuvre de Nicias*.

Dans les articles de cette paix il fut convenu qu'ils rendroient réciproquement les places & les prisonniers, & que l'on tireroit au sort ceux qui feroient

traités mal exécutés, & la guerre qui se ralluma ensuite, on trouvera que l'évenement a justifié à la lettre ce que les anciens-oracles avoient prédit.

[m] *Enfin ils signerent la paix.*) L'année suivante. Cette paix fut signée, dit Thucydide, pour cinquante ans, à la fin de l'hyver & au commencement du printems le 24. du mois Elaphebolion, d'Avril, incontinent après les fêtes de Bacchus qu'on célébroit dans la ville, & dix ans entiers, & quelques jours après le commencement de cette guerre, & la premiere incursion des Lacédémoniens dans l'Attique.

feroient les premiers cette restitution. Nicias à force d'argent acheta le sort, afin que ce fût aux Lacédémoniens à évacuer les premiers les places des Athéniens, comme l'écrit Théophraste. Les Corinthiens & les Béotiens étoient fort mécontens de ce traité; & par leurs griefs & par leurs plaintes ils sembloient rappeller la guerre. Mais Nicias persuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajoûter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'étoit pas né pour le repos, & qui d'ailleurs étoit piqué contre les Lacédémoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont ils avoient une très-grande opinion, & qu'au contraire ils le méprisoient & ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette paix & pour la rompre, & il l'avoit fait inutilement. Mais peu de tems après voyant que les Athéniens n'étoient plus si contens des Lacédémoniens, & qu'ils croyoient même en recevoir des torts fort considérables, en ce qu'ils avoient fait une ligue avec les Béotiens, & qu'ils n'avoient pas restitué la ville de Panacte & celle d'Amphipolis en l'état qu'elles étoient; il s'attacha à ces griefs, & irrita le peuple, en les faisant valoir & en les exagérant l'un après l'autre. Enfin ayant fait venir une ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner & à faire conclure une ligue entre les Argiens & les Athéniens.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacédémoniens envoyent des ambassadeurs à Athenes

avec des pleins-pouvoirs. Ces ambaſſadeurs introduits dans le conſeil, déduiſirent leurs plaintes, & firent leurs demandes. Il n'y eut perſonne qui ne les trouvât très raiſonnables & très-juſtes. Alcibiade craignant donc que par ces mêmes diſcours ils n'entraînaſſent auſſi le peuple, s'aviſa de les circonvenir par ſes artifices & par ſes ſermens, en les aſſurant, *qu'il les aideroit de tout ſon crédit, pourvu qu'ils ne ſe vantaſſent point d'avoir les pleins-pouvoirs de Sparte, & qu'ils aſſuraſſent qu'ils n'en étoient pas munis; que c'étoit-là le ſeul moyen d'obtenir toutes leurs demandes.* Ces Ambaſſadeurs le crurent, & quittant-là Nicias, ils s'attacherent à lui.

Cette démarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'aſſemblée du peuple; & là il leur demanda à haute voix, *s'ils étoient pourvus des pleins-pouvoirs néceſſaires pour regler toutes choſes.* Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout-à-coup contre leur attente, appella le conſeil à témoin de leur diſcours, & exhorta le peuple *à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient ſi ouvertement, & qui ſur le même ſujet diſoient aujourd'hui une choſe, & demain tout le contraire.*

On ne ſauroit exprimer le trouble & la ſurpriſe de ces ambaſſadeurs. Nicias lui-même ne ſavoit que penſer ni que dire, mais il étoit ſaiſi de douleur & d'étonnement. Et ſur l'heure même le peuple ſe mit en devoir de faire venir les ambaſſadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue. Mais dans ce moment un grand tremblement de terre vint au ſecours de Nicias, & rompit l'aſſemblée.

Le lendemain, le peuple s'étant encore aſſemblé, Nicias ſe tourmenta ſi fort & dit tant de

choſes,

choses, qu'enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine, il persuada au peuple de surseoir un peu de tems la ligue qu'ils vouloient faire avec les Argiens, * & de l'envoyer ambassadeur à Sparte, moyennant quoi il les assura que toutes choses iroient bien, & qu'ils seroient contens.

Quand il fut arrivé à Sparte il se vit respecté & honoré de tous les Lacédémoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, & comme un homme qui avoit marqué beaucoup d'affection pour eux en toutes rencontres; * mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, & vaincu par le parti de ceux qui favorisoient les Béotiens, il s'en retourna comme il étoit venu; & non-seulement il se vit méprisé & baffoué, mais en danger même de recevoir quelque insulte, les Athéniens étant fort affligés & fort irrités de l'avoir cru, & d'avoir renvoyé un si grand nombre de prisonniers, & de prisonniers si considérables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenés

* *Et de l'envoyer ambassadeur à Sparte.*) Ils ne l'envoyerent pas seul, ils envoyerent d'autres ambassadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide, qui a fort bien detaillé tout ce fait. Mais Nicias étoit chef de l'ambassade.

* *Mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit.*) Dans la premiere audience Nicias déduisit toutes les demandes des Athéniens, & tous leurs sujets de plainte, & finit en disant, *que si les Lacédémoniens ne rompoient l'alliance qu'ils avoient faite avec les Béotiens; qui n'avoient pas été compris dans le traité de paix, les Athéniens feroient une ligue avec les Argiens & leurs alliés.* Les Lacédémoniens, entraînés par la faction d'un des éphores, répondirent, *qu'ils ne romproient point l'alliance avec les Béotiens.* Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en étoit pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacédémoniens renouvellerent le serment de la paix. Thucydide, livre v.

nés de Pylos, étoient des premieres maiſons de Sparte, & avoient les plus puiſſans de la ville pour parens ou pour amis. Cependant, quelque grande que fût leur colere, ils ne ſe porterent à aucun excès contre lui ; ils élurent ſeulement Alcibiade pour général, firent une bonne ligue avec les Mantinéens & les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, & envoyent des troupes à Pylos faire le dégât dans la Laconie. Ainſi ils ſe replongerent dans la guerre, qu'ils avoient voulu éviter.

Comme le différend d'Alcibiade avec Nicias étoit dans ſa plus grande force, arriva le tems de l'Oſtraciſme, que les Athéniens avoient accoûtumé de renouveller de fois à autre, pour ſe défaire pendant dix années de quelqu'un de ceux qui étoient les plus ſuſpects pour leur réputation, ou les plus enviés pour leurs richeſſes. Les voilà donc tous deux dans un grand trouble & dans un grand danger, ne doutant point que ce ban ne tombât ſur l'un ou ſur l'autre ; car les Athéniens déteſtoient la vie d'Alcibiade, & redoutoient ſon audace & ſa fierté, comme cela paroît plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans ſa vie ; & Nicias avoit excité une furieuſe envie par ſes richeſſes, & par ſa maniere de vivre, où l'on ne découvroit rien de populaire, ni aucune ſorte de douceur ou d'humanité ; mais qui au contraire étoit retirée & tournée vers l'Oligarchie, & paroiſſoit entierement étrange & ſauvage. D'ailleurs en s'oppoſant toûjours à leurs cupidités ſans les ménager, & en les forçant de prendre toûjours les partis les plus utiles, il leur étoit devenu très-odieux. En un mot il s'éleva alors deux partis, qui partagerent

tagerent la ville ; l'un celui des jeunes gens, qui vouloient la guerre, & l'autre celui des vieillards, qui souhaitoient la paix.

Le premier s'efforçoit de faire tomber le ban sur Nicias [p], & l'autre, de le détourner sur Alcibiade [q]. Or quelqu'un a fort bien dit, *que dans une sédition, c'est ordinairement le plus mechant qui prospere & qui monte au premier degré d'honneur.* Cela fut vrai dans cette rencontre ; la ville ainsi partagée donna le premier lieu aux plus audacieux, aux plus insolens, & aux plus fourbes des hommes. De ce nombre étoit Hyperbolus, du bourg de Périthoïdes, homme audacieux, qui ne tiroit son audace d'aucun crédit, ni d'aucun mérite qu'il eût ; au contraire qui tiroit tout son mérite & tout son crédit de son audace, & qui étoit la honte & le deshonneur de sa ville par ce crédit-là même qu'il y avoit acquis.

Cet homme donc se trouvant en ce téms-là par son indignité fort à couvert de l'Ostracisme, comme plus digne des fers, que d'un bannissement qui ne tomboit jamais que sur les premiers de l'état, & qui se flattoit que si l'un de ces deux personnages venoit à être banni, il seroit lui à la tête du parti opposé à celui qui resteroit dans la ville, il paroissoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, & alloit irritant le peuple contre l'un & l'autre. Mais Nicias & Alcibiade voyant sa malice, & s'étant abouchés secretement, réunirent les deux partis ; & devenus par-là les plus forts, ils firent que ce ban ne fut ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il tomba sur Hyperbolus. D'abord

[p] Comme sur l'auteur de la paix.
[q] Qui vouloit la guerre.

D'abord le peuple ne fit qu'en rire & s'en divertir ; mais ensuite ils prirent l'affaire plus sérieusement & en furent très-fâchés, dans la pensée que ce ban tombé sur un sujet si indigne, étoit flêtri & deshonoré. Car ils étoient persuadés qu'il y avoit une sorte d'honneur & de dignité dans cette punition, ou plûtôt que c'étoit une punition pour un Thucydide, pour un Aristide, & pour autres tels grands hommes ; mais que c'étoit un très-grand honneur pour un Hyperbolus, & que ce malheureux pouvoit tirer un très-grand sujet de vanité d'avoir été puni de ses vices comme les plus honnêtes gens l'étoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le poëte comique, fait entendre, lorsqu'il dit en parlant de lui : *Il est vrai qu'il méritoit d'être châtié pour ses vices & pour ses mœurs corrompues ; mais les flêtrissures dont il est couvert, n'étoient pas dignes du châtiment qu'il a reçu. L'Ostracisme n'a pas été inventé pour de vils esclaves.*

Aussi depuis ce tems-là il n'y eut plus personne de banni du ban de l'Ostracisme ; Hyperbolus fut le dernier ; & Hipparchus, du bourg de Cholarges, avoit été le premier, comme proche parent du tyran. De tout ceci il résulte que la fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme & solide, & qui échappe à tous nos raisonnemens. Car si Nicias eût partagé le danger de ce ban avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une ; ou il auroit été vainqueur, & auroit chassé son ennemi, & parlà il seroit demeuré dans la ville maitre de tout, ou il auroit été vaincu & chassé lui même ; & en ce cas il seroit sorti de la ville avant ses derniers malheurs, & auroit conservé la réputation de très-sage & très-excellent capitaine. Je sai

bien

bien que Théophraste écrit que le bannissement d'Hyperbolus fut la suite & l'effet de la dissension de Phæax avec Alcibiade, & non pas de Nicias. Mais la plûpart des auteurs l'écrivent comme je viens de le raconter.

Dans ce tems-là arriverent à Athenes les ambassadeurs des Egestains & ceux des Léontins, pour presser les Athéniens de porter la guerre en Sicile. [r] Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expédition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade, qui avant le jour de l'assemblée eut gagné & corrompu le peuple par ses discours, en le remplissant de vaines espérances. De sorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards dans leurs boutiques & dans les lieux où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette isle est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté qui regarde l'Afrique. Car ils ne se proposoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient, mais ils méditoient d'en faire leur place d'armes, & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Comme

r *Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expédition, mais il fut vaincu par l'adresse & par l'ambition d'Alcibiade.*) Thucydide qui a parfaitement détaillé toute cette guerre dans son sixieme livre, rapporte la harangue que Nicias fit en plein conseil pour en détourner les Athéniens, & celle qu'Alcibiade fit ensuite pour les y porter, & la seconde de Nicias pour faire voir les grands préparatifs qu'il falloit faire pour en assûrer le succès. Ce sont trois chef-d'œuvres.

Comme ils faiſoient donc leurs préparatifs pour ce grand deſſein, Nicias, qui s'y oppoſoit, n'eut pour lui ni le peuple, ni les nobles : car les riches craignant que leur oppoſition ne fût mal interpretée, & qu'on ne crût qu'ils la faiſoient uniquement de peur de ſervir & de faire beaucoup de dépenſe pour équiper des galeres, ſe tinrent en repos contre leur ſentiment.

Pour tout cela Nicias ne ſe rebuta point, & ne renonça point à ſon entrepriſe ; mais dès que les Athéniens eurent paſſé le decret, qui ordonnoit qu'on feroit la guerre, & qu'on le nommeroit le premier général avec Alcibiade & Lamachus, dans la premiere aſſemblée qui ſe tint enſuite il ſe leva, parla fortement contre ce projet pour en détourner les Athéniens, proteſta hautement contre ce decret ; & enfin il attaqua Alcibiade en perſonne, & lui reprocha que pour ſon profit particulier, & pour ſatisfaire ſon ambition, il engageoit ſa ville dans une guerre d'outre-mer très-dangereuſe, & qui feroit funeſte à la république. Mais il n'avança rien ; au contraire ſa grande expérience le fit juger plus propre à conduire cette entrepriſe, & rien ne parut plus capable d'en aſſurer le ſuccès que ſa timide & ſage prévoyance mêlée avec l'audace d'Alcibiade, & avec la douceur de Lamachus, & l'élection en fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs un des orateurs, nommé Démoſtratus, celui qui excitoit le plus les Athéniens à cette guerre, ſe leva & dit, qu'il alloit empêcher Nicias d'alléguer davantage ſes vaines excuſes ; & en même tems ayant propoſé un decret que les généraux auroient un plein pouvoir de conſeiller & de faire & à Athenes & en Si-

cile tout ce qu'ils jugeroient à propos, il porta le peuple à le paſſer & autoriſer.

Cependant on dit que les prêtres & les ſacrificateurs alléguoient beaucoup de choſes pour empêcher cette expédition ; mais Alcibiade, qui avoit apoſté d'autres devins, faiſoit courir quelques anciens oracles, qui portoient, *qu'une grande gloire attendoit les Athéniens en Sicile.* Il lui arriva auſſi en même tems des gens qui revenoient du temple de Jupiter Ammon, qui lui rapporterent un oracle du dieu, où il étoit dit expreſſément, *que les Athéniens prendroient tous les habitans de Syracuſe.*

Mais tout ce qui étoit contraire à ce deſſein, oracles, préſages, augures, tout le monde le cachoit, de peur de paroître troubler par de malheureux pronoſtics une entrepriſe formée ſous d'heureux auſpices, d'autant plus même qu'on voyoit que les ſignes les plus viſibles & les plus clairs ne pouvoient les en détourner. ¹ On fermoit les yeux à la mutilation des Hermès, ou ſtatues de Mercure, qui un matin ſe trouverent toutes mutilées hors une ſeule, qu'on appelloit l'Hermès d'Andocidès, qui avoit été conſacrée par la tribu Egéide, & qui étoit devant la maiſon qui appartenoit alors à cet Andocidès ; & l'on ne faiſoit aucune attention à ce qui étoit arrivé à l'autel des douze dieux ; car un jeune homme ſauta tout-à-coup ſur cet autel, ſe mit à cheval

¹ *On fermoit les yeux à la mutilation des Hermès ou ſtatues de Mercure.*) Cette mutilation arriva juſtement dans ce tems-là. Ces Hermès, ou ſtatues de Mercure, étoient des ſtatues quarrées que les Athéniens, ſelon une ancienne coûtume, plaçoient aux portes de leurs maiſons, & aux portes des temples.

² Il

cheval dessus, & avec une pierre il se coupa les parties. Dans le temple de Delphes il y avoit une statue de Pallas toute d'or, qui étoit sur un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athenes avoit faite des dépouilles des Medes; une troupe de corbeaux étant volée sur cette statue, la béqueta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui étoit d'or, & l'abbattit enfin.

Les Athéniens, pour éluder ces présages, disoient que c'étoient des fictions imaginées par les habitans de Delphes, que les Syracusains avoient gagnés. Il y eut un oracle qui ordonna aux Athéniens de faire venir de Clazomene à Athenes la prêtresse de Minerve. Ils envoyerent donc chercher cette prêtresse, & il se trouva qu'elle avoit nom *Hesychia* (*Repos*). Et tout ce que le dieu ordonnoit à la ville par cet oracle, c'étoit sans doute de se tenir en repos. L'astrologue Méton, soit qu'il fût effrayé par tous ces prodiges, soit que par les regles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignît l'issue de cette guerre, car il y avoit quelque commandement, contrefit le fou & mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie; mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un état très-pitoyable; & que là, comme si cet incendie étoit arrivé par accident, * il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortune,

* *Il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils.*) Ce Méton pouvoit gagner beaucoup en sacrifiant sa maison pour éloigner son fils de ce danger, & pour épargner la grande dépense qu'il auroit été obligé de faire pour l'équi-

fortune, & de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander & défrayer une galere, & qui étoit sur le point de s'embarquer.

ᵘ Le démon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, & lui déclara que ce voyage seroit funeste à la ville. Socrate le dit dans le tems même à ses amis, & à plusieurs autres gens de sa connoissance, & le bruit s'en répandit aussitôt par-tout. Il y en eut même plusieurs qui furent fort troublés & fort découragés par les fêtes qui se rencontrerent justement dans les jours que l'on embarqua les troupes, & que l'on appareilla pour faire voile. Les femmes célebroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit pleine d'images de morts & de convois funebres, & retentissoit des cris & des gémissemens des femmes qui les suivoient & qui lamentoient; de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de présages, étoient très-affligés, & craignoient beaucoup que tout ce grand appareil & cet armement si brillant & si magnifique ˣ ne perdît bien-

l'équipement d'une galere. La peur de perdre son fils, & cette vûe d'épargne, pouvoient avoir autant de part à cette action, que la vûe des malheurs que son art lui découvroit.

ᵘ *Le démon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit.*) C'est ce que Socrate dit lui-même dans le Théagès: *Vous pouvez encore savoir de beaucoup de nos citoyens ce que je leur dis sur l'expédition de Sicile, & sur l'échec que notre armée devoit y recevoir.*

ˣ *Ne perdît bien-tôt tout cet éclat, & ne se flétrît comme une fleur.*) Les Athéniens tiroient cet augure du peu de durée

bien-tôt tout cet éclat, & ne se flêtrit comme une fleur.

Pour revenir à Nicias, de s'être toûjours opposé à cette expédition pendant qu'on en déliberoit dans l'assemblée du peuple, & après avoir été nommé général, de ne s'être laissé ni enfler par de vaines espérances, ni éblouïr par la grandeur & par l'importance de cet emploi, & d'avoir toûjours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, & d'un homme sage. Mais après avoir vu qu'il ne pouvoit ni détourner le peuple de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prieres, & que le peuple le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit & le mettoit à la tête de cette puissante armée; alors il n'étoit plus tems de déployer sa craintive prévoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder toûjours derriere lui comme un enfant, en répétant sans cesse que cette guerre étoit entreprise contre toute sorte de raison & contre toutes les regles de la prudence, & qu'elle se faisoit malgré lui. Et il avoit grand tort de refroidir par-là les deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe & cette fleur de confiance & d'espérance qui assurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, & en donnant des batailles, forcer la Fortune à rougir des maux qu'elle leur préparoit.

Mais il fit tout le contraire; y car Lamachus ayant

durée des plantes que l'on portoit à cette fête dans des cuvettes, & que l'on appelloit *les jardins d'Adonis.*

y *Car Lamachus ayant proposé d'aller descendre à Sy-*

ayant proposé d'aller descendre à Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles, & Alcibiade étant d'avis de commencer par faire révolter les villes contre les Syracusains, & ensuite de marcher contre eux, il rejetta ces deux avis, & dit qu'il falloit aller tout doucement côtoyer la Sicile tout-à-l'entour, faire voir leurs armes & leurs galeres, & de-là s'en retourner promptement à Athenes, après avoir laissé seulement quelques troupes aux Egestains pour leur aider à se défendre. Cet avis rompit tous les projets des autres généraux, & abattit leur fierté & leur courage.

Peu de tems après, les Athéniens ayant mandé Alcibiade pour lui faire son procès, Nicias resté avec le titre de second général, mais étant en effet le premier en autorité, ne cessa jamais d'user de remises, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à consulter & à délibérer; de sorte que cette fleur d'espérance qui brilloit dans ses troupes, fut fanée & flétrie; & au contraire la crainte & la frayeur, dont les ennemis avoient été saisis à la premiere vûe de cette armée si puissante & si formidable, furent écoulées avant qu'il eût rien entrepris. Il

Syracuse, & de donner d'abord un combat devant ses murailles.) Lamachus dit, ce sont les termes de Thucydide, liv. vj. *qu'il falloit aller droit à Syracuse, & donner tout-au-plûtôt un grand combat devant ses murailles pendant que les Syracusains étoient effrayés, & qu'ils n'avoient fait aucuns préparatifs. Car une armée est d'abord terrible quand elle n'est point attendue; au lieu que si elle ne fait que traîner & que différer avant que de paroître, elle trouve les gens revenus de leur frayeur & pleins de mépris quand ils la voyent, &c.*

2 *Firent*

Il est vrai qu'avant le départ d'Alcibiade, ils s'avancerent vers Syracuse avec soixante galeres, dont ils en mirent cinquante en bataille à l'entrée du port, & envoyerent les dix autres dans le port pour reconnoitre la place. Celles-ci, s'étant avancées jusqu'au pied des murailles, [z] firent crier par un héraut, *que les Léontins n'avoient qu'à rentrer en possession de leur ville & de leurs terres.* En même tems elles prirent une galere des ennemis qui portoit les tables où étoient écrits par nom & surnom tous les Syracusains selon leurs tribus. Jusques-là elles avoient toûjours été gardées loin de la ville dans le temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Ces tables ayant donc été prises par les Athéniens & portées aux généraux, quand on vit ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le peuple de Syracuse, [a] les devins furent consternés dans la crainte que ce ne fût-là l'accomplissement de l'oracle

[z] *Firent crier par un héraut, que les Léontins n'avoient qu'à rentrer en possession de leur ville & de leurs terres.*) Ils firent crier par un héraut que les Athéniens venoient pour ramener les Léontins dans leur patrie, en vertu de la parenté & de l'alliance qui étoit entr'eux ; c'est pourquoi tous les Léontins qui étoient à Syracuse n'avoient qu'à se retirer hardiment, & sans aucune crainte, auprès des Athéniens leurs amis & leurs bienfaiteurs.

[a] *Les devins furent consternés dans la crainte que ce ne fût-là l'accomplissement de l'oracle, qui portoit que les Athéniens prendroient tous les Syracusains.*) Car il n'en falloit pas davantage pour justifier l'oracle. Dans le texte je crois qu'il y a une faute, & qu'au lieu de λέγοντες, il faut lire λέγοντος, en le rapportant à χρησμῷ, à l'oracle, car c'étoit l'oracle qui portoit, que *les Athéniens prendroient tous les Syracusains*, & c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

l'oracle, qui portoit, *que les Athéniens prendroient tous les Syracusains.* Cependant on prétend que cet oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Athéniens, lorsque Callippus, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse.

Alcibiade étant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus étoit bien un homme de grand courage, plein de justice, & qui ne s'épargnoit nullement dans les combats; mais si pauvre & si simple que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, *tant pour son habit, tant pour ses pantoufles.* Au lieu que Nicias étoit un homme fier de toutes ses grandes qualités, & sur tout de sa réputation & de ses richesses. On dit qu'un jour dans une autre occasion les généraux Athéniens étant assemblés dans le conseil pour délibérer sur une affaire importante, Nicias ordonna au poëte Sophocle, qui étoit un des généraux, de dire le premier son avis parce qu'il étoit le plus vieux. *Je suis vraiment le plus vieux, si l'on compte les années*, lui répondit Sophocle; *mais vous êtes mon ancien, si l'on a égard au mérite & aux services que vous avez rendus.* Ainsi donc Nicias tenant alors Lamachus comme à ses ordres, quoiqu'il fût plus homme de guerre que lui & meilleur capitaine, usant toûjours avec timidité & lenteur de ses forces, & ne faisant que roder autour de la Sicile toûjours loin des ennemis, il releva leur audace. Ensuite étant allé mettre le siége devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite ville, & l'ayant levé peu de jours après, il tomba dans un très-grand mépris. Enfin il se re-

tira

tira à Catane sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hiccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponese.

Sur la fin de l'été il eut nouvelles que les Syracusains ayant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers; & déja leur cavalerie venoit avec insolence l'insulter jusques dans son camp, lui demandant avec de grandes risées, *s'il n'étoit pas plûtôt venu pour s'établir à Catane, que pour ramener les Léontins dans leurs maisons.*

Ce ne fut qu'avec la derniere peine que Nicias se résolut enfin à profiter de cette occasion, & à faire voile à Syracuse. Mais comme il vouloit avoir le tems d'établir son camp devant la place, [b] & d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos, il envoya secrettement de Catane à Syracuse un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracusains que s'ils vouloient surprendre le camp des Athéniens sans défense & se rendre maîtres de leurs armes & de leurs bagages sans coup férir, ils n'avoient qu'à venir avec leur armée un certain jour qu'il leur marquoit; car les Athéniens passant la plus grande partie du tems dans la ville, les habitans,

[b] *Et d'y prendre ses quartiers sûrement & en repos.*) Il savoit bien, dit Thucydide, qu'il lui seroit impossible de réussir, s'il tentoit une descente contre des gens préparés à le recevoir, encore moins s'il entreprenoit de marcher à eux par terre & à découvert; car comme il n'avoit point de cavalerie, & que les ennemis en avoient une très-bonne & très-nombreuse, il auroit beaucoup à souffrir.

tans, amis des Syracusains, avoient résolu, sitôt qu'ils les verroient arriver, de se saisir des portes & de mettre le feu à leur flotte ; que déja le nombre de ceux qui avoient fait ce complot, étoit très grand, & qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand exploit de guerre que Nicias ait fait en Sicile ; car ayant obligé par ce stratagême les ennemis de sortir de leur ville avec toutes leurs troupes, & de la laisser sans défense, il y arriva de Catane avec toute sa flotte, se rendit d'abord maître de tous les ports, & choisit tout à son aise pour son camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pourroient se prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts, & d'où il pourroit leur faire la guerre sans nul empêchement, avec ce qui faisoit le plus sa force & sa confiance.

Les Syracusains, arrivés à Catane, & se voyant si honteusement trompés, s'en retournerent tout court à Syracuse, & pleins de dépit ils se mirent en bataille devant les murailles ; Nicias sortit de ses retranchemens, les attaqua & les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur cavalerie arrêta la poursuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts qui étoient sur la riviere, il donna lieu au capitaine Hermocrate de dire en encourageant les Syracusains, *Nicias est plaisant ; il est à la tête d'une armée pour ne pas combattre, comme s'il étoit venu pour toute autre chose que pour le combat.* Mais malgré ce bon mot Nicias combattit & les Syracusains furent battus. [c] Leur épouvante & leur

[c] *Leur épouvante & leur frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avoient alors, ils*

leur frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avoient alors, ils n'en nommerent que trois [d], auxquels le peuple promit par serment qu'il les laisseroit maîtres absolus de résoudre & d'exécuter tout ce qu'ils jugeroient à propos sans attendre de nouveaux ordres.

Le temple de Jupiter Olympien étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la dévotion des rois & des peuples y avoit consacrées. Nicias, différant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, & donna le tems aux Syracusains d'y faire passer un détachement pour le défendre ; ce qu'il fit à dessein, [e] dans la crainte que ses soldats venant à piller ce

ils n'en nommerent que trois.) Plutarque attribue ici à leur épouvante & à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effet de leur prudence, car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs généraux, que sur ce qu'Hermocrate, dans le conseil qui fut tenu après la bataille, leur représenta que cet échec leur étoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs généraux, ils en avoient quinze ; n'y ayant rien de plus nuisible dans une armée que la quantité des commandans, selon cette sentence d'Homere, *la pluralité de chefs n'est point bonne.* C'étoit même trop d'en nommer trois.

[d] Hermocrate, Héraclide & Sicanus.

[e] *Dans la crainte que ses soldats venant à piller ce temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilege en retomberoit sur lui seul.*) Nicias, en s'abstenant de toucher aux richesses immenses dont ce temple étoit rempli, poussa le scrupule jusqu'à la puérilité. Ne dépendoit-il pas de lui de prendre ses mesures pour empêcher ce temple d'être pillé, & pour faire servir tous ces trésors à son armée ? Pourquoi laisser ce secours à ses ennemis ? La superstition est un méchant fonds pour la guerre.

f Ville

ce temple, le public n'en retireroit aucun profit, & que le sacrilége retomberoit sur lui seul.

La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage ; car peu de jours après il ramena ses troupes à la ville de [f] Naxe, où il hiverna, consumant de grandes provisions avec une si grosse armée, & ne faisant que de très-petites choses avec quelques Siciliens, qui s'étoient venu rendre à lui. De sorte que les Syracusains revenus de leur consternation & pleins d'audace retournerent à Catane, ravagerent tout le pays, & brûlerent le camp des Athéniens. Et de tout cela on rejettoit la faute sur Nicias, qui à force de raisonner, de différer & de se précautionner, perdoit tout le tems d'agir ; mais quand il faisoit tant que de mettre la main à l'œuvre, personne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ses actions ; car il étoit aussi vif & aussi ardent à exécuter, que timide & lent à entreprendre.

Ayant fait dessein de ramener pour la seconde fois son armée devant Syracuse, il se conduisit avec tant de prudence, & mena la chose avec tant de diligence, & en même tems avec tant de sûreté, qu'il fut arrivé avec sa flotte dans la Péninsule de [g] Thapse, qu'il eut fait sa descente, & qu'il se fut rendu maître du fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le vent. Il battit en cette occasion quelques troupes d'infanterie qu'ils avoient envoyées au secours du fort, fit trois cent prisonniers, & mit en

[f] Ville entre Catane & Syracuse.

[g] Près de Syracuse ; elle est jointe au Continent par une petite langue de terre.

en fuite leur cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui étonna le plus les Siciliens, & qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en très-peu de tems il eut environné d'une bonne muraille la ville de Syracuse, qui n'est pas moins grande qu'Athenes, & qui par l'inégalité de son terrein, par le voisinage de la mer, & par les marais qui l'entourent, est plus difficile à envelopper d'un mur. Cependant il s'en fallut bien peu que ce grand ouvrage ne fût entierement achevé, quoique Nicias ne jouît pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, & qu'il fût même attaqué d'une colique néfrétique, à laquelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa derniere perfection.

Pour moi je ne saurois que je n'admire les soins infatigables du général & le courage invincible des soldats dans les divers succès qu'ils eurent. Le poëte Euripide, après leur défaite même, & après qu'ils eurent été tués, fit pour eux cette glorieuse épitaphe : [h] *Ici gisent ces braves soldats, qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les dieux ont été neutres.* Et ils ne les ont pas battus huit fois seulement, mais plus souvent encore avant que les dieux & que la fortune

h *Ici gisent ces braves soldats qui ont battu huit fois les Syracusains, autant de fois que les dieux ont été neutres.*) C'est un point de la théologie payenne, que Dieu assistoit quelquefois les hommes, & étoit la cause de leurs succès, & que quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment établi dans Homere, qui dit, au commencement du treizieme livre de l'Iliade : *Après que Jupiter eut ouvert à Hector & aux Troïens le chemin des vaisseaux, il les laissa soûtenir seuls les travaux & les dangers de cette journée.*

fortune se fussent élevés contre eux, comme ils s'éleverent dans le tems qu'ils étoient parvenus au plus haut degré de leur puissance. Nicias se trouva en personne à la plûpart de toutes ces actions, forçant son corps foible & exténué. Mais lorsque sa maladie fut dans sa force, il se vit obligé de garder le lit, & il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le servir.

Cependant Lamachus, commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains, qui travailloient à tirer une muraille depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athéniens, pour les couper & pour les empêcher de l'achever. Comme dans tous ces combats les Athéniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire ils poursuivirent les Syracusains trop loin, & avec assez de desordre; Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soûtenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, bon homme de guerre, & distingué par sa valeur; cet officier devançant sa troupe, défie Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui & reçoit le premier une blessure mortelle; mais il le joint & le perce de son épée, de sorte que dans le même moment ils tombent tous deux sans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains, demeurés maîtres du corps & des armes de Lamachus, l'enlevent; & sans perdre un moment vont à bride abattue pour gagner les retranchemens des Athéniens, où Nicias étoit au lit sans avoir auprès de lui aucunes troupes pour se défendre. Cependant averti de leur approche, il fait de néceſſité vertu; il se leve, & voyant le grand danger dont il

est menacé, il ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tous le bois qui étoit devant les retranchemens pour les machines, & aux machines mêmes. Cela arrêta les Syracusains, & sauva Nicias, les retranchemens, & toutes les richesses des Athéniens ; car les ennemis voyant cette flamme qui s'élevoit par gros tourbillons, se retirerent.

Après ce combat Nicias resta seul général avec de grandes espérances ; car plusieurs villes se rendoient à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée ; chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires prenoient un bon train & qu'il étoit favorisé de la fortune. Déja même les Syracusains n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement ; & Gylippe, qui venoit à leur secours de Lacédémone, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étoient réduits, environnés d'une bonne muraille qui les resserroit, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, qu'il croyoit déja entre les mains des Athéniens, mais pour conserver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore tems, & si cela étoit possible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un capitaine que sa prudence & les faveurs de la fortune rendoient invincible. Nicias lui-même, rassuré contre son naturel, & se confiant outre mesure dans ses forces & dans ses grands succès, & qui plus est, persuadé par les nouvelles secretes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, & par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit

incessamment

inceſſamment avoir la ville par compoſition, il ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, & ne mit aucuns gardes pour l'empêcher d'aborder; de ſorte qu'à la faveur de cette négligence & de ce mépris, Gylippe aborda en Sicile dans un bateau de paſſage, ſans qu'on en sût rien dans le camp de Nicias. Il deſcendit fort loin de Syracuſe, & aſſembla une groſſe armée. Les Syracuſains ſavoient ſi peu ſon arrivée & l'attendoient ſi peu, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une aſſemblée pour regler les articles de la capitulation qu'on devoit préſenter à Nicias, & qu'il y en avoit déja pluſieurs qui s'y étoient rendus, & qui diſoient qu'on devoit hâter la capitulation, avant que la ville fût entierement enfermée; car il ne reſtoit plus qu'une très-petite partie de la muraille à faire, & elle alloit bien-tôt être achevée, les matériaux étant tout prêts & déja portés ſur le lieu.

Dans ce moment, & ſur le point de ce preſſant danger, un officier nommé Gongylus, arrive de Corinthe ſur une galere à trois rangs de rames. A ſon arrivée tout le monde s'aſſemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive inceſſamment, & qu'il eſt ſuivi de pluſieurs autres galeres qui viennent à leur ſecours. Les Syracuſains n'oſent ajoûter foi à ces nouvelles; & comme ils ſont en balance, ils voyent arriver un courier de Gylippe, qui leur ordonne de ſortir en armes au-devant de lui. Alors ils reprennent courage, & pleins d'eſpérance ils vont s'armer.

Dès que Gylippe fut arrivé devant la place, il met ſes troupes en bataille; Nicias, de ſon côté, y met auſſi les ſiennes; & les deux armées, étant en préſence toutes prêtes à charger, Gy-

lippe,

lippe, mettant à terre ses armes, envoie un héraut aux Athéniens leur dire qu'il leur donne toute sûreté pour se retirer s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition; mais quelques-uns de ses soldats se mettant à rire demanderent au héraut: *Si l'arrivée d'une cappe Lacédémonienne, & d'un méchant bâton, rendoit tout-d'un-coup la situation des Syracusains bien meilleure, & les mettoit en état de mépriser les Athéniens bien plus forts que Gylippe, & qui venoient tout fraîchement de rendre aux Lacédémoniens trois cent de leurs prisonniers qu'ils avoient dans les fers, & tous plus chevelus que lui.*

Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe, ni d'abord, ni dans la suite; car dès qu'ils eurent connu son avarice & son insatiable avidité, ils le mépriserent, & à son arrivée ils firent des railleries piquantes sur sa cappe & sur ses longs cheveux. Cependant le même historien ajoûte dans la suite que, dès que Gylippe parut, comme on dit que les oiseaux s'assemblent autour de la chouette dès qu'ils la voyent, les Syracusains s'assemblerent de même autour de lui, prêts à le suivre. Et cela est beaucoup plus vraisemblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains, voyant dans cette cappe & dans ce bâton la marque & la dignité de Sparte, se rangerent autour de lui avec toute sorte de respect & d'obéissance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; & non-seulement Thucydide, mais Philistus, Syracusain, & témoin occulaire de tout ce qui se passa, dit la même chose.

Dans le premier combat les Athéniens eurent l'avantage & tuerent quelques Syracusains. Gon-

gylus

gylus de Corinthe fut auffi tué. Mais le lendemain Gylippe fit bien voir ce que c'eft que l'expérience d'un grand capitaine ; car avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, & dans les mêmes lieux, [i] en changeant feulement fon ordonnance de bataille, il défit les Athéniens & les mena battant jufques dans leur camp. Enfuite, fe fervant des pierres & des matériaux qu'ils avoient apportés pour achever leur muraille, [l] il continua celle que les Syracufains avoient commencée ; & en coupant celle des Athéniens, il les empêcha de l'achever ; de

[i] *En changeant feulement fon ordonnance de bataille.*) Car il s'apperçut, & il le dit même à fes troupes, que fa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la fienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils étoient trop ferrés, il leur avoit rendu inutiles leur cavalerie & leurs gens de trait.

[k] *Il continua celle que les Syracufains avoient commencée, & en coupant celle des Athéniens, il les empêcha de l'achever.*) Ce texte de Plutarque n'auroit pas été intelligible, fi on n'avoit le paffage de Thucydide d'où il a été pris ; & ce n'eft que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux, que les interpretes s'en font fi mal tirés, & l'ont laiffé dans une obfcurité impénétrable. Voici les paroles de Thucydide, livre iij. Καὶ τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ ἔφθασαν παροικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, ὥστε μηκέτι μήτε αὐτοὶ κωλύεσθαι ὑπ' αὐτῶν, ἐκείνους τε καὶ παντάπασιν ἀπεστερηκέναι, εἰ καὶ κρατοῖεν, μὴ ἂν ἔτι σφᾶς ἀποτειχίσαι. *La nuit fuivante les Syracufains prévinrent les ennemis & continuerent leur muraille, en la pouffant au-delà de celle des Athéniens, qu'ils couperent ; de forte que ni eux ne pouvoient être empêchés par les Athéniens, ni les Athéniens, quand même ils remporteroient la victoire, ne pouvoient s'empêcher d'être comme affiégés & hors d'état de tirer aucun fecours de leur muraille.* Ce que Thucydide a dit, παροικοδομήσαντες καὶ παρελθόντες τὴν τῶν Ἀθηναίων οἰκοδομίαν, c'eft ce que Plutarque a expliqué, παροικοδομῶν εἰς διεγκελὰς ἀπέκοψε τοὺς ἐκείνων παρατειχισμόν. *En pouffant fa muraille au-travers de celle des Athéniens qu'il coupa, il la leur rendit entiérement inutile.*

de maniere qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contr'eux, quand même ils auroient remporté la victoire.

Après cet heureux succès, les Syracusains reprenant courage armerent plusieurs galeres, & sortant en campagne avec leur cavalerie & leurs valets, ils firent beaucoup de prisonniers; & Gylippe alla lui-même par toutes les villes pour les solliciter de se joindre à lui, & il en gagna la plus grande partie qui lui obéirent & lui donnerent de puissans secours. De sorte que Nicias, retombé dans ses premieres défiances, & considérant le changement si soudain de ses affaires, recommença à perdre courage; & non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit encore très-fortement pour les presser de lui envoyer une autre armée, ou de retirer la sienne de Sicile, & en même tems pour les supplier de vouloir le décharger du commandement à cause de sa maladie.

Avant que les Athéniens eussent reçû ses lettres, ils avoient été sur le point de lui envoyer une nouvelle armée; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succès, si heureux pour sa patrie & si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoi sous divers prétextes. Ses malheurs firent un effet tout contraire; on se hâta de lui envoyer ce secours, & il fut résolu sur le champ que, des deux généraux qu'on nomma pour ses collegues, Démosthene & Eurymédon, le premier partiroit au commencement du printems avec toute la flotte qu'on alloit préparer, & qu'Eurymédon partiroit le premier sans attendre la fin de l'hiver, avec dix galeres, ce qu'il fit. Il porta à Nicias six vingt talens, avec la nouvelle, qu'en

qu'en attendant que Démosthene pût arriver en Sicile, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre & Euthydeme, pour l'aider & le soulager.

Pendant que Démosthene se prépare à faire voile, Nicias est attaqué tout-à-coup par terre & par mer avec un succès bien différent. D'abord une partie de sa flotte est vaincue par la flotte des Syracusains, mais ensuite il bat la flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses galeres à fond, & tue beaucoup de monde. Il ne fut pas si heureux par terre; car n'ayant pû secourir assez promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le fort de [l] Plemmyrion, malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions & de tout l'équipage de plusieurs galeres dont il étoit rempli, & passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considérable encore, il ôta par-là à Nicias la facilité des convois; car pendant qu'il tenoit Plemmyrion, le transport des vivres étoit sûr & prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. D'ailleurs, les Syracusains étoient persuadés que l'échec qui étoit arrivé à leur flotte ne venoit pas de la force & de la supériorité des ennemis, mais seulement du desordre où ils s'étoient jettés eux-mêmes en les poursuivant. C'est pourquoi ils se préparoient à un second combat naval, avec un appareil plus éclatant & plus magnifique. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce second combat,

[l] C'étoit un château à l'entrée du grand port.

combat, disant que, dans le tems qu'ils attendoient à toute heure une nouvelle flotte & un grand renfort que Démosthene leur amenoit en diligence, c'étoit une folie que d'aller hazarder un combat avec des troupes inférieures, déja fatiguées & mal pourvûes.

Au contraire, Ménandre & Euthydeme, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthene, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant avant l'arrivée de l'un, & de surpasser la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient, c'étoit la gloire d'Athenes; & ils soûtinrent avec tant d'ardeur, qu'elle étoit entierement perdue & ruinée, si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcerent Nicias à donner la bataille [m] où il fut défait par la ruse d'Ariston de Corinthe, le plus excellent pilote que les Syracusains eussent dans leur armée. Toute la pointe gauche de la flotte des Athéniens fut défaite, comme

[m] *Où il fut défait par la ruse d'Ariston de Corinthe.*) Cet Ariston de Corinthe avoit pris le parti des Syracusains; c'étoit le plus excellent pilote qu'ils eussent. Thucydide raconte la ruse dont il se servit, & que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conseilla aux capitaines de galeres d'envoyer à la ville dire qu'on vînt tenir le marché sur le rivage, afin que les matelots n'eussent qu'à descendre pour repaître, & qu'incontinent ils fussent en état d'aller attaquer les Athéniens qui ne s'y attendoient point; cela fut exécuté. Tous les matelots vont à terre, & se mettent à dîner. Les Athéniens trompés & croyant qu'ils se retiroient vers la ville, descendent aussi & se mettent à repaître; en même tems les Syracusains remontent sur leurs galeres, & vont les attaquer.

comme l'écrit Thucydide, & ils perdirent beaucoup d'hommes & de vaisseaux.

Cette perte jetta Nicias dans la derniere consternation. Tous les malheurs qui lui sont arrivés pendant qu'il étoit seul capitaine en chef, lui reviennent dans l'esprit; & en voici un plus grand qu'il s'est attiré par la faute que lui ont fait commettre ses collegues. Comme il est dans ce desespoir, les ennemis voyent au-dessus du port la flotte de Démosthene dans un appareil très-magnifique, & qui leur paroît très-formidable. Car il vient avec soixante & treize galeres montées par cinq mille combattans, & environ trois mille, tant archers que frondeurs & gens de trait, richement parées, leurs proues ornées d'éclatantes enseignes, équipées de bons rameurs, commandées par de bons officiers, & retentissant du bruit des clairons & des trompettes, & il s'avance ainsi fierement comme en pompe triomphale pour effrayer les ennemis.

Voilà donc les Syracusains retombés dans leurs premieres allarmes; ils ne voyent ni fin ni treve à leurs maux; leurs travaux passés, leurs blessures, leurs pertes, sont inutiles, ils sont à recommencer. Mais Nicias ne se réjouit pas long-tems de l'arrivée de cette grosse puissance; car dès qu'il se fut abouché avec Démosthene, celui-ci voulut à toute force qu'on allât à la chaude attaquer les Syracusains, qu'on avançât le danger, & qu'en mettant le tout pour le tout on prît Syracuse d'assaut, & qu'après cet exploit on s'en retournât à Athenes.

Nicias, étonné & effrayé de cette précipitation & de cette audace de Démosthene, le conjuroit de ne rien hazarder follement & en desespéré; il lui remontroit que les délais étoient tous contre

contre les ennemis ; qu'ils n'avoient plus ni vivres ni argent ; que leurs alliés étoient prêts à les abandonner ; que preſſés bientôt par la diſette, ils prendroient le parti de ſe rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une ſecrette intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracuſains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe, & que, pour peu que la néceſſité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils ſe remettroient à ſa diſcrétion.

Voilà ce que Nicias repréſentoit en paroles couvertes, & ſans rien expliquer trop clairement ; ce qui fit que Démoſthene & les autres généraux interpréterent mal ſes remontrances, & crurent que c'étoit timidité & poltronnerie qui le faiſoient parler : *C'étoient là*, diſoient-ils, *ſes anciennes longueurs, ſes remiſes, ſes défiances, ſes craintives précautions, par leſquelles il avoit perdu & éteint toute la vigueur de ſes troupes, en ne les menant pas d'abord contre les ennemis, & en attendant pour les attaquer que ſes forces fuſſent affoiblies & mépriſées.* Cela fit que les autres généraux & tous les officiers ſe rangerent à l'avis de Démoſthene ; Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre comme eux.

Démoſthene donc, ſe mettant dès la nuit du lendemain à la tête des troupes de terre, attaque le fort d'Epipoles ; & avant que les ſentinelles l'ayent apperçû, il tue une partie des ennemis qu'il ſurprend, & renverſe ceux qui ſe mettent en défenſe. Non content de cet avantage, il pouſſe plus loin, & tombe dans les bandes des Béotiens qui ſe ſont mis en bataille les premiers, & qui, marchant d'abord contre les Athé-

niens, les piques baiſſées, les chaſſent avec de grands cris, & en font un grand meurtre. Le trouble & l'effroi ſe répandent dans le reſte de l'armée. Ceux qui combattent encore & qui conſervent leur avantage, trouvent de front ceux qui ſont chaſſés; & ceux qui deſcendent des hauteurs d'Epipoles pour ſoûtenir les premiers, ſont repouſſés & bleſſés même par ceux qui fuient tout éperdus, & ſe renverſent ſur eux-mêmes, s'imaginant que ces fuyards ſont des gens qui pourſuivent, & prenant les amis pour ennemis. Cette confuſion avec laquelle ils ſe trouvoient pêle-mêle les uns dans les autres tous également ſaiſis de frayeur, & l'impoſſibilité de diſcerner les objets dans l'horreur d'une nuit qui n'étoit ni ſi obſcure qu'on ne pût rien voir, ni ſi claire que l'on diſtinguât ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidelle, la lune étant déja près de ſon coucher; & ſon obſcure clarté ſe trouvant même offuſquée par tant d'armes & tant d'hommes qui alloient & venoient; de ſorte qu'on voyoit bien aſſez pour s'entre-tuer, mais non pas aſſez pour s'entre-connoître; & que la peur de l'ennemi rendoit l'ami ſuſpect & redoutable: tout cela jettoit les Athéniens dans de grandes détreſſes, & les précipitoit dans des accidens très-fâcheux.

Pour comble de malheur, ils avoient encore à leur dos la lune qui, renvoyant devant eux leurs ombres, cachoit leur nombre & l'éclat de leurs armes; au lieu que, tombant ſur les armes de leurs ennemis, & éclairant leurs caſques & leurs boucliers, la reverbération les multiplioit en quelque ſorte, & les faiſoit paroître mieux armés. Enfin environnés de tous côtés, dès qu'ils eurent une fois lâché le pied, & entierement mis

en déroute, ils périrent par les armes de leurs ennemis ou par les leurs propres. Il y en eut plusieurs qui se précipiterent du haut des rochers; & de ceux qui se sauverent, la plûpart égarés dans la campagne & écartés les uns des autres, furent ratrapés le lendemain matin par la cavalerie de Syracuse, qui sortit après eux & qui les passa au fil de l'épée. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens; & de ceux qui échapperent, il y en eut bien peu qui se fussent sauvés avec leurs armes.

Nicias, au desespoir de cet échec qu'il avoit bien prévû, & qu'on auroit évité si l'on avoit suivi son conseil, se plaignit hautement de la témérité & de la précipitation de Démosthene. Et Démosthene, après s'être justifié le mieux qu'il put, fut d'avis que, sans perdre tems, on remontât sur les vaisseaux pour se retirer, parce, disoit-il, qu'il ne leur viendroit pas une nouvelle armée, & qu'avec celle qui leur restoit, ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis. Que, quand même ils pourroient être assûrés de la victoire, ils seroient obligés d'abandonner & de fuir des lieux toûjours dangereux, comme on sait, & mal sains pour une armée, & alors sur-tout absolument mortels, comme ils le voyoient eux-mêmes à cause de la saison; car on étoit au commencement de l'autonne, & la plûpart des soldats étoient déja malades, & tous les autres découragés.

Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite, non pas qu'il ne craignît les Syracusains, mais c'est qu'il craignoit encore davantage les Athéniens, leurs tribunaux & leurs calomnies. Il soûtenoit donc, *qu'il n'y avoit aucun danger à demeurer dans ce camp, & que,*

 quand

quand il y en auroit, il aimoit encore mieux mourir par les mains de ses ennemis, que par celles de ses citoyens ; bien éloigné en cela de penser comme Léon de Bysance, qui long-tems après dit à ses citoyens, *J'aime mieux périr pour vous qu'avec vous ;* il ajoûta *que, s'il falloit changer de camp, on délibéreroit à loisir sur le choix des lieux où il faudroit mener l'armée.*

Nicias ayant ainsi parlé, Démosthene, qui ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, n'osa s'opiniâtrer à celui-ci, sur-tout voyant tous les autres persuadés que Nicias avoit quelque intelligence, & qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne savoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement & avec tant de force à leur retraite, & y donna enfin les mains. Mais bientôt une nouvelle armée étant arrivée à Syracuse, & la maladie s'étant renforcée dans le camp des Athéniens, alors Nicias changea de sentiment & fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts pour s'embarquer.

Quand tout fut en état, & qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis en eussent rien apperçû, comme ne s'attendant point à un départ si précipité, tout-à-coup la lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser & à perdre entierement sa lumiere, ce qui remplit de frayeur Nicias & tous les autres, qui par ignorance & par superstition étoient étonnés de ces changemens & en redoutoient les suites ; car pour ce qui est de l'éclipse du soleil qui arrive dans le tems de la conjonction, la plûpart en connoissoient à-peu-près la cause, & le peuple même savoit que c'est l'interposition de la lune qui fait cet obscurcissement ; mais pour la lune on ne savoit, ni par l'opposition de quel corps, ni comment étant

dans

dans son plein elle perd tout-à-coup la lumiere & change à tout moment de couleur. C'est ce qu'ils trouvoient très-difficile à comprendre, & ils le regardoient comme un accident étrange & comme un signe que les dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur. Anaxagore fut le premier qui écrivit très-clairement & très-hardiment sur l'illumination de la lune, sur ses diverses phases & sur ses ombres, & il en avoit fait un traité.[n] Mais cet auteur n'étoit pas ancien, ni son écrit encore fort connu, on le tenoit même fort secret; il n'y avoit que peu de gens qui l'eussent, & ils ne le communiquoient qu'à des personnes sûres, & encore avec beaucoup de réserve & de précaution.[o] Car le peuple n'aimoit pas & ne souffroit pas volontiers les physiciens qu'on appelloit alors *météorolesches*, c'est-à-dire, *qui discourent des météores*,[p] persuadé que par leurs raisonnemens ils réduisoient toute la divinité à des causes purement naturelles &

cépour-

[n] *Mais cet auteur n'étoit pas ancien, ni son écrit encore fort connu.*) Il étoit si peu ancien, qu'il étoit du tems de Périclès & contemporain de Nicias, car il mourut la premiere année de l'olympiade lxxxviij. & Nicias fut tué la quatrieme année de l'olympiade xcj. quinze ans après la mort d'Anaxagore; & voilà pourquoi l'ouvrage de ce philosophe n'étoit encore que peu connu.

[o] *Car le peuple n'aimoit pas & ne souffroit pas volontiers les physiciens.*) Cela paroît par les ouvrages de Platon, & avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accusé de chercher par une curiosité criminelle à pénétrer ce qui se passe dans les cieux, & à sonder ce qui est dans les abîmes de la terre, comme Socrate lui-même le rapporte dans son apologie.

[p] *Persuadé que par leurs raisonnemens, ils réduisoient toute la divinité à des causes purement naturelles & dépourvûes de raison.*) C'est ce que le peuple dit toûjours pour ne pas être desabusé de ses anciennes erreurs, & pour persécuter ceux qui peuvent l'instruire.

 q Ce-

dépourvûes de raiſon, à des puiſſances ou facultés ſans providence, & à des accidens ou paſſions involontaires & de pure néceſſité. Protagoras fut banni d'Athenes pour un pareil ſyſtême; Anaxagore fut mis en priſon d'où Périclès ne le tira qu'avec beaucoup de peine; & Socrate, quoique très-éloigné de ces ſentimens, & qu'il ne ſe mêlât en aucune maniere de la phyſique, fut cependant condamné à mort à cauſe de la philoſophie. Ce ne fut qu'après ſa mort, & encore aſſez tard, que l'opinion de ſon diſciple Platon, venant à éclairer le monde, fut généralement reçûe à cauſe de la vie de ce perſonnage, & parce qu'il ſoûmettoit la néceſſité des cauſes naturelles à un principe divin & intelligent qui les gouverne, & coupa chemin à toutes les calomnies dont on noirciſſoit ces ſortes de diſputes & de diſſertations, & mit en vogue l'étude des mathématiques. Auſſi ſon ami Dion, dans le tems qu'il partoit de Zacynthe pour aller en Sicile contre Denys, la lune étant venue à s'éclipſer tout-à-coup, il n'en fut nullement troublé, ne laiſſant pas de mettre à la voile; & étant abordé à Syracuſe il en chaſſa le tyran.

Le malheur de Nicias en cette occaſion fut de n'avoir pas un devin expérimenté & habile; celui qu'il avoit & qui rabattoit une grande partie de ſa ſuperſtition, nommé Stilbidès, étoit mort peu de tems auparavant. Car une éclipſe de lune, comme le dit fort bien Philochorus, n'étoit pas un mauvais préſage pour des gens qui vouloient fuir, mais au contraire un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant beſoin des ténebres pour être cachées, & la lumiere étant toûjours leur plus redoutable ennemi. [1] Cepen-

[1] *Cependant dans le tems de la plus grande ignorance, après*

dant dans le tems de la plus grande ignorance, après les éclipses de soleil ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres & à se tenir en repos sans rien entreprendre, [r] comme Autoclidès l'a remarqué dans ses Commentaires où il explique ces signes; [s] au lieu que Nicias voulut attendre la révolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant, comme s'il ne l'avoit pas vûe bien nette & bien claire dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé & obscurci par l'opposition de la terre. Quittant donc par superstition le soin de presque toutes les autres affaires, il se mit à sacrifier en se tenant en repos jusqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fussent venus l'assaillir; avec leur armée de terre, ils attaquerent son camp & sa muraille, & avec leurs galeres ils environnerent le port. Il n'y eut pas jusqu'aux enfans qui ne se missent de la partie. Il y en eut plusieurs qui, s'étant jettés dans des bateaux de pêcheurs & dans de petites barques, s'approcherent des galeres

après les éclipses de soleil ou de lune, on n'étoit que trois jours à observer ces astres.) Cela étoit très naturel, on voyoit ces astres défaillir, on vouloit donc voir ce qu'ils deviendroient; & après qu'ils avoient reparu avec leur lumiere, on croyoit que trois jours suffisoient pour se rassurer.

r *Comme Autoclidès l'a remarqué dans ses commentaires.*) Au lieu d'*Autoclidès*, un savant critique a prétendu qu'il faut lire *Anticlidès*, & que c'est le même Anticlidès dont Plutarque parle dans la vie d'Alexandre & dans son traité d'Isis & d'Osiris. Il faut voir le savant Henri de Valois sur Harpocration, pag. 277.

s *Au lieu que Nicias voulut attendre la révolution entiere de la lune, & son retour à pareil jour du mois suivant.*) Thucydide écrit qu'il voulut attendre *trois fois neuf jours*, comme les devins l'avoient ordonné.

galeres des Athéniens, les défioient au combat, & les accabloient d'injures avec le dernier mépris.

Un de ces jeunes garçons, nommé Héraclide, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Syracuse, s'étant avancé trop inconsidérement, fut pris par une des galeres d'Athenes qui s'étoit mise à le poursuivre. Pollychus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix galeres qu'il commandoit; les autres galeres, craignant de même pour Pollychus, se mirent en avant pour le soûtenir. Cela engagea une grande bataille navale qui fut très-disputée, & où les Syracusains remporterent enfin l'avantage, après avoir tué le général Eurymédon & beaucoup d'autres officiers considérables.

Les Athéniens, voyant donc qu'il n'étoit pas possible de demeurer là plus long-tems, se mirent à crier contre leurs généraux, & à dire qu'il falloit se retirer par terre; car les Syracusains après leur victoire avoient fermé l'entrée du port pour les empêcher d'en sortir. Mais c'est à quoi Nicias ne voulut jamais entendre, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaisseaux de charge, & près de deux cent galeres. Faisant donc promptement embarquer sa meilleure infanterie & ses plus braves gens de trait, il en remplit cent dix galeres, les autres n'ayant plus de rames, & il mit en bataille sur le rivage le reste des troupes, abandonnant son camp & ses murailles, qui alloient jusqu'au temple d'Hercule. C'est pourquoi les Syracusains, qui jusqu'à ce jour-là n'avoient pas eu la liberté de faire à ce dieu le sacrifice ordinaire, y envoyerent leurs prêtres & leurs généraux pour s'en acquitter.

Quand

Quand les troupes furent embarquées, les devins annoncerent aux Syracusains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire éclatante & une victoire signalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers & s'ils ne faisoient que se défendre ; [1] car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ses grands travaux, & n'avoit tout vaincu, qu'en se défendant & en repoussant les injures qu'on lui vouloit faire ; pleins de confiance ils se mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes & des plus sanglantes ; & ce qu'il y a d'admirable, elle ne causa pas moins de trouble, de passion & d'agitation aux deux armées qui la regardoient de-dessus le rivage, qu'à celles qui combattoient ; car elles voyoient à clair tout le combat dans lequel, comme on se battoit dans un très-petit espace, il arriva des changemens très-divers & peu attendus. Les Athéniens se firent autant de mal eux-mêmes par leur ordonnance & par la nature de leur armement, qu'ils en reçurent de leurs ennemis ; car ils combattirent avec toute leur flotte ensemble sans intervalles & avec des vaisseaux très-lourds & très-pesans contre des vaisseaux légers qui, ayant plus de jeu, venoient les attaquer de tous

[1] *Car Hercule lui-même n'étoit pas venu à-bout de ses grands travaux.*) Le véritable courage & la véritable force consistent, non à faire des violences, mais à les repousser ; c'est pourquoi Plutarque a remarqué dans la vie de Thesée que ce héros, qui vouloit en tout imiter Hercule, se mit en chemin, résolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'est plus de saison pour deux armées qui sont en présence ; celle qui attaque la premiere n'est pas moins censée repousser la violence, que celle qui se défend.

tous côtés, de forte qu'un feul étoit fouvent aux prifes avec plufieurs. D'ailleurs ils étoient accablés d'une grêle de pierres qui portent toûjours leur coup de quelque endroit qu'on les jette ; au lieu qu'ils ne fe défendoient qu'en jettant des dards & des traits dont l'agitation de la mer par le branle du vaiffeau rendoit le coup incertain, & faifoit que la plûpart fe perdoient inutilement & ne portoient point où on vifoit. C'étoit un confeil que le pilote Arifton avoit donné aux Syracufains. Il fut tué dans ce combat, en donnant de grandes preuves de fon habileté & de fon courage, la victoire s'étant déja déclarée pour fon parti.

Après cette grande déroute des Athéniens & ce grand meurtre de leurs gens, la fuite par mer leur fut entierement interdite ; mais lorfqu'ils virent qu'il leur étoit très-difficile de fe fauver même par terre, alors ils tomberent dans un tel découragement, qu'ils ne penferent plus à repouffer les ennemis qui les approchoient pour emmener leurs galeres ; ils ne demanderent pas feulement à enlever leurs morts, trouvant que c'étoit une plus grande pitié d'abandonner leurs malades & leurs bleffés, que de laiffer leurs morts fans fépulture. Outre qu'ils avoient cet horrible fpectacle devant les yeux, ils fe trouvoient encore eux-mêmes dans un état plus déplorable, en ce qu'ils voyoient bien qu'ils ne pouvoient éviter le même fort, & qu'ils l'auroient après avoir fouffert beaucoup plus de maux & des maux plus terribles.

Comme ils fe préparoient donc à profiter de la nuit pour fe retirer par terre, Gylippe, voyant les Syracufains occupés à faire des feftins & des facrifices, à caufe de la victoire & de la fête d'Her-

d'Hercule, qui étoit justement ce jour-là, prévit bien qu'il ne feroit pas en son pouvoir de leur persuader, ni de les forcer de reprendre les armes, pour courir sus aux ennemis qui se retiroient. Dans cet embarras, [a] Hermocrate imagina cette ruse pour surprendre Nicias: il lui envoya quelques-uns de ses compagnons qui lui dirent qu'ils venoient de la part des mêmes gens qui avoient entretenu avec lui une secrette intelligence pendant toute la guerre, & qu'ils étoient envoyés pour l'avertir de se donner bien de garde de partir cette nuit-là, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embûches, & s'étoient saisis de tous les chemins. Nicias, abusé par ce stratagême, assûra qu'il demeureroit & demeura effectivement, comme s'il eût eu peur de ne pas tomber dans les piéges que ses ennemis lui tendoient; car dès le lendemain matin ils occuperent les passages les plus difficiles, fortifierent les gués des rivieres, rompirent les ponts, & mirent des pelotons de cavalerie çà & là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ayant donc resté encore tout ce jour-là, ils se mirent en marche la nuit suivante avec de grands cris & de grands gémissemens, comme s'ils avoient quitté non une terre ennemie, mais leur pays

[a] *Hermocrate imagina cette ruse pour surprendre Nicias.*) Il comprit bien de quelle conséquence il étoit d'empêcher Nicias de se retirer par terre avec une armée aussi considérable que celle qu'il avoit encore, car il lui restoit près de quarante mille hommes. Si toutes ces troupes s'étoient donc arrêtées & fortifiées dans quelque coin de la Sicile, que n'en auroient pas dû craindre les Syracusains? La guerre n'étoit nullement finie. Hermocrate rendit par-là un grand service à son pays.

pays natal, tant à cauſe de l'extrême diſette où ils ſe trouvoient de toutes choſes, que de la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parens & leurs amis qui, malades ou bleſſés, ne pouvoient les ſuivre. Dans cet état ſi déplorable, ils trouvoient encore leurs maux préſens légers au prix de ceux qui les attendoient & qu'ils ne pouvoient éviter.

De tous les ſpectacles horribles & lamentables qui s'offroient par-tout dans ce camp, le plus terrible & celui qui faiſoit le plus de compaſſion, c'étoit Nicias lui-même, abattu & exténué par ſa maladie, indignement réduit à la derniere néceſſité, & manquant des choſes mêmes les plus néceſſaires, dans le tems que ſon âge & ſes infirmités les demandoient le plus & en avoient le plus grand beſoin. Cependant, malgré ſa grande foibleſſe, il faiſoit & ſoûtenoit avec force & courage ce que les plus ſains & les plus robuſtes ne ſoûtenoient que très-difficilement; & il étoit aiſé de voir que ce n'étoit ni pour l'amour de lui-même, ni pour l'amour de la vie, qu'il réſiſtoit à tant de travaux, mais que c'étoit pour l'amour d'eux qu'il ne renonçoit pas à ſa derniere eſpérance. Car, lorſque la peur & le deſeſpoir portoient tous les autres à gémir & à pleurer, lui au contraire, s'il étoit forcé quelquefois de verſer quelques larmes, il faiſoit bien connoître que ce n'étoit pas le danger préſent qui les lui arrachoit, & qu'il ne les donnoit qu'au ſouvenir de l'abaiſſement & de la honte qui lui revenoient de cette expédition, au lieu de la grandeur & de la gloire qu'il en avoit attendues par les grands ſuccès qu'il s'étoit promis.

Que ſi l'on étoit ſi fort touché de pitié de le voir dans cette miſere, cette pitié augmentoit infini-

infiniment, quand on venoit à rappeller les discours qu'il avoit tenus, & les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher ce voyage ; car alors on trouvoit qu'il méritoit encore moins ſes malheurs. Pour comble de maux on ſe défioit même des eſpérances qu'on met aux dieux, & on calomnioit la providence, en voyant qu'un homme qui avoit toûjours aimé les dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agiſſoit de leur honneur & de leur culte, & qui avoit donné tant de marques éclatantes de ſa piété, n'éprouvoit en rien une fortune plus heureuſe que les plus méchans & les derniers hommes de l'armée.

Cependant Nicias tâchoit, & par le ton de ſa voix & par ſon viſage ouvert, & par les careſſes qu'il faiſoit à tout le monde, de ſe montrer ſupérieur à tous ſes maux. Pendant huit jours de marche, toûjours harcelé, chargé & preſſé par les ennemis, il conſerva toûjours ſa troupe invincible, juſqu'à ce que Démoſthene, qui étoit demeuré derriere, fut fait priſonnier avec toute ſon armée, * ayant été enveloppé dans une ferme appellée Polyzele, où il ſe défendit longtems avec beaucoup de courage. Pour ne pas ſurvivre à ſon malheur il ſe perça de ſon épée, mais il ne s'acheva point, les ennemis, qui ſurvinrent dans ce moment & qui le ſaiſirent au corps, l'en ayant empêché.

Quel-

* *Ayant été enveloppé dans une ferme appellée Polyzele.*) Plutarque appelle ici αὐλὴν, *ferme*, ce que Thucydide appelle χωρίον τῷ κύκλῳ μὲν τειχίον περιὸν, *un lieu environné d'une muraille ſeche.* C'étoit ou une ferme, comme on en voit encore pluſieurs de cette maniere, ou une eſpece de petit bourg.

Quelques cavaliers Syracusains prirent les devans, & allerent annoncer à Nicias cette terrible nouvelle. Nicias n'en voulut rien croire d'abord, & demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'informer de la vérité. Ces cavaliers de retour lui rapporterent que Démosthene & ses troupes étoient véritablement prisonniers de guerre ; alors il voulut traiter avec Gylippe, & lui envoya dire par un héraut que, s'il vouloit laisser sortir de Sicile les Athéniens en toute sûreté, il lui donneroit des ôtages y pour le payement de toutes les sommes que les Syracusains avoient dépensées pour cette guerre. Les Syracusains rejetterent cette proposition avec insolence & emportement, accompagnerent ce refus d'injures & de menaces, & recommencerent à le charger.

Quoique Nicias manquât absolument de toutes les choses les plus nécessaires, il ne laissa pas de soûtenir leurs attaques toute la nuit ; & le lendemain il marcha vers le fleuve d'Asinarus, z ayant toûjours à dos les ennemis qui les accabloient de traits. Quand ils furent sur le bord du fleuve, les Syracusains les ayant joints en précipiterent la plus grande partie dans le courant, les autres s'y étoient déja jettés dans l'impatience de se desaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils buvoient, jusqu'à ce que Nicias, se jettant aux pieds de Gylippe, lui dit : *Gylippe, au milieu de votre victoire, ayez pitié, je ne dis pas de moi qui par l'excès de mes malheurs ai acquis une assez grande gloire,*

y Il offroit un ôtage pour chaque talent.

z Fleuve au-dessus du promontoire de Pachyne.

gloire, mais de ces pauvres Athéniens. Souvenez-vous que les revers de la fortune ne sont nulle part si communs qu'à la guerre ; & n'oubliez pas que les Athéniens ont toûjours usé modérément & généreusement de leur victoire, toutes les fois qu'ils ont eu l'avantage sur les Lacédémoniens.

Nicias ayant ainsi parlé, Gylippe fut frappé de sa vûe & de ses paroles, & sentit quelques mouvemens de compassion. Il se souvenoit que les Lacédémoniens avoient reçû de lui de très-bons traitemens dans le tems de leur dernier traité [a] ; d'ailleurs il comprenoit que rien ne contribueroit tant à sa gloire que d'emmener prisonniers les deux généraux des ennemis. Relevant donc Nicias il le consola, & donna ordre qu'on sauvât la vie à tous les autres ; mais cet ordre n'étant porté que tard, ceux qui furent sauvés se trouverent en bien moins grand nombre que ceux qui périrent, quoique les soldats en eussent dérobé plusieurs à l'insû de leurs capitaines.

Après qu'ils eurent mis ensemble tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils décorerent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées ; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrerent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue contre les Grecs, & remporté par leur force & par leur valeur une victoire très-signalée & très-complette.

Dès qu'ils furent entrés on convoqua une assemblée

[a] Après l'affaire de Pylos & de l'isle de Sphacterie.

[b] Qui

semblée de tous les Syracusains & de leurs alliés. Là l'orateur Euryclès proposa ce decret : *Premierement, que le jour que Nicias avoit été fait prisonnier, seroit une fête solemnelle où l'on ne feroit aucune œuvre de ses mains, & que l'on passeroit à faire des sacrifices ; que la fête seroit appellée* Asinaria, *du nom du fleuve sur le bord duquel ce grand bonheur leur étoit arrivé.* C'étoit le vingt-sixieme jour du mois appellé *Carnéen*, [b] que les Athéniens appellent *Metagitnion. Quant aux prisonniers, que les valets & tous les alliés seroient vendus publiquement, & que tous les Athéniens de condition libre, & tous les Siciliens, qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carrieres, excepté les deux généraux que l'on feroit mourir sans différer.*

Les Syracusains reçurent ce decret avec applaudissement. Hermocrate se leva & voulut représenter qu'il étoit plus glorieux de bien user de la victoire, que d'avoir vaincu ; mais à ces mots il se fit une émeute presque générale ; & Gylippe ayant demandé aux Syracusains les deux généraux pour les mener à Lacédémone, attendu qu'ils étoient ses prisonniers, les Syracusains, enorgueillis de leurs prospérités, le traiterent avec insolence & l'accablerent d'injures. Ils se plaignoient déja beaucoup de lui, sur-tout ils ne pouvoient supporter sa grande sévérité & sa maniere de commander toute Lacédémonienne. Timée ajoûte qu'ils l'accusoient d'avarice & de concussion, vices qu'il tenoit de famille ; car son pere Cléandrides avoit été banni de Sparte, pour s'être laissé corrompre par des présens ; [c] & lui-même ayant détourné trente talens des mille

[b] Qui répond au mois de Septembre.

[c] *Et lui-même ayant détourné trente talens des mille que*

mille que Lyſandre envoyoit par lui à Sparte, les ayant cachés ſous les tuiles de ſa maiſon, il fut découvert & obligé de ſe bannir très honteuſement lui-même de ſa patrie, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Lyſandre.

Timée ne dit point que Démoſthene & Nicias [d] furent lapidés par les Syracuſains, comme l'écrivent Philiſtus & Thucydide; mais il écrit formellement que, pendant que l'aſſemblée tenoit encore, Hermocrate les envoya avertir de ce qui ſe paſſoit par un de ſes gens que leurs gardes laiſſerent entrer, & que ſur cet avis ils ſe tuerent eux-mêmes. Leurs corps jettés à la porte de la priſon furent long-tems expoſés à la vûe de ceux qui voulurent jouir de ce ſpectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui dans un temple de Syracuſe on montre un bouclier qu'on dit être le bouclier de Nicias, dont le deſſus eſt d'or & de pourpre tiſſus enſemble avec un art merveilleux.

Des autres priſonniers Athéniens, [e] la plûpart mou-

que Lyſandre envoyoit par lui à Sparte.) Gylippe ne tomba dans cette infamie qu'après cette affaire de Sicile; car ſi cela lui étoit arrivé auparavant, jamais les Lacédémoniens ne lui auroient donné le commandement de leurs troupes.

[d] *Furent lapidés par les Syracuſains, comme l'écrivent Philiſtus & Thucydide.*) Mais Thucydide n'écrit point que les Syracuſains les lapiderent; il dit qu'ils les égorgerent, ἀπέσφαξαν.

[e] *La plûpart moururent dans les carrieres, de la maladie que causerent le méchant air & la mauvaiſe nourriture.*) Ils étoient entaſſés les uns ſur les autres dans ces lieux étroits, où ils furent pendant huit mois à l'air, brûlés par la chaleur, & enſuite morfondus par les froids des nuits d'automne, empoiſonnés par la puanteur & de leur ordure & des cadavres de ceux qui mou-

moururent dans les carrieres de la maladie que causerent le méchant air & la mauvaise nourriture, car ils n'avoient par jour chacun que deux écuelles d'orge & une écuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient été cachés par les soldats, ou qui avoient échappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, & on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; & de ces derniers qui, avec la peine de l'esclavage, souffrirent encore cette flétrissure, le nombre en fut assez grand; mais leur sagesse, leur patience & leur honnêteté leur furent d'un grand secours: car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurerent auprès de leurs maîtres qui les traiterent avec toute sorte d'estime & de considération.

Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent au cœur de la Grece, il n'y en a point qui soient si touchés & si amoureux de la poésie d'Euripide, que les Siciliens; & quand ceux qui voyageoient dans leur isle leur en apportoient des morceaux, ils les apprenoient par cœur avec grand plaisir, & se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion il y en eut plusieurs qui, étant de retour à Athenes, allerent voir Euripide pour le remercier, en lui disant, les uns, *qu'ils avoient été délivrés de servitude pour avoir enseigné à leurs maîtres les endroits de ses pieces dont ils avoient pû se souvenir*; & les autres, *qu'errant à travers champs après le combat, ils avoient trouvé de quoi se nourrir en chantant ses vers.* Et cela ne doit pas paroître bien

mouroient de leurs blessures ou de la maladie, & consumés par la faim & par la soif.

f Il

bien étonnant, puiſque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus, pourſuivi par des corſaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refuſerent d'abord de lui donner retraite & vouloient le chaſſer; mais qu'enſuite ayant démandé à ceux qui étoient dedans s'ils ſavoient quelques vers d'Euripide, & eux ayant répondu *qu'ils en ſavoient pluſieurs*, alors ils leur permirent d'aborder, & les reçurent avec toute ſorte d'humanité & de courtoiſie.

On dit que les Athéniens refuſerent de croire d'abord la nouvelle de cette défaite, principalement à cauſe de celui qui la répandit. Car on aſsûre, & cela eſt vraiſemblable, qu'un étranger, ayant abordé au port du Pirée, & s'étant arrêté dans la boutique d'un barbier, ſe mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme ſi les Athéniens en euſſent déja été informés. Le barbier, l'ayant entendu avant que cet étranger pût l'apprendre à d'autres, courut vers la ville; & ayant rencontré les archontes, il leur donna cruement cette nouvelle au milieu de la place. L'étonnement & le trouble s'emparent de tous les eſprits. Les archontes convoquent une aſſemblée du peuple & introduiſent le barbier. On lui demande d'abord de qui il tient ce qu'il vient de débiter; & comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer ſon auteur, [f] il eſt traité

f *Il eſt traité de forgeur de nouvelles.*) C'eſt ce que ſignifie proprement λογοποιὸς, celui qui débite de fauſſes nouvelles à plaiſir, & ſans autre but que celui de ſurprendre & d'amuſer les gens par ſes menſonges. Il y a dans Théophraſte un fort beau chapitre ſur ce vice, περὶ λογοποιίας. Nous ſavons par Démoſthene & par ſaint Luc dans les actes, que les Athéniens étoient ſi curieux de nouvelles, qu'ils étoient les jours entiers à la place, pour

traité de forgeur de nouvelles, & pris pour un homme qui, par ses imaginations creuses, ne cherche qu'à effrayer & à troubler la ville. [g] On l'attache [h] à une roue où on le tient à la torture pendant long-tems, jusqu'à ce qu'il arriva des gens qui confirmerent ce bruit, & qui conterent tout le détail de l'affaire comme elle s'étoit passée. Ainsi on ne crut à Athenes qu'avec beaucoup de peine que Nicias fût tombé dans les malheurs qu'il leur avoit si souvent prédits.

pour apprendre des allans & des venans quelque chose de nouveau. Il ne faut donc pas douter qu'il n'y eût beaucoup de ces forgeurs de nouvelles pour repaître de ces faussetés ces oreilles avides, & pour amuser leur curiosité.

g *On l'attacha à une roue, où on le tint à la torture pendant long-tems.*) Le savant Casaubon a voulu inférer de ce passage que les Athéniens avoient établi une peine contre les forgeurs de nouvelles, mais cela ne paroît par aucun endroit de l'antiquité. Il n'y a même nulle apparence que les Athéniens, curieux comme ils étoient, eussent voulu frauder leur curiosité par cette cruelle précaution qui auroit empêché les gens non-seulement de débiter de fausses nouvelles, mais d'en dire même de véritables, dans la crainte d'être exposés à cette punition, avant que la vérité, qu'ils auroient dite, eût pu être avérée; & ce qui prouve invinciblement que cela n'étoit pas, c'est que Théophraste même dans le chapitre où il détaille ce vice, dit: *J'admire ce que prétendent les forgeurs de nouvelles, car non-seulement ils mentent, mais ils mentent sans aucune utilité pour eux,* ὐ γὰρ μόνον ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ ἀλυσιτελῶς ἀπαλλάττουσι. S'il y avoit eu une punition établie, cet écrivain si exact n'auroit pas manqué d'en parler & d'ajoûter καὶ κινδύνωδῶς, *& avec beaucoup de danger.* Ce passage de Plutarque, qui est unique, ne sauroit servir de preuve à ce que Casaubon a avancé; car ce que font ici les Athéniens contre ce malheureux barbier, c'est la conjoncture & l'importance de cette nouvelle qui les y portent, parce qu'elle les jettoit dans la derniere desolation.

h *A une roue.*) On se servoit d'une roue pour donner la question; on y attachoit le criminel, & on le tournoit avec rapidité. Il en est parlé dans les auteurs Grecs & dans les auteurs Latins.

Fin de la vie de Nicias.

MARCUS CRASSUS.

MARCUS CRASSUS étoit fils d'un pere qui avoit été censeur, & qui avoit eu l'honneur du triomphe. Il fut élevé dans une petite maison avec ses deux freres qui tous deux furent mariés du vivant de leurs parens, & ils n'avoient tous qu'une même table; & ce ne fut pas ce qui contribua le moins à le rendre sobre & tempérant dans toute sa maniere de vivre. [a] Après la mort de l'un de ses freres, il prit avec lui sa veuve & ses enfans dans sa maison. Car sur l'amour des femmes il n'y avoit point de Romain plus sage & plus modéré que lui. Il est vrai qu'étant un peu avancé en âge il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec Licinnia, une des vierges vestales. Licinnia même fut appellée en justice à la poursuite d'un certain Plotinus qui se déclara son accusateur. Mais la vérité est [b] que cette vestale avoit une maison de campagne fort belle, & que Crassus, voulant l'avoir à bon marché, s'attacha à elle & lui fit la cour fort assidument; de sorte que

[a] *Après la mort de l'un de ses freres, il prit avec lui sa veuve & ses enfans dans sa maison.*) Xylander a eu raison de reprendre les interpretes qui avoient traduit, *il épousa sa veuve, & en eut des enfans.* Car cela est faux, & la lettre du texte ne souffre pas ce sens-là. Crassus prit avec lui sa belle-sœur & ses neveux.

[b] *Que cette vestale avoit une maison de campagne fort belle.*) Car les vestales ne renonçoient pas à leur bien comme nos religieuses; & la raison de cela étoit, qu'elles pouvoient sortir de cette religion & se marier.

c Trois

que ses fréquentes visites donnerent lieu à ce soupçon. Le jour qu'il fut jugé, ce qui lui aida le plus à réfuter cette accusation, ce fut son avarice; car ses juges ayant connu que c'étoit le seul motif de son attachement, il fut absous à pur & à plein, & il ne laissa pas un moment de repos à la vestale jusqu'à ce qu'elle lui eût vendu sa maison. Aussi les Romains disent-ils que l'amour des richesses étoit le seul vice qui obscurcissoit en lui beaucoup de vertus. Je crois en effet que ce vice paroissoit seul, mais c'est parce qu'étant plus fort & plus violent que tous les autres, il les effaçoit tous & les empêchoit d'éclater.

Les grandes preuves que l'on donne de son avarice sont sa maniere d'acquérir & ses biens immenses; car il n'avoit au plus que [c] trois cent talens quand il entra dans le monde. Pendant le tems qu'il fut en charge il consacra à Hercule la dixme de ses biens, il donna un festin au peuple, & fit à chaque citoyen une distribution de bled pour trois mois; & après ces grandes largesses, ayant voulu faire un état de tous ses biens avant son départ pour aller faire la guerre aux Parthes, il trouva que son fonds montoit à la somme de [d] sept mille cent talens; & la plus grande partie de tout ce bien, s'il faut dire cette vérité avec l'exécration qu'elle mérite, il l'avoit acquise par le fer & par le feu, ayant tiré ses plus grands revenus des calamités publiques. Car lorsque Sylla, après avoir pris Rome, vendoit publiquement les biens de ceux qu'il avoit fait mourir, appellant & estimant véritablement ces

[c] Trois cent mille écus.

[d] Vingt-un millions trois cent mille livres.

ces biens des dépouilles ennemies, & un butin qui lui appartenoit, & voulant que la plûpart & les plus confidérables des citoyens participassent à son crime, Crassus fut des plus ardens à recevoir de lui en don ou à acheter à vil prix tout ce qui lui convenoit.

De plus, voyant que les fléaux les plus ordinaires & les plus fréquens de Rome étoient les incendies & les croulemens des maisons à cause de la quantité infinie des bâtimens & de leur hauteur excessive, il acheta pour esclaves des maçons, des charpentiers, des architectes, jusqu'à cinq cent; & quand le feu étoit en quelque endroit, il achetoit non-seulement les maisons qui brûloient, mais encore les maisons contiguës que les maîtres abandonnoient, pour peu de chose, à cause de la crainte & de l'incertitude de l'événement; de sorte que par ce moyen il se trouva que la plus grande partie de Rome lui appartenoit. Mais quoiqu'il eût un si grand nombre d'ouvriers, il ne bâtit jamais aucune maison que la seule où il demeuroit; car il disoit ordinairement, *que ceux qui bâtissoient se détruisoient sans avoir d'autres ennemis qu'eux-mêmes.*

Quoiqu'il eût plusieurs mines d'argent qui lui rapportoient beaucoup, quantité de terres de grand revenu, & beaucoup de laboureurs pour les faire valoir, cependant on peut dire que tout cela n'étoit rien au prix du profit qu'il retiroit de ses esclaves, considérables par leur nombre & par leurs talens; car ils étoient les uns lecteurs, les autres écrivains, ceux-ci banquiers, ceux-là bons hommes d'affaires, maîtres-d'hôtels ou cuisiniers. Et non-seulement il étoit présent quand ils apprenoient, mais il se donnoit la peine de les former & de les enseigner lui-même, très-

per-

[e] persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'œconomique. En quoi il avoit grande raison, s'il estimoit, comme il le disoit souvent, qu'il faut gouverner tous ses biens par ses esclaves, & ses esclaves par soi-même. [f] Car nous voyons que l'œconomique, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain; au lieu que celle qui regarde les hommes fait partie du grand art de la politique. Mais en quoi il n'avoit pas raison, c'est qu'il croyoit & soûtenoit qu'un homme n'étoit pas riche quand il n'avoit pas assez de bien pour entretenir & soudoyer lui seul une armée; car, comme disoit Archidamus, [g] la guerre

[e] *Persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivans de l'œconomique.*) Aristote a fort bien dit dans son *traité de l'Œconomie*, que de toutes nos possessions, la premiere & la plus nécessaire, c'est celle qui est la meilleure en elle-même, & la plus capable de conduite; & par conséquent que ce sont les esclaves qui sont des hommes. C'est pourquoi Crassus les appelle avec raison, *les organes vivans & animés de l'œconomique.*

[f] *Car nous voyons que l'œconomique, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain, au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand art de la politique.*) Ce jugement de Plutarque est certain. Celui qui saura bien conduire des esclaves, pourra être capable de conduire aussi d'autres hommes, ce que ne fera jamais bien celui qui a borné son œconomie aux choses inanimées, seulement pour le gain; & par-là l'art du premier entre dans l'art de la politique. On peut dire aussi d'un autre côté que l'œconomique est une partie de la politique, & qu'elle en est même l'origine, car l'œconomie regarde le soin d'une maison, d'un ménage, & la politique regarde le soin des villes & des états, & les villes & les états sont composés de maisons & de ménages.

[g] *La guerre est un animal dont l'entretien n'est ni fixe ni reglé.*) On peut appliquer à ce sujet cet apologue célebre, *La Lune pria un jour sa mere*

guerre eſt un animal dont l'entretien n'eſt ni fixe ni réglé ; de ſorte que les fonds dont elle a beſoin ſont toûjours indéterminés & indéfinis. Et en cela Craſſus étoit bien éloigné de la penſée de Marius qui, ayant diſtribué à chacun de ſes ſoldats quatorze arpens de terre, & ayant ſû qu'il y en avoit qui ſe plaignoient & qui en demandoient davantage, dit : *A Dieu ne plaiſe qu'un Romain trouve trop petite une portion de terre qui ſuffit pour le nourrir.*

L'avarice de Craſſus n'empêcha pas qu'il ne fût toûjours très-honnête & très-généreux pour les étrangers, car ſa maiſon leur étoit toûjours ouverte, & il prêtoit à ſes amis ſon argent ſans intérêt ; mais auſſi quand le terme du payement étoit échû, il l'exigeoit rigoureuſement & ſans quartier, de ſorte que le plaiſir qu'il avoit fait gratuitement devenoit ſouvent plus à charge que n'auroit été la plus groſſe uſure. Sa table étoit populaire, il n'y invitoit le plus ſouvent que les gens du peuple. Mais la ſimplicité qui y régnoit étoit accompagnée de tant de propreté & d'un accueil ſi gracieux, qu'elle la rendoit beaucoup plus agréable que la bonne chere la plus ſomptueuſe.

Pour ce qui eſt de ſon application aux lettres, il s'attacha particulierement à l'éloquence, ſurtout à cette éloquence qui eſt utile à plus de monde, je veux dire, à celle du barreau ; & il y réuſſit ſi bien qu'il ſe rendit un des plus grands orateurs

mere de lui faire un manteau juſte à ſa taille. Eh ma fille, lui répondit ſa mere, *comment cela ſe peut-il ? Tu n'es pas un ſeul jour dans la même forme, & tu croîs ou décroîs continuellement. Ce manteau que tu demandes ne te ſeroit plus bon dès qu'il ſeroit fait.*

h Car

orâteurs qui fussent de son tems à Rome, surpassant par son travail & par une application continuelle ceux que la nature avoit plus favorisés que lui. [b] Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable qu'il n'y vint tout préparé, jusques-là qu'il arriva souvent que Pompée, César & Ciceron même, craignant & refusant de se lever pour plaider, il prit leur place & défendit les causes dont ils étoient chargés. Cela le rendit d'autant plus agréable au peuple qui le regardoit comme un homme très-appliqué & très-secourable. Ce qui plaisoit encore infiniment, c'étoit sa douceur, sa politesse & la civilité avec laquelle il recevoit & caressoit tous ceux qui alloient le voir ou qui s'adressoient à lui. Il ne rencontroit pas un Romain dans la rue, pour si pauvre & de si basse condition qu'il fût, qui le saluât, qu'il ne lui rendît son salut en l'appellant par son nom.

On dit aussi qu'il étoit très-profond dans l'histoire, & qu'il n'étoit point ignorant dans la philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'Aristote qu'il avoit lûs avec un maître, appellé Alexandre, qui donna de grandes preuves de son desintéressement, de sa douceur & de sa patience par le

[b] *Car il n'y avoit point de cause si petite & si méprisable, qu'il n'y vint tout préparé.*) Plutarque ne veut pas dire que Crassus ne plaidoit pas la moindre petite cause sans être préparé, il dit une chose plus considérable ; il veut faire entendre qu'on ne plaidoit point de cause pour si petite qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât & ne s'y préparât, comme s'il en avoit été chargé. Et c'est pourquoi il ajoûte que souvent Pompée, César, & Cicéron même, refusant de se lever pour parler dans quelque affaire, parce qu'ils n'étoient pas préparés, Crassus fut en état de se lever & de parler à leur place.

i O

le commerce qu'il eut avec Craſſus; car il ne ſeroit pas aiſé de dire s'il étoit plus pauvre quand il entra auprès de lui, que quand il en ſortit, après avoir vécu long-tems avec lui très-familierement. C'étoit le ſeul de ſes amis que Craſſus menoit toûjours à la campagne; & par les chemins il lui donnoit toûjours un chapeau pour ſe garantir du ſoleil; mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de lui redemander. [i] Oh la grande & merveilleuſe patience de cet homme! & d'autant plus merveilleuſe [k] que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifférente. Mais c'eſt de quoi nous parlerons dans la ſuite.

Quand Cinna & Marius ſe furent rendus les plus forts, il n'y eut perſonne qui ne vît qu'ils revenoient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine & la mort des plus gens de bien. Auſſi tous ceux qui furent trouvés dans la ville furent ſacrifiés à leur fureur. De ce nombre furent le pere de Craſſus & ſon frere. Pour lui étant encore fort jeune, il ſe déroba à ce danger; car voyant que les tyrans le faiſoient chercher, & qu'ils avoient détaché après lui des gens, comme

i *O la grande & merveilleuſe patience de cet homme.)* C'eſt une exclamation d'admiration, & elle eſt très-juſte. Comment cet Alexandre pouvoit-il ſupporter l'avarice ſordide de ce richard, qui lui redemandoit juſqu'à un chapeau? L'homme le plus deſintéreſſé auroit perdu patience à une telle infamie.

k *Que ce pauvre homme faiſoit profeſſion d'une philoſophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une choſe indifférente.)* Car la philoſophie d'Ariſtote, comme celle de Platon, comptoit les richeſſes parmi les biens deſirables, & regardoit la pauvreté comme un obſtacle à l'exercice de la vertu.

comme autant de limiers, pour le prendre dans leur enceinte, il prit avec lui trois de ses amis & dix domestiques ; & usant d'une extrême diligence, il se sauva en Espagne où il avoit déja été avec son pere qui y commandoit, & où il avoit fait des amis. Mais à son arrivée il trouva tout le monde & ses amis même saisis de crainte & tremblans au seul nom de Marius, & aussi allarmés de sa cruauté, que s'il eût déja été à leurs portes. C'est pourquoi il n'osa se découvrir ni se faire connoître à personne ; mais il prit le parti de se retirer dans une petite terre de Vibius Pacianus sur le bord de la mer, où il y avoit une caverne fort grande & fort profonde. Il s'y cacha & envoya de-là un de ses domestiques à Vibius pour sonder la disposition où il seroit pour lui, d'autant plus même qu'il ne pouvoit plus se ménager ; car il commençoit à manquer de vivres.

Vibius, ayant entendu son aventure, se réjouit de ce qu'il s'étoit sauvé; & ayant demandé à ce domestique le nombre de ceux qui l'accompagnoient & le lieu où il s'étoit refugié, il ne voulut pas aller lui-même le voir de peur de donner du soupçon. Mais ayant fait venir son receveur qui gouvernoit cette terre, il lui ordonna de faire préparer tous les jours un souper, de le porter lui-même tout seul à l'entrée de la caverne, de le mettre au pied de la roche, & de se retirer ensuite dans un grand silence, sans s'informer de rien davantage & sans vouloir rien connoître ni approfondir. Il le menaça qu'il le feroit mourir s'il faisoit la moindre démarche pour satisfaire sa curiosité, & lui promit qu'il lui donneroit la liberté s'il exécutoit fidellement ses ordres.

Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers dont elle est ceinte, qui bouchent son

entrée,

entrée, la garantiſſent de la violence des vents, & n'y laiſſent paſſer qu'un petit vent doux & agréable. Mais dès qu'on y eſt entré, on la trouve d'un exhauſſement merveilleux, & ſi ſpacieuſe qu'elle renferme pluſieurs autres cavernes où l'on entre de l'une dans l'autre, & qui ſont comme de vaſtes appartemens. Elle ne manque ni d'eau ni de lumiere, car un ruiſſeau d'une eau très-excellente coule au pied des rochers; & les fentes qui ſe trouvent naturellement dans les roches qui la couvrent, ſur-tout aux endroits où elles ſe joignent, recevant la lumiere du dehors, la tranſmettent au-dedans; de ſorte que toute la caverne en eſt éclairée, & qu'il y fait un grand jour. Et l'air du dedans eſt très-pur & exempt de toute humidité à cauſe de l'épaiſſeur des roches qui ne permet pas à la vapeur de la percer, & qui fait qu'elle ſuinte en dehors & qu'elle coule juſqu'au pied de ces mêmes roches, & groſſit l'onde de ce ruiſſeau.

Pendant que Craſſus fut dans cette tranquille retraite, l'homme de Vibius ne manqua pas d'y apporter tous les jours les vivres néceſſaires, ſans connoître ni voir ceux qu'il ſervoit, mais en étant fort bien vû; parce que, comme ils ſavoient l'heure, ils l'obſervoient & le voyoient venir. Ces ſoupers n'étoient pas ſeulement pour aſſouvir la faim, mais encore pour contenter le goût; la délicateſſe étoit jointe à l'abondance. Car Vibius vouloit faire ſa cour à Craſſus en le régalant de ſon mieux & en lui faiſant la meilleure chere qu'il lui feroit poſſible; juſques-là que, faiſant réflexion à l'âge de Craſſus, il lui vint dans l'eſprit que, comme il étoit jeune, il étoit juſte de lui fournir auſſi les plaiſirs que cet âge demande ordinairement. Car de ne ſub-

venir qu'à ses nécessités seulement, c'étoit l'action d'un homme qui le secouroit plûtôt par force que par amitié. Il choisit donc deux esclaves très-belles & très-bien faites & les mena sur le rivage de la mer. Quand il fut vis-à-vis de la caverne, il leur en montra le chemin & leur commanda d'y entrer, les assûrant qu'elles n'avoient rien à craindre.

Crassus, voyant entrer ces deux esclaves, craignit d'abord que sa retraite n'eût été découverte, & leur demanda qui elles étoient & ce qu'elles venoient chercher. Comme elles avoient été fort bien embouchées, elles répondirent *qu'elles venoient chercher leur maître qui étoit caché dans cette caverne.* Alors Crassus vit bien que c'étoit un bon tour & une galanterie de Vibius qui ne cherchoit qu'à le divertir. Il reçut donc ces esclaves qui demeurerent toûjours avec lui, & qui lui servirent à aller & venir & à faire entendre à Vibius tout ce qu'il vouloit lui faire savoir, & à lui en rapporter la réponse. L'historien [l] Fenestella écrit qu'il avoit vû une de ces esclaves déja avancée en âge, & qu'il lui avoit souvent ouï faire cette histoire qu'elle racontoit avec un très-grand plaisir.

Crassus, après s'être tenu huit mois caché dans cette caverne, ayant appris la mort de Cinna, ne balança plus à se montrer & à se faire connoître. D'abord grand nombre de gens de guerre accoururent

l *Fénestella écrit qu'il avoit vu une de ces esclaves déja avancée en âge.*) Fénestella étoit un historien qui avoit fait plusieurs livres d'annales. Il pouvoit bien avoir vu une de ces esclaves déja âgée, car il ne mourut que la sixieme année de l'empire de Tibere à l'âge de soixante-dix ans.

m *Nom-*

rurent autour de lui. Il en choisit deux mille cinq cent avec lesquels il traversa toutes les villes qui étoient sur son passage ; & plusieurs historiens ont écrit qu'il en pilla une [m] nommée Malaca. Mais il le nioit & s'inscrivoit en faux contre ces historiens. Ensuite, ayant assemblé quantité de vaisseaux, il passa en Afrique & alla joindre Métellus Pius, homme de grande réputation, & qui avoit ramassé une armée assez considérable. Il n'y fut pas long-tems ; car s'étant bientôt brouillé avec Métellus, il alla trouver Sylla qui le reçut avec grand plaisir, & qui lui témoigna autant de considération & de confiance qu'à aucun autre de ses amis.

Quand Sylla fut passé en Italie, il voulut exercer & tenir en haleine tous les jeunes gens qu'il avoit avec lui ; c'est pourquoi il leur donna à chacun différentes commissions, & Crassus eut ordre d'aller au pays des Marses pour y lever des troupes. Comme il falloit traverser un pays ennemi, Crassus demanda à Sylla une escorte. Sylla, qui n'attendoit pas de lui cette timide précaution, lui répondit d'un ton véhément & qui marquoit sa colere : *L'escorte que je te donne, c'est ton pere, ton frere, tes parens, tes amis, qui ont été égorgés contre les loix avec la derniere injustice, & dont je poursuis aujourd'hui les meurtriers.*

Crassus, piqué de ces paroles & enflammé de ressentiment & de vengeance, passa courageusement au milieu des ennemis, leva une grosse armée

[m] *Nommée Malaca.*) Ville de la Bætique, à présent du royaume de Grenade, sur la côte de la mer, à l'embouchure du fleuve Guadalquivir. Elle est célebre par son commerce & par ses bons vins ; on la nomme aujourd'hui *Malgues*, où l'on reconnoit son ancien nom.

armée & se montra toûjours des plus affectionnés à Sylla, & des plus ardens dans toutes les occasions les plus périlleuses. Ce fut de ces occasions-là que naquirent, dit-on, la contention de gloire & la jalousie dont Crassus fut toûjours animé contre Pompée. Car Pompée, quoique plus jeune que lui, & né d'un pere fort diffamé à Rome, & pour lequel ses citoyens avoient la derniere haine, brilla extrêmement dans toutes ces occasions, & se rendit si grand, que Sylla lui rendoit des honneurs qu'il ne rendoit que très-rarement aux plus vieux capitaines & à ses égaux, comme de se lever de son siége quand il approchoit, de se découvrir la tête & de lui donner le titre d'*imperator*.

Ces distinctions si marquées allumerent le feu de la jalousie dans le cœur de Crassus, & l'aigrirent même, quoique Pompée lui fût préféré avec grande raison ; car, outre que Crassus n'avoit pas encore alors tant d'expérience que lui pour la guerre, tout ce qu'il y avoit de bon & de beau dans ses actions étoit gâté & corrompu par ses deux vices naturels, qui étoient une avarice sordide & un insatiable desir du gain. Ayant pris la ville de Tuder dans l'Ombrie, il fut soupçonné de s'être approprié la plus grande partie du butin, & déféré à Sylla. Il est vrai que, dans la derniere bataille qui fut donnée aux portes de Rome, & qui fut la plus grande & la plus sanglante, Sylla fut vaincu, les troupes de l'aile gauche qu'il commandoit ayant été poussées & renversées ; mais Crassus, qui commandoit l'aîle droite, vainquit de son côté ; & après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il envoya vers Sylla lui apprendre ce bon succès, & lui demander à souper pour ses troupes.

Dans

Dans les proscriptions & dans les ventes des biens confisqués, il fut encore fort décrié, comme ayant acheté à fort vil prix, ou demandé en don, des biens très-considérables. Et l'on dit que dans le pays des Brutiens il proscrivit un homme sans la participation de Sylla, seulement pour profiter & pour se revêtir de ses richesses. Sylla, en ayant été informé, ne voulut plus se servir de lui pour aucune affaire publique.

Quoique personne ne fût plus capable que lui de gagner les hommes par ses flatteries, il étoit cependant l'homme du monde le plus propre à se laisser prendre aux flatteurs. Il avoit encore cela de particulier, qu'étant le plus avare de tous les hommes, il haïssoit sur-tout & railloit amerement ceux qui lui ressembloient. Mais ce qui lui causoit une douleur qu'il ne pouvoit dissimuler, c'étoient les grands succès de Pompée dans les commandemens dont il étoit honoré, c'étoit de le voir triompher avant qu'il eût été fait sénateur, & ce qui augmentoit sa rage, de l'entendre appeller le grand Pompée par tous ses citoyens. Car un jour quelqu'un ayant dit en sa présence, *voici le grand Pompée*, il demanda avec un ris mocqueur, *de quelle taille est-il?*

Mais desespérant de l'égaler dans les actions de guerre, il se glissa dans les affaires civiles; & par son application & son empressement à servir ses amis, à les défendre en justice, à leur prêter de l'argent, & à solliciter & briguer en faveur de ceux qui demandoient des charges ou quelque autre grace au peuple, il parvint bientôt à une puissance qui contre-balançoit celle de Pompée, & à une gloire égale à celle que son rival avoit acquise par un grand nombre d'exploits éclatans. Mais il y eut entr'eux une diffé-

rence bien singuliere, c'est que le nom & le crédit de Pompée étoient plus grands à Rome quand il en étoit absent, à cause des grands services qu'il rendoit à la république; * au lieu que, quand il étoit présent, il avoit souvent le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui. Et cela venoit de la gravité & d'une certaine grandeur qu'il affectoit dans toute sa maniere de vivre; car il se montroit rarement, il se retiroit des assemblées, il ne servoit que fort peu de gens & encore avec beaucoup de peine & très-difficilement, pour conserver son crédit plus entier quand il en auroit besoin pour lui-même. Crassus au contraire étoit toûjours prêt à servir tous ceux qui avoient recours à lui, il ne se rendoit ni rare ni de difficile accès, il étoit toûjours sur la place, se livrant à tout le monde & passant sa vie à rendre tous les bons offices qu'on lui demandoit; de sorte que, par ces manieres faciles & humaines, il supplantoit cette gravité & cette majesté affectées dont Pompée se remparoit.

Pour ce qui est de la dignité de la personne, de la persuasion qui animoit leurs discours, de la grace du visage & des traits insinuans & engageans,

* *Au lieu que quand il étoit présent, il avoit le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui.*) Je m'étonne que Plutarque appelle cela une différence bien singuliere, car il me semble au contraire qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus commun. Pendant qu'un général fait de grands exploits à la guerre, qu'il gagne des batailles, son nom & son crédit sont grands dans sa patrie. Est-il revenu, il devient un simple particulier, qui n'est estimé & considéré qu'autant qu'il peut servir, & il a la douleur de se voir supplanté par des gens inférieurs, mais qui sont en état de rendre service. On en voit des exemples dans tous les siecles & dans tous les états.

gageans, on dit que tout cela étoit égal dans l'un & dans l'autre. Cependant quelque grande que fût l'envie que Craſſus avoit conçûe contre Pompée, elle ne le porta jamais à aucune haine ni à aucune malignité même cachée. Véritablement il étoit très-fâché de voir Pompée & Céſar plus honorés que lui, mais cette jalouſie ambitieuſe ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié ni d'aigreur; quoique Céſar ayant été pris un jour en Aſie par des corſaires, & étant gardé fort étroitement, s'écria : *Ah, Craſſus, quelle joie va être la tienne quand tu apprendras ma priſon!* Ils furent même fort bons amis dans la ſuite, juſques-là que Céſar étant ſur le point de partir pour aller commander l'armée en Eſpagne, & n'ayant point d'argent pour ſatisfaire ſes créanciers qui étoient tombés ſur lui & qui avoient ſaiſi ſes équipages; Craſſus ne l'abandonna point en cette occaſion, mais le dégagea en ſe rendant ſa caution pour huit cent trente talens.

Il y avoit alors à Rome trois factions qui partageoient toute ſa puiſſance, celle de Pompée, celle de Céſar & celle de Craſſus. Car pour Caton ſa gloire étoit plus grande que ſon pouvoir, & ſa vertu plus admirée que ſuivie. Ce qu'il y avoit de gens plus ſages & plus moderés s'attachoient à Pompée; les plus turbulens, les plus entreprenans & les plus hardis ſuivoient les eſpérances de Céſar; & Craſſus, tenant le milieu, ſe ſervoit également de l'un & de l'autre, & changeoit ſouvent de parti dans les affaires de la république, n'étant ni ferme ami ni ennemi irréconciliable; mais paſſant aiſément de la haine à la faveur, & de la faveur à la haine, ſelon que cela convenoit à ſes intérêts; de ſorte que très-ſouvent dans un bien petit eſpace de tems on lui

voyoit soûtenir les deux propositions contraires, & accuser & défendre les mêmes hommes & les mêmes loix. Il se rendit très-redoutable par son crédit & par la crainte qu'il imprimoit, mais surtout par la crainte. Aussi un délateur banal, nommé Sicinnius, qui faisoit des affaires à tout le monde, aux principaux magistrats même & aux orateurs, interrogé par quelqu'un pourquoi Crassus étoit le seul qu'il n'attaquoit point & qu'il laissoit en repos, répondit, * *c'est qu'il a du foin à la corne.* Car c'étoit la coûtume des Romains, quand il y avoit des bœufs dangereux & qui frappoient, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût y prendre garde & s'en garantir.

Le soulevement des gladiateurs & le pillage de l'Italie sont connus sous le nom *de la guerre de Spartacus*. Voici leur origine. Il y avoit un certain Lentulus Batiatus qui entretenoit à Capoue un certain nombre de gladiateurs dont la plûpart étoient Gaulois ou Thraces. Ces gladiateurs se voyant enfermés par force, non pour aucun crime qu'ils eussent commis, mais par la seule injustice du maître qui les avoit achetés, & qui se servoit d'eux pour les faire combattre & pour en tirer du profit, il y en eut deux cent qui complotterent de s'enfuir. Ce complot ayant été découvert, il y en eut soixante-dix-huit qui furent assez diligens pour prévenir leur maître & pour sortir

* *C'est qu'il a du foin à la corne.*) Ce mot de Sicinnius passa ensuite en proverbe, pour dire qu'un homme étoit dangereux. Horace s'en est heureusement servi en parlant des poëtes satyriques. Satyre jv. livre 1.

Fœnum habet in cornu, longe fuge.

sortir de la ville, après s'être saisis dans une rotisserie des broches & des couperets. En chemin ils rencontrerent des charrettes chargées d'armes de gladiateurs que l'on portoit à une autre ville. Ils les enleverent, s'en armerent; & s'étant emparés d'un lieu fort d'assiette, ils élurent parmi eux trois capitaines [p], dont le premier fut Spartacus, Thrace de nation, mais de race Numide, homme fier, audacieux, d'une force de corps à soûtenir les plus grands travaux, & en même tems d'une prudence & d'une douceur fort au-dessus de sa fortune, & plus humain [q] & plus poli qu'il n'appartenoit à un Barbare.

On raconte de lui que, quand on le mena la premiere fois à Rome pour le vendre, on vit un soir un serpent entortillé autour de son visage pendant qu'il dormoit. Sa femme qui étoit de même nation que lui, prophétesse de son métier, & de plus inspirée par l'esprit prophétique de Bacchus, aux orgies duquel elle avoit été initiée, dit que c'étoit un signe qu'il parviendroit un jour à une grande & redoutable puissance, [r] dont la fin seroit très-heureuse. Cette femme étoit encore avec lui & fut compagne de sa fuite.

Leur

p Spartacus, Chrysus, & Œnomanus. Cette guerre commença l'an de Rome 680. l'an 71. av. l'ere chrétienne.

q Le texte dit, *& plus Grec*, car la Grece étoit la patrie de la politesse & de l'humanité.

r *Dont la fin seroit très-heureuse.*) Elle fut en effet très-heureuse & très-glorieuse pour lui, car il fut tué en combattant avec beaucoup de valeur, comme un véritable général d'armée. *Spartacus ipse in primo agmine fortissime dimicans, quasi imperator, occisus est.* Flor. iij. 20. Quelle plus grande fortune pour un capitaine de gladiateurs?

s Clo-

Leur premier exploit fut de défaire quelques troupes qui étoient sorties de Capoue pour les reprendre ; & leur ayant ôté les armes qui étoient de bonnes armes de soldats, ils les prirent pour eux avec grand plaisir, & jetterent leurs armes de gladiateurs qu'ils regardoient comme honteuses & barbares.

Clodius [s], envoyé contr'eux de Rome à la tête de trois mille hommes, les assiégea dans leur fort [t] ; c'étoit une montagne d'où on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit & fort difficile ; que Clodius gardoit avec sa troupe. Tout le reste n'étoit que rochers escarpés & inaccessibles, d'où sortoient quantité de ceps de vigne sauvage qui les couronnoit. Ces gladiateurs couperent les sarmens de cette vigne, les plus forts & les plus propres à leur dessein, en firent des échelles très-solides & si longues, que de la cime de ces rochers elles touchoient au bas dans la plaine, & par ce moyen ils descendirent tous fort sûrement. Il n'y en eut qu'un qui demeura le dernier pour leur jetter leurs armes, & quand il les eut jettées il se sauva comme les autres. Ils firent toute cette manœuvre sans être apperçus des Romains. C'est pourquoi les ayant enveloppés sans peine, ils tomberent tout-d'un-coup sur eux, & les effrayerent tellement par cette attaque soudaine & peu attendue, qu'ils les mirent d'abord en fuite & se rendirent maîtres de leur camp. Plusieurs bouviers & bergers qui paissoient leurs troupeaux aux environs, tous gens de main, robustes & dispos, se joignirent à ces fugitifs, qui en armerent les uns, & firent des

[s] Clodius Glaber. Appien le nomme *Varinius Glaber*.
[t] Sur le mont Vesuve.

u Ou

des autres des soldats armés à la légere, & des coureurs pour battre l'estrade.

Le second général qu'on envoya contr'eux fut Publius Marinus [a], dont ils défirent d'abord le lieutenant, appellé Furius, qui les attaqua avec deux mille hommes. Ensuite Spartacus ayant épié un autre officier, nommé Cossinius, qu'on avoit donné à Varinus pour collegue & pour conseiller, & qu'il avoit détaché contre lui avec de plus grandes forces, il pensa l'enlever comme il se baignoit aux bains de Salines [b]. Cossinius eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus se saisit d'abord de tous ses bagages, & le suivant à la trace avec grand meurtre il prit son camp. Cossinius fut tué dans cette déroute. Enfin ayant battu le général même en plusieurs combats, & lui ayant pris les licteurs qui portoient devant lui les faisceaux de verges, & son cheval, il se rendit par cette derniere action très-grand & très-redoutable.

Cependant il ne se laissa point trop enfler par ces grands succès ; & n'espérant pas de venir à bout de la puissance des Romains, il mena son armée vers les Alpes, dans la pensée qu'il n'y avoit pas de meilleur parti pour eux que de passer les monts, & de se retirer chacun dans leur pays, les uns dans les Gaules, & les autres dans la Thrace. Mais ses troupes qui se voyoient déja très-fortes par le nombre, & qui avoient conçu de hautes espérances, ne voulurent pas lui obéir, & se mirent à ravager l'Italie. Ce ne furent donc plus la honte & l'indignité de cette révolte qui irriterent le sénat, ce furent la crainte & le danger,

[a] Ou Publius Vorénus.

[b] Salines dans la Campanie, près du lac Pompée.

ger, qui, le jettant dans une véritable peine, le porterent à y envoyer les deux consuls comme à une des plus difficiles & des plus dangereuses qui eussent pû affliger Rome.

Gellius [y], l'un des consuls, ayant surpris un corps de Germains qui par fierté & par mépris s'étoient séparés des troupes de Spartacus, le défit entierement & le passa au fil de l'épée. Lentulus [z], l'autre consul, poursuivit à grandes journées Spartacus qui, ayant tourné visage, vint hardiment à sa rencontre, lui livra bataille, défit ses lieutenans & prit tout le bagage. Comme il continuoit sa marche vers les Alpes, Cassius, qui commandoit dans la Gaule autour du Po avec une armée de dix mille hommes, vint au-devant de lui. Il y eut là un combat sanglant. Cassius fut battu, perdit beaucoup de monde, & eut lui-même beaucoup de peine à se sauver.

Ces tristes nouvelles portées à Rome, le sénat, très-mal satisfait des consuls, leur envoya ordre de quitter le commandement de l'armée, & nomma Crassus pour leur succéder & pour prendre la conduite de cette guerre. La plûpart des jeunes gens des meilleures maisons de Rome voulurent le suivre par amitié & à cause de sa grande réputation. Crassus, s'étant mis en marche, alla camper dans le pays des Picentins pour y attendre de pied ferme Spartacus qui devoit le traverser; & cependant il envoya Mummius, l'un de ses lieutenans, avec deux légions, prendre un grand circuit pour suivre l'ennemi, avec ordre exprès de n'engager avec lui ni combat ni escarmouche même. Mais Mummius, à la premiere

[y] **Lucius Gellius Publicola.**

[z] **L. Cornélius Lentulus Clodianus.**

a Pour

miere occaſion où un rayon d'eſpérance le flatta de quelque ſuccès, préſenta la bataille à Spartacus & fut défait; beaucoup de ſes gens furent tués, & la plûpart des autres ſe ſauverent ſans armes.

Craſſus reçut fort mal Mummius, & le tança fort aigrement, donna de nouvelles armes aux ſoldats, & leur demanda des cautions qui répondiſſent qu'ils les garderoient mieux qu'ils n'avoient fait les premieres; & prenant les cinq cent qui avoient été à la tête de tout & qui avoient les premiers commencé la fuite, il les partagea en cinquante dixaines, les fit tirer toutes au ſort, & de chaque dixaine il fit mourir celui ſur lequel le ſort tomba. Il rappella en cette rencontre l'ancien uſage des Romains, interrompu depuis pluſieurs ſiecles, de décimer les ſoldats qui avoient mal fait leur devoir. Ce genre de mort eſt accompagné d'une grande ignominie; & comme cette punition ſe fait devant toute l'armée, elle y répand l'horreur & la frayeur.

Craſſus, ayant donc ainſi châtié ſes ſoldats, les mena contre les ennemis; mais Spartacus ſe retira toûjours en arriere, traverſa la Lucanie, & arriva ſur le rivage de la mer. Il trouva dans le port quelques vaiſſeaux de corſaires Ciliciens, dont il voulut ſe ſervir pour paſſer en Sicile où il ne lui auroit fallu que deux mille hommes [a] pour rallumer la guerre des eſclaves qui ne venoit preſque que d'être éteinte, & qui ne demandoit qu'une

[a] *Pour rallumer la guerre des eſclaves, qui ne venoit preſque que d'être éteinte.*) Il n'y avoit que dix-huit ou dix-neuf ans que le conſul Manlius Aquilius avoit achevé de défaire les eſclaves en Sicile, car il les défit l'an xcjv. avant l'ere chrétienne.

qu'une légere amorce pour causer un terrible embrasement. Mais ces corsaires, après avoir fait marché avec lui & reçu de grands présens, le tromperent & firent voile sans l'emmener. Se voyant donc déchû de ses espérances, il s'éloigna de la mer, & alla asseoir son camp dans cette presqu'isle des Rhégiens, qui est au bas de l'Italie vis-à-vis de Messine. Crassus l'y suivit; & voyant que la nature du lieu lui marquoit ce qu'il devoit faire, il se mit à fermer cet isthme d'une bonne muraille, & par-là il retrancha à ses soldats toute oisiveté, & à ses ennemis tout moyen de faire venir des vivres. Cette entreprise étoit grande & difficile; cependant, contre l'attente de tout le monde, il en vint à bout en fort peu de tems. Il fit tirer par le travers d'une mer à l'autre une tranchée de trois cent stades, large & profonde de quinze pieds, & remparée d'une muraille très-forte & d'une merveilleuse hauteur.

D'abord Spartacus ne fit aucun compte de ce travail, & il en tiroit tous les jours des sujets de risée & de mocquerie. Mais lorsque le pillage vint à lui manquer, & qu'il voulut sortir de son camp pour aller fourrager, alors trouvant devant lui cette muraille & cette tranchée, & ne tirant presque plus rien de sa presqu'isle, il prit son tems une nuit qu'il tomboit beaucoup de neige & qu'il faisoit un vent très-froid, & avec beaucoup de terre, d'arbres & autres matériaux, il combla une petite partie de la tranchée dont la muraille n'étoit pas encore faite, & fit passer environ le tiers de son armée. Sur le moment Crassus craignit que Spartacus ne formât le dessein de pousser droit à Rome; mais il se rassûra bientôt quand il vit que ces troupes étant

entrées en quelque débat, une partie s'étoit séparée & étoit allée camper sur le lac de la Lucanie, dont l'eau a cette merveilleuse propriété qu'elle change souvent de nature ; elle est douce un tems, & ensuite elle devient si salée qu'on n'en sauroit boire. Crassus alla d'abord attaquer cette partie qui campoit séparément, & la chassa du lac ; mais il n'eut pas le tems d'en faire un grand carnage, parce que Spartacus, survenu tout-à-coup, l'empêcha de la poursuivre, & arrêta même la fuite de ses gens.

Crassus avoit déja écrit au sénat qu'il étoit nécessaire de rappeller Lucullus de Thrace, & Pompée d'Espagne. Mais alors il s'en repentit ; & avant qu'ils pussent arriver, il se hâta de terminer cette guerre, sachant bien que tout l'honneur du succès seroit donné à celui des deux qui seroit venu le premier à son secours, & nullement à lui-même. Il résolut donc d'aller premiérement attaquer les troupes qui s'étoient séparées des autres, & que commandoient deux capitaines, nommés Cannicius & Castus. Dans ce dessein il détacha six mille hommes auxquels il donna ordre d'aller se saisir d'une éminence qui dominoit les ennemis, & sur-tout de se cacher si bien qu'ils ne fussent point apperçûs. Ils n'oublierent rien pour exécuter cet ordre, & pour cet effet ils couvrirent le mieux qu'il leur fut possible leurs armets. Mais malheureusement ils furent découverts par deux femmes qui faisoient des sacrifices devant le camp pour les ennemis. Ils étoient en danger d'être défaits, si Crassus, survenant tout-à-coup avec ses troupes, n'eût rendu là le plus grand combat qui eût encore été donné dans toute cette guerre. Car il y eut douze mille trois cent des ennemis tués sur la place,

&

& de ce grand nombre il n'y en eut que deux que l'on trouva bleſſés au dos ; tous les autres, en combattant avec une extrême valeur, étoient tombés ſur le lieu même où ils avoient été rangés.

Après cet échec, Spartacus dreſſa ſa marche vers les montagnes de Pételie. Quintus, un des lieutenans de Craſſus, & Scroffa, ſon queſteur, le ſuivirent en queue, eſcarmouchant toûjours. Spartacus tourne tout à-coup ſur eux & les met en fuite. Scroffa y fut griévement bleſſé, & on eut bien de la peine à le ſauver dans cette déroute. Cet avantage fut ſeul la cauſe de la perte de Spartacus, à cauſe de la fierté & de l'arrogance qu'il inſpira à ces fugitifs. Car ils ne voulurent plus entendre parler de fuir le combat, ni obéir à leurs capitaines ; mais les environnant avec leurs armes ſur le chemin même, ils les forcerent de retourner ſur leurs pas au-travers de la Lucanie, & de les mener contre les Romains. En cela ils ſeconderent merveilleuſement le deſir & l'impatience de Craſſus, car il recevoit des nouvelles de l'approche de Pompée ; & déja les comices étoient remplis de gens qui briguoient pour lui, diſant que cette victoire lui étoit réſervée, & qu'il ne ſeroit pas plûtôt arrivé en préſence des ennemis, qu'il termineroit cette guerre par un grand combat.

Craſſus donc, preſſé d'en venir à une affaire déciſive, campoit le plus près qu'il pouvoit de l'ennemi. Un jour qu'il faiſoit tirer une grande tranchée pour l'empêcher de ſe retirer, ces eſclaves vinrent fondre ſur les travailleurs ; le combat s'échauffe ; & comme des deux côtés il venoit toûjours de nouvelles troupes pour ſoûtenir les premieres, Spartacus, voyant enfin la néceſſité où il étoit, mit toute ſon armée en ba-

taille ; lorſqu'on lui amena ſon cheval, il tira ſon épée, & le tua, diſant : *Si je remporte la victoire, j'aurai aſſez d'autres bons & beaux chevaux des ennemis ; & ſi je ſuis défait je n'en ai plus que faire.* Après quoi, fendant les bataillons & pouſſant au-travers de monceaux d'armes & de morts, il cherchoit Craſſus ; mais n'ayant pû le joindre, il tua de ſa main deux centeniers Romains qui s'étoient attachés à lui. Enfin tous ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite, reſté ſeul & enveloppé d'une foule d'ennemis, il ſe défendit encore long-tems avec un courage invincible, & fut enfin tué, accablé par le nombre. Mais quoique Craſſus eût fort bien profité des momens que la Fortune lui offrit, qu'il eût fait tout le devoir de bon capitaine, & qu'il eût expoſé ſa perſonne aux plus grands périls ſans ſe ménager, il ne put pourtant empêcher que ce ſuccès, qui étoit uniquement dû à ſa prudence & à ſon courage, ne tournât encore à la gloire de Pompée. Car Pompée ayant heureuſement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pieces ; de ſorte qu'il écrivit ſur le champ au ſénat, *que Craſſus avoit bien défait en bataille rangée ces fugitifs,* [b] *mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui ſeul*

[b] *Mais que la racine de cette guerre, c'étoit lui ſeul qui l'avoit entiérement coupée.*) Il paroît étrange que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Craſſus venoit de battre, ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'eſt-là le caractere des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, & les actions même des autres. On en voit ſouvent des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laiſſer à Craſſus la gloire qui lui étoit dûe, & il méritoit que le ſénat lui répondît ce mot de Térence :

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis ſæpe in ſe tranſmovet qui habet ſalem,
Quod in te eſt.

seul qui l'avoit entierement coupée. Pompée donc arrivé à Rome triompha de Sertorius & de l'Espagne. Mais Crassus n'entreprit point de demander le grand triomphe. Il sembla même qu'on avoit eu tort de lui décerner le petit triomphe appellé *Ovation*, pour avoir vaincu des esclaves fugitifs. Or en quoi ce petit triomphe differe du grand, & ce qui l'a fait appeller *Ovation*, c'est ce que nous avons expliqué au long dans la vie de Marcellus.

Après tous ces grands exploits, Pompée étant appellé au consulat, quoique Crassus eût des espérances bien fondées qu'il seroit nommé consul avec lui, il ne dédaigna pourtant pas de le solliciter & de demander ses bons offices. Pompée reçut très-volontiers sa sollicitation & promit de le servir; car il étoit en quelque façon bien aise que Crassus lui eût de l'obligation. Aussi l'aida-t-il de tout son pouvoir, jusqu'à dire en pleine assemblée, *qu'il n'auroit pas moins de reconnoissance de ce collegue qu'on lui avoit donné, que du consulat même.* Mais dès qu'ils furent installés dans la charge, cette bienveillance réciproque & cette bonne intelligence ne durerent pas long-tems. Bientôt ils furent en différend presque sur tout, prenant tout en mauvaise part, se plaignant incessamment l'un de l'autre, & ne cherchant qu'à rompre ensemble & à se brouiller avec éclat. Cette dissension continuelle fit que leur consulat se passa sans qu'ils fissent rien de considérable. Crassus fit seulement un sacrifice à Hercule; & après avoir traité tout le peuple Romain sur dix mille tables, il lui fit une largesse de bled pour trois mois.

Sur la fin de l'année, comme ils étoient prêts à sortir de charge, un jour que le peuple étoit assemblé,

assemblé, un certain homme qui n'étoit pas fort illustre, mais pourtant chevalier Romain, nommé Onatius Aurélius, bon campagnard, & qui ne se mêloit nullement des affaires publiques, monta sur la tribune ; & s'avançant, dit tout haut au peuple un songe qu'il avoit eu la nuit en dormant : *Jupiter s'est apparu à moi cette nuit*, lui dit-il, *& m'a ordonné de vous avertir que vous ne souffriez pas que les consuls sortent de charge avant que d'être devenus bons amis.* Cet homme ayant ainsi parlé, le peuple ordonna aussi-tôt aux consuls de renoncer à leur mesintelligence & de se reconcilier. Pompée se tenoit là debout sans dire une parole & sans faire le moindre mouvement; mais Crassus, courant l'embrasser, dit : *Romains, je crois ne rien faire de bas ni d'indigne de moi, d'offrir le premier mon amitié & mes services à Pompée à qui vous avez donné vous-mêmes le surnom de grand, avant qu'il eût encore de la barbe, & à qui vous avez accordé l'honneur du triomphe avant qu'il eût celui d'être sénateur.* Voilà ce qui se passa de plus mémorable sous le consulat de Crassus.

Sa censure [c] ne fut ni plus utile ni plus occupée ; car il ne fit ni la recherche des vie & mœurs des sénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple, quoiqu'il eût pour collegue dans cette charge Lutatius Catulus qui étoit le plus doux des Romains, & qui ne s'y seroit pas opposé. Il est vrai qu'on rapporte que Crassus, ayant voulu entreprendre une affaire très-violente & très-injuste, qui étoit de rendre l'Egypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa de toutes ses forces ; & ce fut là la source des

[c] Il fut censeur six ans après son consulat, 63. ans avant l'ere chrétienne.

d Mais

des différends qu'ils eurent ensemble, & qui les obligerent à se démettre volontairement de leur charge.

Peu de tems après éclata la conjuration de Catilina, cette terrible conjuration qui pensa renverser Rome de fond en comble. Crassus fut soupçonné d'y avoir quelque part, & il y eut un des complices qui le nomma dans sa déposition. [d] Mais personne n'y ajoûta foi; il est vrai que Ciceron, dans une de ses oraisons, accusoit assez ouvertement Crassus & César d'y avoir trempé; mais cette oraison ne parut qu'après la mort de l'un & de l'autre. Le même Ciceron, dans l'oraison qu'il fit sur son consulat, écrit formellement que Crassus vint une nuit le trouver dans sa maison, [e] qu'il lui remit entre les mains une lettre

[d] *Mais personne n'y ajoûta foi.)* Sallufte ne parle pas de même. Il dit que cela parut incroyable aux uns, & que les autres étoient persuadés de la vérité de la déposition, mais qu'étant d'avis qu'il falloit plûtôt adoucir qu'aigrir un homme si puissant, ils voulurent qu'on la rejettât, & que tous ensemble, avec ceux à qui Crassus avoit prêté de l'argent, s'écrierent que cela étoit faux, & qu'il falloit remettre la chose au jugement du sénat. Le rapport fait, le sénat déclara la déposition fausse, & ordonna que le témoin seroit retenu dans les prisons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avoit été aposté par Cicéron même. Et Sallufte ajoûte qu'il avoit oui dire à Crassus lui-même que Cicéron avoit été l'auteur de cet affront.

[e] *Qu'il lui remit entre les mains une lettre où il étoit parlé de Catilina.)* On a cru ce passage corrompu. Nous n'avons pas l'endroit de Cicéron pour le vérifier. Pour moi il me semble qu'il présente un très-bon sens. Crassus va trouver Cicéron, il lui remet une lettre qui regardoit Catilina, & il lui confirme que cette conjuration étoit très-certaine; c'est le mot *ζητουμένην* qui a fait de la peine, mais il ne faut que l'expliquer, *de qua quæritur*, « dont on fait les informa» tions ». Cicéron justifie par-là Crassus, qu'il accusoit ailleurs.

lettre où il étoit parlé de Catilina, & qu'il l'assûra que cette conjuration dont on informoit étoit très-certaine & très-véritable. Quoi qu'il en soit, il est constant que Crassus eut toûjours depuis une haine mortelle pour Ciceron. Et s'il ne chercha pas à la faire éclater & à lui nuire ouvertement, il en fut empêché par son fils Publius Crassus qui, possédé d'une passion demesurée pour les lettres & pour la philosophie, ne bougeoit d'auprès de Ciceron, & avoit un si grand attachement pour lui, que, quand on lui fit son procès & qu'on le bannit, il changea comme lui de robe en signe de deuil, & obligea tous les autres jeunes Romains de qualité de suivre son exemple, & qu'enfin il porta son pere à devenir son ami.

Dans ce tems-là, César, revenu de son gouvernement, se préparoit à briguer le consulat; mais voyant Crassus & Pompée retomber dans leurs premieres brouilleries, il se trouva dans un grand embarras; car il vit que, s'il s'adressoit à l'un, il auroit l'autre pour ennemi, & en même tems qu'il lui étoit impossible de réussir, s'il n'étoit appuyé de l'un ou de l'autre. Il prit donc le parti de les remettre bien ensemble, en les talonnant continuellement, & en leur remontrant: *Que, de travailler, comme ils faisoient, réciproquement à se détruire, c'étoit travailler à augmenter la puissance des Ciceron, des Catulus & des Caton, dont on ne feroit aucun compte si étant bien unis & de concert ils savoient profiter de leur amitié & de leur société, & gouverner la ville d'un commun accord & par une seule & même autorité, sans aucune contention ni jalousie.*

Par ces remontrances il les reconcilia; & en se joignant à eux il fit cette ligue invincible du Trium-

Triumvirat qui ruina toute l'autorité du sénat & du peuple, & dont il retira seul tout le profit; car il ne rendit pas Crassus & Pompée plus grands par le moyen l'un de l'autre, mais il se rendit lui-même plus grand par le moyen des deux. Car porté par l'un & par l'autre il fut d'abord nommé consul tout d'une voix. Et comme il se gouvernoit bien dans son consulat, ils lui firent décerner le commandement des armées, & donner le gouvernement des Gaules, & l'établirent par-là comme dans une citadelle qui le rendoit maître de la ville. Ils espéroient qu'en lui assûrant ce gouvernement ils partageroient entr'eux tranquillement & sans aucune opposition tout le reste. Pompée suivoit en cela les vûes de son ambition qui étoit sans bornes; & Crassus étoit poussé par son ancienne maladie qui étoit l'avarice, à laquelle s'étoit jointe nouvellement une soif immodérée de triomphe & de victoires, que les grands exploits de César avoient allumée en lui. Car se voyant fort supérieur dans toutes les autres choses, comme en crédit, en autorité, en richesses, il ne pouvoit souffrir de lui être inférieur dans la gloire des armes; de sorte qu'il n'eut point de cesse que par cette malheureuse passion il ne se fût précipité dans une mort honteuse, & n'eût entraîné avec lui sa patrie dans de très-grands malheurs. César étant venu de sa province des Gaules à la ville de Luques, plusieurs Romains y allerent pour le voir, entr'autres Crassus & Pompée. Ils eurent avec lui plusieurs conférences secrettes où ils comploterent de mettre tout de bon la main à l'œuvre pour se rendre absolument maîtres des affaires, & pour partager entr'eux toute l'autorité; ce qui leur seroit facile, César

demeurant

demeurant armé, & eux se faisant donner d'autres gouvernemens & d'autres armées. Le seul chemin pour réussir dans ce dessein, c'étoit de demander pour eux un second consulat ; & César se chargea de les aider dans cette brigue, en écrivant à tous les amis qu'il avoit à Rome, & en envoyant bon nombre de ses soldats qui favoriseroient l'élection par leurs suffrages.

Ce traité fait, Crassus & Pompée revinrent à Rome, où ils furent d'abord très-suspects ; & il courut incontinent un bruit sourd que le voyage qu'ils avoient fait à Luques, & l'entrevûe qu'ils avoient eue avec César, n'étoient nullement pour le bien de la république : jusques-là que dans le sénat même Marcellinus & Domitius demanderent tout haut à Pompée s'il brigueroit le consulat. Pompée répondit, *que peut-être il le brigueroit, & que peut-être aussi il ne le brigueroit point.* Ils lui firent pour la seconde fois la même demande ; & il répondit, *qu'il le brigueroit pour des gens de bien, & non pour des méchans.* Ces réponses ayant paru trop hautaines & trop méprisantes, Crassus, interrogé de même, répondit plus modestement, *qu'il le brigueroit si cela étoit utile à la république, sinon qu'il s'en déporteroit.*

Cette réponse donna courage à plusieurs concurrens de se présenter. De ce nombre étoit Domitius. Mais dès que Crassus & Pompée se furent déclarés, & qu'ils eurent commencé à faire ouvertement leurs brigues, tous les autres se retirerent par crainte, excepté Domitius [f], que Caton, comme son parent & son ami, exhorta, excita, encouragea à ne pas démordre de ses espérances, lui représentant, *que c'étoit combattre pour la liberté. Car Crassus & Pompée ne briguoient*

[f] Domitius Ahénobarbus.

pas proprement le consulat, mais la tyrannie ; & ils ne demandoient pas une charge de magistrature, mais le moyen de piller & de fourrager impunément les provinces & les armées.

Avec ce discours que Caton tenoit, & dont il étoit fortement persuadé, il poussa presque par force Domitius sur la place. Plusieurs se joignirent à eux ; car on étoit fort surpris & fort étonné de cette nouvelle démarche de Crassus & de Pompée, & l'on faisoit assez connoître son étonnement. *Qu'est-il besoin*, disoit-on, *qu'ils demandent un second consulat, pourquoi le demandent-ils ensemble, que ne le demandent-ils avec d'autres ? N'avons-nous pas ici plusieurs personnages qui ne sont pas indignes d'être les collegues de Crassus & de Pompée, & de partager cet honneur avec l'un des deux ?*

Ces discours qui étoient publics, ayant donné quelque crainte à Pompée pour le succès de son entreprise ; il n'y a sorte d'injustices & de violences auxquelles il ne se portât. Il les couronna même par une action des plus atroces. Il dressa une embuscade à Domitius ; de sorte que le jour de l'élection, comme Domitius alloit avant la pointe du jour à la place, suivi de quelques domestiques & de plusieurs Romains qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, les émissaires de Pompée se jetterent sur sa troupe, tuerent l'esclave qui portoit le flambeau devant lui, & blesserent plusieurs de sa suite, entr'autres Caton ; & les ayant tous mis en fuite par cette violence, ils les tinrent enfermés dans une maison jusqu'à ce qu'ils eussent été élus.

Quelque tems après ils environnerent la tribune aux harangues de gens armés, chasserent par force Caton de la place, blesserent plusieurs de ceux qui oserent leur résister ; & s'étant ren-

du

du maîtres du champ de bataille, ils continuerent à César le gouvernement des Gaules pour autres cinq ans, & se firent décerner pour eux les gouvernemens de la Syrie & des deux Espagnes, qu'ils tirerent au sort. La Syrie échut à Crassus, & les Espagnes à Pompée.

Cette décision du sort ne fut pas desagréable à la multitude; car le peuple souhaitoit que Pompée ne s'éloignât pas pour long-tems de Rome; & Pompée, qui étoit passionnément amoureux de sa femme, en fut très-aise, parce que cela lui donnoit le moyen d'y être la plus grande partie du tems. Pour Crassus, le sort n'eut pas plûtôt réglé leur partage, que transporté de joie il fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune pour la plus grande & la plus éclatante qui lui fût jamais arrivée.

Quand il étoit en compagnie, & même avec des étrangers, il ne pouvoit modérer ses transports; & quand il étoit avec ses amis, il se laissoit emporter à des vanteries étranges & puériles, & tout opposées à son âge & à son naturel; car dans toute sa vie il n'avoit jamais paru ni fanfaron ni superbe; mais alors enflé & corrompu par ce succès flatteur, il ne bornoit pas ses exploits à la conquête de la Syrie & des Parthes, mais se promettant de faire que les grandes actions de Lucullus contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroîtroient que des jeux d'enfant à comparaison des siennes, il dévoroit déja par ses espérances la Bactriane & les Indes, & se portoit jusqu'à la grande mer Océane & aux bouts de l'Orient. Cependant dans le decret qui fut dressé, la guerre contre les Parthes n'y étoit nullement comprise. Mais tout le monde savoit que c'étoit-là

la grande passion de Crassus, & César même lui en écrivit des Gaules pour louer son dessein, & pour l'exhorter à l'exécuter sans remise.

Quand il fut en état de partir, un des tribuns, nommé Atéïus, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie, & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains & qui étoient leurs amis & leurs alliés. Crassus, allarmé de cette menace, pria Pompée de venir à son secours, & de le mener jusques hors des portes de la ville; car le peuple avoit pour lui beaucoup de considération & de respect. Et il y parut; car une infinité de gens assemblés sur le passage de Crassus, tous préparés à s'opposer à son départ & à crier contre lui, n'eurent pas plûtôt vû Pompée marcher devant avec un œil gai & un visage ouvert, qu'ils furent adoucis & qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laisser passer. Mais Atéïus, ferme dans sa résolution, alla à sa rencontre, & d'abord il lui défendit à haute voix de passer outre, & protesta contre lui s'il l'entreprenoit. Ensuite il ordonna à son huissier de le prendre au corps & de l'arrêter. Comme les autres tribuns s'y opposerent, l'huissier fut obligé de le lâcher. Alors Atéïus prenant le devant courut à la porte de la ville, [g] mit à terre [h] un brasier plein de feu; & dès

g *Mit à terre un brasier plein de feu, & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums.*) Comme on accompagnoit d'ordinaire les imprécations d'images sensibles, on avoit besoin de ce brasier, de ces parfums, de ces libations pour exécuter en figure ce que l'on demandoit par ces malédictions. Tout cet épouvantail n'étoit pas mal imaginé pour imprimer la terreur dans les esprits.

h *Un brasier.*) C'est ainsi que

dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre sans horreur, en invoquant & nommant par leurs noms [i] certaines divinités étranges & formidables. [k] Les Romains assûrent que

que j'explique ἐσχαρίδα, *un brasier;* ce mot signifie aussi ce que nous appellons *un rechaud.* Clément d'Alexandrie met cet ustensile parmi les instrumens du luxe, parce qu'on s'en servoit de son tems, comme nous nous en servons aujourd'hui, pour avoir du feu sur la table, & empêcher les viandes qu'on y sert de se refroidir. C'est ce qui sert à nous faire entendre ce passage de Séneque, épist. lxxxv. *Circa cænationes ejus tumultus coquorum est, ipsos cum obsoniis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta est, ne quis intepescat cibus, ne quid palato jam calloso parum ferveat, cœnam culina prosequitur.* « A ses soupers tout retentit du bruit » des cuisiniers qui transportent des réchauds avec » les viandes, car la luxure » a déja imaginé cela, afin » qu'aucun mets ne tiédisse, » & que tout soit assez chaud » pour ces palais endurcis, » la cuisine suit le souper ». Voilà bien du bruit pour un réchaud porté sur la table. Au reste, Séneque ne veut pas dire que l'invention du réchaud étoit récente de son tems, il ne parle que de l'usage que l'on en faisoit, qui en effet étoit nouveau. Au moins je ne crois pas que l'antiquité fournisse aucun exemple d'un réchaud sur la table ni des Grecs ni des Romains avant le tems dont Séneque parle.

i Certaines divinités étranges & formidables.) On ne sait point quelles étoient ces divinités; c'étoient sans doute les divinités infernales invoquées sous des noms terribles; car la bizarrerie du nom aidoit bien à la chose.

k Les Romains assûrent que ces imprécations.) C'est sur cette opinion généralement reçûe, qu'Horace dit dans l'ode v. du livre 5.

—— *Dira detestatio*
Nulla expiatur victima.

« Les imprécations ne peuvent être expiées ni détour» nées par des victimes.

 l Car

que ces imprécations, auſſi ſecrettes & myſtérieuſes qu'anciennes, ont une telle force, que jamais aucun de ceux contre qui elles ont été faites, n'en a pû éviter l'effet. Ils ajoûtent même que ceux qui les font ont immanquablement auſſi une fin malheureuſe. C'eſt pourquoi peu de gens s'en ſervent; & ce n'eſt que dans des occaſions extraordinaires où il s'agit de prévenir les plus grands fléaux. Mais en cette rencontre on blâma fort Atéïus de ce qu'étant irrité contre Craſſus pour les intérêts de Rome, ce fut pourtant contre Rome qu'il prononça ces malédictions, & qu'il pratiqua ces moyens horribles qui la dévouoient aux dieux.

Craſſus donc, ſans être touché des imprécations d'Atéïus, continua ſa route, arriva à Brunduſe; & quoique la mer fût encore dangereuſe, l'hiver n'étant pas encore paſſé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua, & perdit beaucoup de vaiſſeaux dans ſon paſſage. Mais ayant raſſemblé le reſte de ſes troupes, il continua ſon chemin par terre au-travers de la Galatie, où il trouva le roi Déjotarus, qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laiſſoit pas de bâtir une nouvelle ville; ſur quoi Craſſus le raillant, lui dit: *Seigneur roi, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douzieme heure du jour. Et vous-même, ſeigneur capitaine*, lui répondit Déjotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes;* [l] car alors Craſſus avoit ſoixante ans

[l] *Car alors Craſſus avoit ſoixante ans paſſés.*) Ceci nous mene sûrement à la connoiſſance de l'année de la naiſſance de Craſſus. Il partit pour cette expédition l'an de Rome 699. 52. ans avant l'ere chrétienne. Il avoit ſoixante ans paſſés; il étoit donc né l'an de Rome 638. & l'an 113. avant l'ere chrétienne.

m Elle

ans paſſés, & ſon viſage le faiſoit paroître encore plus vieux qu'il n'étoit.

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, les affaires lui ſuccéderent d'abord auſſi heureuſement qu'il l'avoit pu eſpérer. Car il fit un pont ſur l'Euphrate ſans aucun obſtacle, paſſa sûrement ſon armée, & reçut dans la Méſopotamie pluſieurs villes qui ſe rendirent volontairement. Une ſeule, dont étoit tyran un certain Apollonius, oſa ſe défendre, & Craſſus y perdit environ cent ſoldats. Irrité de cette audace il mene contre elle toutes ſes troupes, la prend d'aſſaut, pille toutes ſes richeſſes, & vend tous ſes habitans. Les Grecs appelloient cette ville [m] *Zénodotie*. Pour cette priſe Craſſus ſouffrit que ſon armée lui donnât le titre d'*imperator*. Ce qui lui tourna à grande honte ; car il parut par-là avoir le cœur fort bas, & deſeſpérer de faire de plus grandes choſes, puiſqu'il étoit ſi flaté d'un ſi petit ſuccès.

Après que, pour s'aſſûrer des villes qui s'étoient rendues, il y eut mis en garniſon ſept mille hommes de pied & mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reſte de ſon armée, pour y paſſer l'hiver. Il fut joint là par ſon fils, que Céſar lui envoyoit des Gaules, jeune homme qui avoit déja été honoré de pluſieurs prix d'honneur que les généraux donnent à ceux qui ſe ſont diſtingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choiſis.

De toutes les fautes que Craſſus fit dans cette expédition, & qui furent toutes fort grandes, la plus grande ſans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie.

[m] Elle étoit de la province d'Oſrhoëne, dans la Méſopotamie.

Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, [n] & occuper Babylone & Séleucie, villes toûjours ennemies des Parthes. Au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine. D'ailleurs on blâma fort les occupations qu'il eut en Syrie, qui étoient plûtôt d'un commerçant, que d'un général d'armée. Car il ne s'amusa pas à visiter les armes de ses soldats, à faire des revûes, à faire faire l'exercice à ses troupes, & à leur proposer des prix de jeux & de combats pour les tenir en haleine; mais il s'appliquoit entierement à calculer les revenus des villes & les contributions, & à peser lui-même à la balance [o] tous les thrésors qui étoient dans le temple de la déesse à Hiérapolis. Il envoyoit signifier aux principautés, aux villes, & aux communautés le nombre de soldats qu'elles devoient fournir, & il les en exemptoit ensuite pour certaine somme d'argent dont on convenoit; ce qui le rendoit

[n] *Et occuper Babylone & Séleucie, villes toûjours ennemies des Parthes.*) Et qui par conséquent auroient ouvert leurs portes, & lui auroient fourni tous les secours dont il avoit besoin. Il en auroit fait ses places d'armes, & il en auroit tiré toutes les commodités nécessaires pour pousser ses succès contre ce commun ennemi; au lieu que par son retour en Syrie, il perdit tous ces avantages, & ce fut à recommencer.

[o] *Tous les trésors qui étoient dans le temple de la déesse à Hiérapolis.*) Après avoir passé l'Euphrate, à vingt milles du fleuve, on trouvoit une ville appellée *Bambyce*, qui étoit aussi appellée *Edesse*, & *Hiérapolis* ou *ville sacrée*, & par les Syriens, *Magog*. La déesse Syrienne Atargatis y étoit particulierement adorée. Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, parle de ce temple comme du plus riche qu'il fût dans l'univers, car de toutes parts on y apportoit des offrandes.

doit vil & méprisable à tout le monde, & à ceux même qu'il favorisoit.

Le premier présage qu'il reçut de son malheur, lui vint de cette déesse même d'Hiérapolis, que les uns disent être Vénus, les autres Junon, & quelques-uns la Nature, la premiere cause, qui de l'humidité tire les principes & les semences de toutes choses, & qui a découvert la source de tous les biens qui arrivent aux hommes. Comme ils sortoient de son temple, le jeune Crassus tomba à la porte, & son pere qui le suivoit, tomba sur lui.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambassadeurs du roi des Parthes, Arsace, qui lui exposerent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent, *que si cette armée étoit envoyée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre immortelle, qu'aucun traité de paix ne termineroit, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient ouï dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliere, avoit pris les armes contre eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains qu'il tenoit dans ses états, & qui étoient bien plûtôt assiégés qu'assiégeans.* Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade; il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Seleucie.* Sur quoi le plus âgé des ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire & lui montrant la paume de sa main, lui dit: *Crassus, tu verras plûtôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.*

 † Ces

[p] Ces ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur roi Hyrodes qu'il falloit se préparer à la guerre. Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, allerent annoncer à Crassus des choses très-capables d'inquiéter & d'alarmer; ils disoient *qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroyable des ennemis & les grands & sanglans combats qu'ils avoient rendus aux attaques des villes qu'on avoit prises*. Et comme c'est la coûtume des gens épouvantés de grossir tous les objets pour les rendre plus terribles, ils rapportoient, *que c'étoient des gens à qui on ne pouvoit échapper quand ils poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand ils prenoient la fuite; que les traits dont ils se servoient étoient inconnus, qu'on n'en avoit jamais vû de semblables, qu'ils étoient plus vîtes que les éclairs, qu'ils devançoient même la vue, & qu'ils avoient plutôt frappé & porté la mort qu'on ne les avoit vu partir. Que des armes dont leur cavalerie étoit armée, les offensives perçoient tout sans que rien pût leur résister, & les défensives étoient à l'épreuve de tout & ne pouvoient être faussées.*

Ces discours diminuerent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens & des Cappadociens,

[p] *Ces ambassadeurs se retirerent donc, & allerent annoncer à leur roi Hyrodes.*) Plutarque nomme ici *Hyrodes* (Orodes.) ce roi des Parthes qu'il vient de nommer *Arsace*. C'est, à mon avis, qu'Arsace étoit le nom général de ces rois qui étoient Arsacides & Orodes, ou Hyrodes étoit le nom particulier de celui-ci. Il étoit fils de Phraate II. & étoit monté au throne après avoir fait tuer Mithridate son frere aîné.

q Ce

padociens, que Lucullus s'étoit laſſé de mener battant; & flattés que le plus difficile de cette guerre ſeroit la longueur du chemin, & la pourſuite des ennemis qui n'oſeroient jamais en venir aux mains avec eux, voyoient contre leurs eſpérances de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta même à un tel point, que pluſieurs des principaux officiers furent d'avis que Craſſus devoit s'arrêter-là, & aſſembler le conſeil pour mettre encore en délibération toute l'entrepriſe. De ce nombre étoit le queſteur Caſſius. Les devins même alloient diſant ſourdement que les ſignes des victimes étoient toûjours funeſtes, & que les ſacrifices de Craſſus n'avoient jamais pu être reçus. Mais Craſſus ne voulut jamais les écouter, ni ſuivre d'autres avis que ceux qui le preſſoient de ſe mettre en marche & de ſe hâter.

Ce qui le raſſura le plus, & qui le fortifia dans cette penſée, [q] ce fut l'arrivée d'Artavaſde, roi d'Arménie; car il vint le joindre à la tête de ſix mille chevaux, qu'on diſoit être ſeulement ſes gardes-du-corps, & qui lui promit encore dix mille chevaux bardés de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ſes dépens. Ce prince conſeilloit à Craſſus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie; car non-ſeulement ſon armée ſeroit dans l'abondance de toutes choſes qu'il fourniroit lui-même, mais, ce qui ſeroit encore très-avantageux

[q] *Ce fut l'arivée d'Artavaſde, roi d'Arménie.*) Ce roi eſt appellé *Artavaſde* par les uns, *Artuaſde* ou *Artavaſde*, ou *Artabaſe*, par les autres, & *Ortoadiſte* par Juſtin.

r Ville

geux pour lui, il pafferoit très-sûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaînes de montagnes & un pays boffu, très-difficile & prefque impraticable à la cavalerie qui faifoit toute la force des Parthes. Craffus le remercia affez froidement de fa bonne volonté, & des magnifiques fecours qu'il lui offroit, & dit, *qu'il prendroit fon chemin par la Méfopotamie, où il avoit laiffé beaucoup de braves Romains.* Cette réponfe entendue, le roi d'Arménie partit d'auprès de lui & retourna dans fes états.

Craffus s'étant mis en marche, comme il faifoit paffer fes troupes fur le pont qu'il avoit dreffé fur l'Euphrate près de la ville de Zeugma [r], voilà tout-à-coup des tonnerres effroyables & d'affreux éclairs, qui donnent dans le vifage de fes foldats comme pour les arrêter. En même tems un nuage noir, d'où fortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrafée, tomba fur le pont & en abattit une partie. Le lieu où il devoit camper, fut frappé de deux coups de tonnerre; & un de fes chevaux de bataille le plus richement harnaché emporta fon écuyer, fe jetta avec lui dans le fleuve, où il fut englouti, & on ne le vit plus paroître. On dit auffi que l'aigle de la premiere compagnie, quand on voulut l'enlever pour faire marcher l'armée, fe tourna d'elle-même en arriere. Outre tous ces mauvais fignes, il arriva encore après qu'on eut paffé l'Euphrate, qu'en diftribuant aux foldats leurs vivres, on leur donna d'abord du fel & des lentilles, que les Romains regardent comme funeftes, & comme des marques de deuil, & qu'ils fervent par cette raifon fur

[r] Ville de la Comagene, fur le bord de l'Euphrate.

ſur les tombeaux des trépaſſés. De plus, comme Craſſus haranguoit les troupes, il lui échappa une parole, qui jetta le trouble & l'effroi dans l'eſprit de tous les ſoldats, car il dit, *qu'il avoit fait rompre le pont, afin qu'aucun d'eux n'échappât ;* & quand il eut ſenti le mauvais effet que cette parole lâchée ſi inconſiderément avoit produit dans l'armée, au lieu de la corriger, ou de l'expliquer pour raſſurer les timides, il la négligea par un eſprit d'opiniâtreté & de fierté. Enfin quand il fit le ſacrifice accoûtumé pour purifier l'armée, le devin lui ayant remis entre les mains les entrailles de la victime, il les laiſſa tomber ; & voyant que tous ceux qui aſſiſtoient à ce ſacrifice en étoient fâchés & alarmés, il ſe prit à rire, & dit : *Voyez ce que c'eſt que de la vieilleſſe, mais les armes ne me tomberont pourtant pas des mains.*

En même tems il ſe mit en marche le long de l'Euphrate avec ſept légions de gens de pied, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légere. Il n'eut pas marché long-tems, que ſes coureurs, qu'il avoit envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroiſſoit pas un ſeul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroiſſoient avoir pris tout-à-coup la fuite, comme ſi on les avoit pourſuivis.

Sur ce rapport Craſſus ſe fortifia dans ſes eſpérances, & ſes ſoldats commencerent à mépriſer les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Caſſius ne laiſſoit pourtant pas de lui repréſenter encore & de lui remontrer, *qu'il devoit s'arrêter dans quelqu'une des villes*

où il avoit garnison, pour laisser reposer & rafraîchir son armée, jusqu'à ce qu'il eût appris des nouvelles certaines des ennemis; que s'il ne vouloit pas prendre ce parti, il falloit gagner Séleucie en côtoyant toûjours l'Euphrate; car les vaisseaux de charge leur faciliteroient les vivres en suivant toûjours leur camp, & marchant avec lui comme de conserve; & la riviere qu'ils auroient toûjours à leur droite, les empêcheroit d'être enveloppés; de sorte qu'ils seroient toûjours en état de combattre l'ennemi sans desavantage.

Pendant que Crassus tenoit le conseil pour délibérer sur cette proposition, un capitaine d'Arabes, nommé Ariamnes [a], vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse & de fraude; & l'on peut dire que de tous les malheurs que la fortune assembla dans ce moment pour l'entiere ruine de Crassus, ce fut-là le plus grand & le plus entier. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, & qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce pays-là, le connoissoient & savoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de l'amitié de Pompée, & qu'il passoit alors pour un homme très-affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les capitaines du roi des Parthes, fut lâché par eux & envoyé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la riviere & des pays difficiles & bossus, & de le jetter dans ces plaines immenses, où il pourroit être enveloppé de tous côtés; car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Ce Barbare donc étant arrivé dans la tente de Crassus, commença d'abord à louer hautement Pompée

[a] Dion le nomme *Augarus* ou *Abgarus*.

Pompée comme son bienfaiteur ; car il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite après avoir admiré le bonheur de Crassus, d'être à la tête d'une armée si belle & si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toûjours & en consumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes, & non pas plûtôt de mains & de pieds très-légers contre des ennemis, qui depuis long-tems ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, & les personnes les plus cheres, pour se retirer au plus vîte chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. *Mais quand même vous auriez à les combattre*, ajoûta-t il, *il faudroit d'autant plus vous hâter avant que le roi, revenu de son épouvante, eût rassemblé toutes ses forces ; car présentement il jette au-devant de vous Suréna & Syllaces, qui sont chargés de vous amuser & de vous empêcher de le poursuivre ; mais pour lui il est fort loin, & ne paroîtra nulle part.*

Tout cela étoit faux ; car le roi Hyrodes avoit d'abord partagé son armée en deux ; avec l'une il étoit entré dans l'Arménie qu'il ravageoit, pour se venger d'Artavasde, & il avoit envoyé Suréna à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire ; car Hyrodes n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé, pour mépriser un antagoniste comme Crassus, qui étoit un des premiers personnages de Rome, & pour trouver plus de gloire à combattre Artavasde, & à faire le dégât dans l'Arménie. Il est au contraire très-vraisemblable que craignant le danger qu'il y avoit à aller se présenter aux Romains, il prit le parti de se tenir au loin, pour attendre & voir ce qui arriveroit, & qu'il envoya de-

vant

vant Suréna pour tenter la fortune du combat; & pour amuser les Romains & les empêcher d'avancer. Car Suréna n'étoit pas un homme du commun; mais en richesses, en noblesse & en gloire, il étoit le premier après le roi; en valeur, en prudence & en expérience pour la guerre, le premier des Parthes; & en beauté de corps & en bonne mine il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quand il marchoit en campagne, son train seul étoit composé de mille chameaux qui portoient son bagage, de deux cent chariots pour ses concubines, de mille cavaliers tout couverts de fer, & d'un plus grand nombre d'autres plus légerement armés; car de ses vassaux ou de ses esclaves, il pouvoit faire jusqu'à dix mille chevaux.* De plus il avoit par sa naissance ce droit héréditaire dans sa famille de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnés. C'étoit lui qui avoit rétabli sur le thrône le roi Hyrodes, qu'on en avoit chassé, & qui lui avoit conquis la ville de Séleucie, étant monté le premier sur les murailles, & ayant renversé de sa main tous ceux qui s'opposerent à lui. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déja la réputation d'un homme de grand sens, de grande prudence, & dont les conseils étoient sûrs; & ce fut

* *De plus il avoit par sa naissance le droit de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes le jour qu'ils étoient couronnés.*) Ce qui est attaché aujourd'hui à certains prélats de sacrer les rois, & de leur mettre la couronne sur la tête, étoit alors dans les cours de ces princes d'Orient, une fonction attribuée à un de leurs principaux officiers, & il est remarquable que ce fût un droit héréditaire dans la famille de celui qui en étoit honoré.

fut principalement par-là qu'il ruina Craſſus, qui d'abord par ſa vaine audace & par ſon orgueil, & enſuite par ſa crainte & par l'épouvante & l'abattement où le précipiterent ſes malheurs, ſe rendit très-aiſé à ſurprendre.

Alors donc le traitre Ariamnes, après lui avoir perſuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au-travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint enſuite très-difficile par les ſables profonds où il ſe trouva engagé au milieu d'une vaſte campagne toute raſe & d'une affreuſe aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes, où l'on pût eſpérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchiſſement. De ſorte que ſi la ſoif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vûe les jettoit dans un deſeſpoir encore plus terrible; car ils ne voyoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruiſſeau, pas une ſeule colline, pas une ſeule herbe verte; ce n'étoient par-tout que monceaux de brûlantes arenes, comme les flots entaſſés d'une mer immenſe, qui dans ce deſert enveloppoient & engloutiſſoient ſes troupes. Tout cela enſemble devoit ſuffire pour leur faire ſoupçonner qu'ils étoient trahis, & ils n'en devoient plus douter après l'arrivée des couriers d'Artavaſde. Ce prince mandoit à Craſſus *que le roi Hyrodes lui étoit tombé ſur les bras avec une groſſe armée; que la guerre qu'il avoit à ſoûtenir, l'empêchoit de lui envoyer le ſecours qu'il lui avoit promis, mais qu'il lui conſeilloit de ſe rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils puſſent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que s'il ne vouloit pas ſuivre cet avis, il l'avertiſſoit au moins d'éviter ſur-tout dans ſes marches & dans ſes campemens les lieux ouverts & favorables à la* cava-

cavalerie, & de s'approcher toujours des lieux montagneux. Mais Craſſus, emporté par ſa colere & par ſon arrogance, ne daigna pas lui récrire, ni lui faire la moindre réponſe ; il dit ſeulement à ſes couriers : *Je n'ai pas le tems préſentement de penſer aux affaires des Arméniens, bien-tôt j'irai en Arménie,* [a] *& je punirai Artavaſde de ſa trahiſon.*

Caſſius fut très-fâché de cette réponſe, mais il ceſſa de donner davantage ſes avis à Craſſus, qui ne pouvoit les ſouffrir ; & prenant ce fourbe d'Ariamnes en particulier, il l'accabla de malédictions & d'injures. *O le plus ſcélérat de tous les hommes,* lui dit-il, *quel mauvais démon s'eſt emparé de toi, & t'a conduit vers nous ? Par quels breuvages, par quels enchantemens, par quels ſortiléges es-tu venu à bout de perſuader à Craſſus de jetter ſon armée dans ces deſerts infinis & dans ces abîmes de ſable, & de prendre un chemin plus convenable à un capitaine de voleurs Numides, qu'à un général des Romains ?*

Le Barbare, qui étoit homme fin, & qui ſavoit prendre toutes ſortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le raſſurer, & le conjuroit de ſupporter encore un peu de tems cette fatigue. Après quoi il alloit le long des files des ſoldats, & marchant avec eux il les conſoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards ; car il leur diſoit avec un ris mocqueur : *Mes amis, vous croyez marcher dans les campagnes riantes & délicieuſes*

[a] *Et je punirai Artavaſde de ſa trahiſon.*) Il accuſe Artavaſde de trahiſon, parce qu'il ne lui envoyoit pas les ſecours qu'il lui avoit promis, ſans penſer aux raiſons qui l'empêchoient de tenir ſa parole.

ses de la Campanie ; vous voudriez trouver ici sans doute les fontaines, les ruisseaux, les ombrages verds, les bains & les hôtelleries dont elle est pleine, & vous ne vous souvenez pas que vous traversez les deserts, qui sont les limites des Arabes & des Assyriens. Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains, & avant que sa trahison fût entierement découverte, il se retira, encore fut-ce du consentement de Crassus, même qu'il trompa en le quittant ; car il lui fit entendre & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le desordre & le trouble parmi ses ennemis.

On dit que ce jour-là Crassus, au lieu de paroître en public avec sa cotte d'armes rouge, comme c'est la coûtume des généraux Romains, parut avec une robe noire, & que s'en étant apperçu d'abord, il alla la changer. Les porte-enseignes ayant voulu prendre leurs enseignes pour partir, eurent beaucoup de peine à arracher les bâtons qui les soûtenoient, & qui étoient comme enracinés dans la terre ; de quoi Crassus ne faisoit que rire, & les hâtoit de marcher, contraignant ses gens de pied d'aller aussi vîte que sa cavalerie. Sur cela quelques-uns des coureurs qu'il avoit envoyé battre l'estrade, revinrent & rapporterent qu'ils avoient donné dans un corps des ennemis ; que leurs camarades avoient été tués ; que pour eux ils s'étoient sauvés seuls avec beaucoup de peine, & que toute l'armée des Parthes, qui étoit très-nombreuse & pleine de fierté & d'audace, venoit incessamment les attaquer.

Cette nouvelle jetta le trouble & la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres ; la hâte & l'effroi où il

étoit, ne lui laiſſant pas l'entiere liberté de ſon eſprit, il mit ſes troupes en bataille. D'abord il ſuivit le ſentiment de Caſſius, il étendit le plus qu'il put ſon infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrein, & pour ôter aux ennemis la facilité de les envelopper, & jetta toute ſa cavalerie dans les aîles; mais enſuite il changea d'avis, & ſerrant ſon infanterie, il en fit un corps de bataille quarré qui faiſoit face de tous côtés, & dont chacun des côtés préſentoit douze cohortes de front. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoûtenue à propos par la cavalerie, & que tout le corps en étant également remparé, chargeât avec plus de sûreté & d'audace. Il donna l'une des aîles à Caſſius, l'autre à ſon fils le jeune Craſſus, & ſe mit au centre. Ils avancerent dans cet ordre, & arriverent ſur le bord d'un ruiſſeau, appellé Baliſſus, qui n'étoit pas fort grand, & qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laiſſa pas de faire un très-grand plaiſir à ſes ſoldats, tant à cauſe de l'extrême ſéchereſſe & de l'exceſſive chaleur qu'il faiſoit, qu'à cauſe de la grande fatigue qu'ils avoient eſſuyée dans cette longue & pénible marche au-travers de ces arides ſablons.

La plûpart des officiers étoient d'avis qu'il falloit camper en cet endroit, & y paſſer la nuit, pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il ſeroit poſſible, d'avoir des nouvelles des ennemis, & quand on auroit ſu leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Craſſus, ſe laiſſant emporter à la fougue de ſon fils, & à celle de la cavalerie qu'il commandoit, qui le preſſoient de les mener à l'ennemi

l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient repaître, repussent debout chacun dans son rang; & sans leur donner le tems d'achever, il fit marcher, & les mena, non au petit pas, & en leur faisant faire des pauses, comme on a accoûtumé de faire marcher des troupes quand on les mene au combat, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis, qui contre leur attente ne leur parurent ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on leur avoit dit : car Suréna avoit usé de ce stratagême; il avoit caché la plûpart de ses bataillons derriere les premiers corps avancés; & pour les empêcher d'être apperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs hocquetons ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence & prêts à charger, le général n'eut pas plûtôt fait lever le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnés de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappent en même tems; & le bruit que font ces instrumens, est un bruit sourd & terrible qui paroît mêlé du rugissement des bêtes féroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre, ces Barbares ayant fort bien observé que de tous les sens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'ame, qui émeut le plus vivement toutes ses passions, & qui fait sortir le plus promptement l'homme hors de lui-même.

Comme les Romains étoient étonnés & effrayés de ce bruit, les Parthes jettant tout-à-coup les couvertures de leurs armes, leur parurent

rent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier Margien, plus étincelant que les rayons du Soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa beauté efféminée. * Car il se fardoit à la façon des Medes, & portoit comme eux les cheveux frisés & mi-partis; au lieu que les autres Parthes les portoient encore à la maniere des Scythes, tels que la nature les donne, sans en avoir aucun soin, pour en paroître plus effroyables.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs; mais ayant vu de près la profondeur de ce bataillon quarré si serré, si uni, & où les hommes étoient si fermes & se soûtenoient si bien les uns les autres; ils se retirerent aussi tôt en-arriere, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance; mais les Romains furent bien étonnés de voir tout-à-coup leur bataillon enveloppé de tous côtés. Dans l'instant Crassus ordonna à ses gens de trait & à son infanterie légere de les charger,

* *Car il se fardoit à la façon des Medes.*) Voici un beau titre pour certains hommes efféminés, que nous voyons encore aujourd'hui qui mettent du rouge comme des femmes. Un général des Parthes, un général très-brave, très-vaillant, se farde; mais apparemment il faut entendre qu'il mettoit sur son visage quelque couleur, comme nous voyons que font aujourd'hui les Perses. Ils croyent que c'est de la grandeur de se peindre la barbe & les ongles; cela paroissoit horrible aux Romains.

charger, mais ils n'allerent pas bien loin; car accablés d'une grêle de fleches, ils furent obligés de se retirer & de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée. Ce fut-là le commencement du trouble & de l'effroi quand on vit la roideur & la force de ces fleches contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin tous ensemble en même tems sans prendre de visée certaine pour tirer juste; car le bataillon des Romains étoit si serré, qu'ils ne pouvoient manquer d'assener leur coup quand même ils l'auroient voulu; & ils portoient des coups effroyables, & faisoient des blessures très-profondes, tant à cause de la force & du poids de leurs fleches, qu'à cause de la grandeur & de la flexibilité de leurs arcs, qui par leur souplesse joignoient presque leurs deux bouts quand on les tendoit, & par leur grandeur donnoient une si grande étendue à la corde, qu'employant toute la longueur de la fleche, elle la chassoit avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soûtenir.

Les Romains étoient donc par-là en très-mauvais termes; s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés, & s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun dommage, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuyant ils tiroient toûjours; car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes, ce qui est très-sagement imaginé, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant

Tant que les Romains purent eſpérer que ces Barbares, après avoir épuiſé toutes leurs fleches, ceſſeroient de combattre, où qu'ils en viendroient aux coups de main, ils ſe ſoûtinrent, & ſupporterent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils ſe furent apperçus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fleches, où ceux qui avoient déja employé les leurs, en alloient prendre de nouvelles en faiſant le tour; alors Craſſus ne voyant point de fin à ſes miſeres, envoya ordre à ſon fils de tâcher à quelque prix que ce fût de joindre les ennemis avant qu'il fût entierement enveloppé; car c'étoit lui principalement qu'une des ailes de l'armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos.

Le jeune Craſſus prenant donc treize cent chevaux, dont il y en avoit mille que Céſar lui avoit donnés, cinq cent archers & huit cohortes de rondachers, qui étoient le plus à ſa portée, il s'élargit, & prenant le tour, il alloit charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. Mais ceux-ci, ſoit, comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craigniſſent, & qu'ils vouluſſent éviter le choc d'une troupe ſi ſerrée, & qui marchoit en ſi belle ordonnance, ou que leur deſſein fût d'attirer le jeune Craſſus le plus loin qu'ils pourroient de ſon pere, ſe mirent d'abord à tourner bride & à s'enfuir. Le jeune Craſſus criant alors de toute ſa force, *ils ne nous attendent point*, pouſſa à eux à bride abattue. Il avoit avec lui Cenſorinus [y] & Mégabacchus; celui-ci célebre par ſon

[y] *Et Mégabacchus.*) Il n'y a perſonne qui ne voye que ce nom eſt corrompu, ce n'eſt pas un nom Romain.

ſon courage & par ſa force, & Cenſorinus diſtingué par ſa dignité de ſénateur & par ſon éloquence. Ils étoient tous deux amis particuliers du jeune Craſſus, & à-peu-près de même âge.

La cavalerie s'étant donc débandée à pourſuivre l'ennemi, les gens de pied ſe piquerent de ne pas demeurer derriere, & ſuivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté & par la joie que leur donnoit l'eſpérance de la victoire. Ils croyoient fermement avoir vaincu, & ne faire que pourſuivre, juſqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la fraude; car ceux qui faiſoient ſemblant de fuir, tournerent tête, & une infinité d'autres ſe joignirent à eux pour fondre ſur les Romains. Ce que voyant le jeune Craſſus, il arrêta ſa troupe, dans l'eſpérance que les ennemis les voyant en ſi petit nombre, viendroient les charger à coups de main; mais ces Barbares ſe contenterent de leur oppoſer leur cavalerie peſamment armée, & débanderent ſur eux leur cavalerie légere, qui caracollant tout-autour, & les environnant de tous côtés ſans les joindre, les accabloient de fleches, & en remuant juſqu'au fond ces monceaux de ſable, ils excitoient une pouſſiere ſi épaiſſe que les Romains ne pouvoient ni ſe voir, ni ſe parler, & que ſe reſſerrant en un petit eſpace, & ſe preſſant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort qui n'étoit ni facile ni prompte. Car ſe ſentant déchirer les entrailles & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe vautroient & ſe rouloient ſur le ſable avec les fleches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles; ou tâchant d'arracher de force les

pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au-travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leurs douleurs.

La plûpart moururent dans cette détresse, & ceux qui restoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir ; car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains cousues à leurs boucliers, & leurs pieds percés de part en part, & cloués à terre ; de sorte qu'il leur étoit également impossible de se défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa cavalerie, il chargea vigoureusement cette gendarmerie couverte de fer, se mêla fierement dans ses escadrons, mais avec un grand desavantage, tant pour l'attaque que pour la défense ; car ses gens avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur ; au lieu que les Barbares avec de bons & forts épieux donnoient sur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légerement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faisoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient à belles mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient & les tiroient de dessus leurs chevaux à terre où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs qui abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient & renversant leurs maitres, ils les fouloient aux pieds pêle-mêle avec les

ennemis

ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Mais ce qui travailloit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif, car ils n'étoient pas accoûtumés à les supporter ; ils perdirent aussi la plûpart de leurs chevaux, qui courant de vîtesse contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Crassus, qui se trouvoit fort mal de ses blessures.

Chemin faisant ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirerent. Ils attacherent les chevaux au milieu, & firent tout-autour une enceinte de leur pavois pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement ; car dans un lieu uni les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche, au lieu que sur cette colline l'inégalité du lieu faisant paroitre les uns au-dessus des autres, & découvrant davantage celui qui étoit derriere, les offroit tous aux coups ; de sorte que ne pouvant se dérober aux fleches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteins, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi miserablement sans pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ils avoient nom, l'un Hieronymus, & l'autre Nicomachus. Ces deux hommes touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, & de se retirer

dans la ville d'Ischnes [1], qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui*. Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, & lui présenta le flanc. On dit que Censorinus mourut aussi par une main empruntée, & que Mégabacchus se tua lui-même de sa propre main; tous les autres principaux officiers se tuerent de même, & ceux qui resterent, furent tués en combattant avec beaucoup de valeur.

Les Parthes ne firent qu'environ cinq cent prisonniers; & après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marcherent à l'instant contre son pere, dont les affaires étoient en cet état: après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut annoncé qu'ils étoient en déroute, & qu'on les poursuivoit vivement, & qu'il eut vu d'un autre côté que ceux qu'il avoit en tête, ne le pressoient plus avec tant d'ardeur, car la plûpart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus, il reprit un peu courage; & rassemblant son armée, il la retira en arriere sur un côteau, espérant que son fils alloit bien-tôt revenir de sa poursuite.

De tous les messagers que son fils lui avoit envoyés pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés; il n'y eut que les

[1] Ischnes, ville de la Mésopotamie, non loin de l'Euphrate. Elle est aussi appellée *Ichnes*.

les derniers, qui s'étant ſauvés avec beaucoup de peine, arriverent auprès de lui, & lui annoncerent que ſon fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit très-promptement un puiſſant ſecours. A cette nouvelle Craſſus ſe ſentit déchiré par une foule de paſſions, & ſa raiſon fut tellement obſcurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. D'un côté la crainte de tout perdre, & de l'autre le deſir de revoir ſon fils, le portoient à l'aller ſecourir.

Dans cette réſolution il donna ordre enfin à ſon armée de marcher. Mais dans ce moment les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Craſſus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire qui les font paroitre encore plus terribles; en même tems les tambours & les timbales rempliſſent l'air de leur ſon effroyable, & retentiſſent aux oreilles des Romains, qui voyent bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat; & les Barbares portant la tête du jeune Craſſus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, & les inſultant avec une inſolence pleine de mocquerie, ils leur demandent quelle eſt la famille & qui ſont les parens de ce jeune homme: *car il n'eſt pas poſſible*, diſent-ils, *qu'un jeune homme ſi courageux & d'une valeur ſi brillante, ſoit le fils d'un pere auſſi lâche & auſſi timide que Craſſus.*

Ce ſpectacle abattit plus le courage & les forces des Romains, que tous les autres maux dont ils ſe voyoient accablés. Car il n'excita point en eux ce feu de la colere, qui anime le deſir de la vengeance, comme il convenoit, mais il les remplit d'une frayeur & d'une crainte qui les glacerent. Cependant Craſſus montra dans ce malheur plus de fermeté & plus de courage

qu'il n'avoit encore fait; car parcourant les rangs il alloit criant : *Romains, c'est moi seul que ce deuil regarde. La grande fortune de Rome & sa gloire sont entieres & demeurent invulnérables & invincibles tant que vous serez debout. Que si vous avez quelque compassion d'un pere qui vient de perdre un fils, dont vous admiriez la valeur, faites-la paroître par votre colere & par votre ressentiment contre ces Barbares, ravissez-leur cette joie insolente, punissez leur cruauté, & ne vous laissez point abattre par mon malheur. C'est une nécessite que l'on souffre quelque échec quand on aspire à de grandes choses. Lucullus n'a point défait Tigrane, ni Scipion le grand Antiochus, qu'il ne leur en ait coûté du sang. Nos ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les côtes de la Sicile ; ils ont perdu en Italie beaucoup de leurs généraux & de leurs meilleurs capitaines, & pas un d'eux par sa défaite ne les a empêché de vaincre leurs vainqueurs. Car ce n'est point par les faveurs de la Fortune que les Romains sont montés à ce haut degré de puissance, mais par leur patience & par leur courage, en se roidissant contre les adversités.*

Par ces discours Crassus tâchoit de ranimer & de fortifier ses troupes, mais il ne trouva presque personne qui les écoutât volontiers, & qui reprit courage ; & ayant ordonné qu'on jettât le cri du combat, il découvrit le dernier découragement de son armée ; car le cri qu'elle jetta fut foible, petit, inégal, timide, au lieu que celui des ennemis fut très-fort, très-éclatant & également ferme & brave. L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légere des Parthes se répand sur les aîles des Romains, & les prenant en flanc, les accable de fleches, pendant que leur gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resser-

rer

rer en un gros, hors ceux qui pour prévenir les fleches dont les atteintes causoient une mort douloureuse & longue, eurent le courage de se jetter sur eux en desespérés. Non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très-promptement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient; car les Barbares leur passoient leurs lances entieres au-travers du corps avec tant de roideur & de force, que souvent ils en enfiloient d'eux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirerent, disant, *qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule afin qu'il la donnât à pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à ses affaires, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace, que d'y être traîné.* Et ils campoient en présence de l'armée Romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auroient bon marché & qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne pensoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plûpart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que déplorer ses propres malheurs, car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hazardassent pendant la nuit à se jetter dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs leurs blessés leur faisoient beaucoup de peine pour ce dernier parti; car de les emporter c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite, & de les laisser, ils ne manqueroient pas par leurs gémissemens & par leurs plaintes de découvrir leur évasion.

Quoiqu'ils ſuſſent bien tous que Craſſus ſeul étoit la cauſe de tous leurs maux, cependant ils ſouhaitoient tous de voir ſon viſage & d'entendre ſa voix. Mais lui, couché à terre, à l'écart dans un lieu obſcur, ſans lumiere, & la tête couverte de ſon manteau, il préſentoit pour les ignorans & pour les fous un grand exemple de l'inſtabilité de la fortune, & pour les ſages & bien ſenſés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité & de l'ambition, qui faiſoient qu'il ne pouvoit ſouffrir de n'être pas le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & qu'il croyoit que tout lui manquoit, & qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préferés.

Octavius, un de ſes lieutenans, & Caſſius s'approcherent de lui, & voulurent le faire lever, le conſoler, & lui redonner courage; mais le voyant entierement accablé ſous le poids de ſa douleur, & rebelle à toutes leurs conſolations & à toutes leurs remontrances, ils appellerent les tribuns, les centurions, & les chefs des bandes, tinrent un conſeil ſur le champ, & tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp ſans ſe ſervir de trompettes. Cela ſe fit d'abord avec un grand ſilence. Mais enſuite les malades & les bleſſés, qui ne pouvoient ſuivre, ſentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confuſion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles; tellement que les corps qui marchoient les premiers, en furent ſaiſis de trouble & d'effroi, dans la penſée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainſi revenant ſouvent ſur leurs pas, & ſe remettant enſuite en bataille, ou s'em-

s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cent chevaux que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrêterent point, & qui arriverent à la ville de Carres [a] sur le minuit. Ignatius appelle en langage Romain, les gardes qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son général.

Cependant ce mot qu'il avoit jetté à ces gardes en passant, afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très-utile à Crassus; car ce gouverneur conjecturant sagement que la grande hâte de cet inconnu & l'obscure briéveté de son discours étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et si-tôt qu'il fut averti que Crassus avoit pris ce chemin, il sortit au-devant de lui & le conduisit lui & son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit; mais le lendemain matin ils entrerent dans le camp, égorgerent tous les blessés qu'il y avoit laissés, au nombre de quatre mille; & la cavalerie s'étant débandée dans la plaine après les fuyards, elle en

[a] Au-dessous du pont de l'Euphrate, vis-à-vis d'Hiérapolis.

en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là. Un des lieutenans de Craſſus, nommé Barguntinus, s'étant ſéparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, manqua ſon chemin, & fut trouvé le lendemain ſur une colline par les Barbares, qui l'attaquerent. Il ſe défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ſes gens furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main ſe jetterent en deſeſpérés au-travers des ennemis pour ſe faire jour. Les Barbares furent ſi étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnerent paſſage; ils arriverent heureuſement à Carres.

Dans ce moment on donna à Suréna une fauſſe nouvelle, que Craſſus s'étoit ſauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramaſſées, qui ne valoient pas la peine qu'on les pourſuivît. Suréna croyant donc avoir perdu le prix de ſa victoire, mais en étant pourtant encore incertain, & voulant en ſavoir la vérité afin de ſe déterminer ou à faire le ſiége de Carres, ſi Craſſus y étoit encore, ou à le pourſuivre, s'il en étoit ſorti, il dépêcha un de ſes truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en ſe ſervant du langage Romain, d'appeller Craſſus même, ou Caſſius, & de dire que Suréna demandoit à avoir avec eux une conférence.

Le truchement ayant exécuté cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Craſſus, qui accepta avec joie cette propoſition. Peu de tems après il vint de la part des Barbares quelques ſoldats Arabes qui connoiſſoient de vûe Craſſus & Caſſius, pour

pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approcherent de la place, & ayant vu Cassius sur les murailles, ils lui dirent, *que Suréna étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mésopotamie; que cela paroissoit expédient pour les uns & pour les autres, plûtôt que d'en venir à la derniere extrémité.*

Cassius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promptement du tems & du lieu de cette entrevûe entre Suréna & Crassus. Les Arabes l'assurerent qu'ils y alloient travailler, & le quitterent.

Suréna, ravi de tenir ces gens en lieu où il pouvoit les assiéger, mena dès le lendemain contre eux les Parthes, qui leur parlerent d'abord avec la derniere insolence, & leur déclarerent que si les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il falloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius pieds & poings liés. Les Romains furent très-indignés de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit renoncer aux longues & vaines espérances du secours des Arméniens, & lui déclarerent que sans perdre un moment il falloit penser à la fuite. C'est ce qu'il étoit très-important qu'aucun des Carréniens ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, & ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choisit pour son guide.

Les Parthes ne tarderent donc pas à être avertis de point en point de toute la résolution des Romains par l'entremise de ce traitre. Mais

comme ce n'eſt pas leur coûtume de combattre la nuit, & que cela n'étoit pas même facile, Craſſus ayant pris ce tems-là pour partir, ce déloyal, pour empêcher qu'ils ne puſſent avancer chemin, & mettre les Parthes dans l'impuiſſance de les atteindre, imagina cette déteſtable ruſe, de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin de les engager dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands foſſés où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il falloit faire pluſieurs tours & détours pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromachus les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſerent enfin de le ſuivre, & Caſſius lui-même reprit le chemin de Carres. Et ſur ce que ſes guides, qui étoient Arabes, lui conſeilloient d'attendre que la Lune eût paſſé le ſigne du Scorpion, il leur répondit, *mais je crains encore plus celui du Sagittaire ;* & hâtant ſa marche il ſe ſauva dans l'Aſſyrie avec cinq cent chevaux. La plûpart des autres, qui eurent des guides fideles, gagnerent les pas des montagnes appellées *Sinnaques* [b], & ſe mirent en ſûreté avant le point du jour ; & ces derniers pouvoient être environ cinq mille, qui étoient conduits par un homme de bien nommé Octavius.

Pour Craſſus, le jour le ſurprit comme il étoit encore embarraſſé par la ruſe du perfide Andromachus dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre cohortes de gens de pied armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faiſceaux. Enfin

[b] Près du Tigre, où il y a une ville qui porte ce nom.

[c] Quinze

Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorſque les ennemis étoient déja ſur lui & qu'il n'avoit plus que douze ſtades [c] pour joindre la troupe que conduiſoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre ſommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, & par conſéquent beaucoup moins sûr, qui étoit ſous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaine de montagnes qui rempliſſoit tout l'intervalle qui l'en ſéparoit. Octavius voyoit donc tout à plein le danger qui menaçoit Craſſus; il deſcendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ſes gens pour l'aller ſecourir, mais il fut bien-tôt ſuivi de tous les autres, qui, ſe reprochant leur lâcheté, volerent à ſon ſecours. En arrivant ils chargerent ſi rudement les Barbares, qu'ils les obligerent à s'éloigner du côteau. Enſuite ils mirent Craſſus au milieu d'eux; & lui faiſant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fierement que jamais fleche ennemie n'approcheroit du corps de leur général, qu'ils n'euſſent tous mordu la pouſſiere autour de lui juſqu'au dernier en combattant pour ſa défenſe.

Suréna voyant donc que les Parthes déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que ſi la nuit ſurvenoit, & que les Romains gagnaſſent les montagnes, il lui ſeroit impoſſible de les prendre, il eut recours à la ruſe pour abuſer Craſſus. Il fit lâcher ſous main quelques priſonniers, après avoir apoſté tout-autour d'eux pluſieurs de ſes ſoldats, qui faiſant ſemblant de s'entretenir enſemble, diſoient, comme un

[c] Quinze cent pas.

un bruit général de l'armée, que le roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire qu'il vouloit acquérir leur amitié & leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirerent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut, *que le roi son maître leur avoit fait éprouver sa force & sa puissance malgré lui, réduit à la nécessité de se défendre; mais que présentement il vouloit leur faire connoître sa douceur & sa bonté, & leur donner des marques de sa bienveillance en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiere sûreté de sa part.*

Les troupes de Crassus prêterent très-volontiers l'oreille à ce discours de Suréna, & en témoignerent une extrême joie. Mais Crassus, qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, & à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y entendre, & délibéroit avec ses amis. Mais ses soldats se mirent à crier & à le presser d'aller. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, *qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.*

Crassus eut d'abord recours aux prieres, & leur remontra qu'en continuant de se soûtenir le

reste

reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue ; il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voyant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frappant leurs armes de leurs épées, ils alloient jusqu'à le menacer, alors craignant cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce peu de mots: *Octavius, & toi Pétronius, & vous tous officiers & capitaines Romains, qui êtes ici présens, vous voyez la nécessité qui me force de prendre ce chemin que je voulois éviter, & vous êtes témoins des indignités & des violences que je souffre. Mais quand vous serez retirés en sureté, dites à tout le monde que Crassus a péri par la tromperie de ses ennemis, sans avoir été abandonné par ses citoyens.* Mais Octavius & Pétronius n'eurent pas la force de le laisser descendre seul; ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoya ses licteurs, qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoyerent au-devant de lui, furent deux Grecs Métifs, qui étant descendus de cheval, le saluerent avec un profond respect, & lui dirent en langue Grecque, *qu'il n'avoit qu'à envoyer quelques-uns des siens ausquels Suréna feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi.* Mais Crassus leur répondit, *que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains.* Et il envoya deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des princi-
paux

paux officiers de son armée, dès qu'il apperçut Crassus : [d] *Qu'est-ce que je vois*, dit-il? *quoi le général des Romains à pied, & nous à cheval? Qu'on lui amene un cheval au plus vîte.* Crassus répondit, *qu'il n'y avoit point de leur faute à l'un ni à l'autre s'ils venoient à une entrevue, chacun à la maniere de leur pays. Oh bien*, repartit Suréna, *il y a dès ce moment un traité de paix & d'alliance entre le roi Hyrodes & les Romains; mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate; car vous autres Romains*, ajoûta-t il, *vous ne vous souvenez pas toûjours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un cheval, mais Suréna lui dit, *qu'il n'en étoit pas besoin, & que le roi lui faisoit présent de celui-là.*

A l'instant on lui présenta un cheval qui avoit un frein d'or; & les écuyers du roi le prenant par le milieu du corps, le mirent dessus, l'environnerent & commencerent à frapper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces manieres, prit le cheval par la bride; il fut suivi de Pétronius qui commandoit mille hommes, & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout-à-l'entour pour tâcher d'arrêter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de

[d] *Qu'est-ce que je vois, dit-il? quoi, le général des Romains à pied, & nous à cheval!*) Ce Barbare par fierté & par orgueil s'imagine que Crassus est venu à pied par humilité, & pour lui marquer plus de respect; & Crassus, qui sent bien l'arrogance cachée sous cette fausse politesse, la repousse fort noblement par sa réponse, qui lui fait entendre qu'il vient à pied, parce que telle est la coûtume de son pays.

de tumulte & de desordre, ensuite on en vint aux coups. Octavius tirant son épée, tua un palfrenier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par-derriere & le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, & sauta de son cheval à terre sans être blessé; & Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres. Il y en a qui disent que ce fut un autre qui le tua, & que ce fut lui qui lui coupa la tête & la main. Mais tout cela se dit plûtôt par conjecture que par aucune connoissance certaine de la vérité. Car de tous ceux qui étoient présens, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure sur le côteau.

Les Parthes les y suivirent bien-tôt, & leur dirent que Crassus avoit porté la peine dûe à son infidélité; mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à descendre avec confiance, & qu'il leur donnoit sa parole qu'il ne leur feroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole les uns descendirent & se livrerent entre leurs mains, & les autres profiterent de la nuit, & se disperserent çà & là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauverent; tous les autres poursuivis le lendemain, & chassés par les Arabes, furent repris & passés au fil de l'épée. On dit qu'il mourut en tout dans cette occasion vingt mille hommes, & qu'il y eut dix mille prisonniers.

Suréna envoya la tête & la main de Crassus au roi Hyrodes jusques dans l'Arménie. Et en même tems il dépêcha par-tout des couriers pour répandre la nouvelle qu'il menoit Crassus vivant

vivant dans la ville de Séleucie, & prépara une pompe burlesque, qu'il appelloit par insulte & par dérision *son triomphe*. Parmi ses prisonniers il en trouva un appellé Caïus Paccianus, qui ressembloit parfaitement à Crassus. Il l'habille d'une robe à la Barbare, le dresse à répondre à ceux qui l'appelloient *Crassus* ou *général*; & en cet équipage il le fait marcher à cheval à la tête des troupes. Devant lui marchoient des trompettes & des huissiers qui portoient des faisceaux de verges & de haches, tous montés sur des chameaux. Aux verges étoient pendues des bourses vuides, & aux haches étoient fichées des têtes de Romains fraîchement coupées. Et après lui marchoient des courtisanes de Séleucie, toutes excellentes musiciennes, qui chantoient des chansons pleines de brocards & de plaisanteries sur la mollesse efféminée & sur la lâcheté de Crassus.

Cette pompe bouffonne étoit pour amuser le peuple, & pour lui servir de divertissement. Mais ce qui se passa en particulier, fut plus sérieux. Suréna non content de cette farce, assembla le sénat de Séleucie, [e] & produisit devant lui

[e] *Et produisit devant lui les livres obscenes d'Aristide, appellés* les Milésiaques.) Voici un général des Parthes qui, pour décrier les Romains & les rendre ridicules, produit un livre obscene qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un officier Romain; cela me paroît remarquable, & mérite quelque attention. Cet Aristide étoit un historien de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation par une histoire qu'il avoit faite des choses qui s'étoient passées en Sicile, par un traité de ce qui étoit arrivé en Italie, & par une histoire de Perse; mais il se deshonora par ses Milésiaques, où il avoit écrit les aventures galantes, ou plûtôt les débauches abominables qui s'étoient passées à Milet.

[f] *Dans*

lui les livres obſcenes d'Ariſtide, appellés *les Miléſiaques ;* & ce n'étoit pas-là une choſe ſuppoſée pour noircir les Romains ; ces livres avoient été véritablement trouvés [f] dans le bagage de Ruſtius, & donnerent à Suréna un juſte ſujet de ſe mocquer d'eux, & de les décrier comme des infames, qui à la guerre même n'avoient pas la force de s'empêcher de faire & de lire de ces abominations.

Quand Suréna eut bien déclamé contre ces mœurs Romaines, il parut aux Sénateurs de Séleucie qu'Eſope étoit un homme bien ſage d'avoir dit *que tous les hommes portoient une beſace ; que dans la poche de devant ils mettoient les défauts de leur prochain, & dans celle de derriere leurs propres défauts.* Car ils voyoient que Suréna avoit mis dans le devant de ſa beſace ces impudicités Miléſienes, & dans le derriere les délices & les voluptés qu'il traînoit après lui, & qui faiſoient qu'au milieu du pays des Parthes, [g] on croyoit trouver une autre Sybaris ; car il étoit ſuivi d'une infinité de chariots qui portoient ſes concubines, & tout l'attirail que ce train demande néceſſairement ; de ſorte que ſon armée reſſembloit proprement aux viperes & aux ſerpens, appellés Scytales : car ſa tête étoit furieuſe & épouvantable ; elle ne préſentoit que lances, que piques, que javelines, que dards, que chevaux de bataille : & la queue en étoit très-

[f] *Dans le bagage de Ruſtius.*) Cet officier eſt inconnu. A la marge de l'exemplaire de M. Bigot, je vois qu'il a lu 'Ρωσκίυ, de *Roſcius ;* c'eſt peut-être un de ces deux freres dont Plutarque a déjà parlé.

[g] *On croyoit trouver une autre Sybaris.*) Sybaris, ville de la Lucanie au bas de l'Italie; c'étoit le ſiége du luxe & de la molleſſe.

très-ridicule ; car ce n'étoit que courtisanes, qu'instrumens de musique, que chansons, que festins, que nuits passées en dissolutions & en débauches avec ces prostituées. Je ne nie pas que Rustius ne méritât d'être blâmé ; mais il me paroît que ces Parthes étoient bien impudens de se récrier si fort sur ces dissolutions Milésiennes, eux qui dans la famille des Arsacides avoient eu plusieurs rois qui venoient de ces courtisanes d'Ionie & de Milet.

Pendant que ces choses se passoient, le roi Hyrodes avoit déja conclu la paix avec Artavasde, & il venoit de faire le mariage de la sœur de ce roi d'Arménie avec son fils Pacorus. Ce n'étoit donc entre eux que fêtes & banquets qu'ils se donnoient les uns aux autres, & où ils faisoient toûjours entrer quelques divertissemens tirés des tragédies Grecques. Car le roi Hyrodes n'étoit pas ignorant dans la langue des Grecs, & il avoit lû leurs livres ; & le roi Artavasde avoit fait en Grec des tragédies, des traités & des histoires, dont une partie est venue jusqu'à nous.

Pendant ces réjouissances, Syllaces qui portoit la tête de Crassus, arriva un soir aux portes du palais, [h] les tables n'étant pas encore levées; & dans le moment qu'un comédien nommé Jason, natif de la ville de Tralles, excellent acteur pour

[h] *Les tables n'étant pas encore levées.*) Il faut ajoûter dans le texte la négative, ἀπηρμέναι μὲν οὐκ ἦσαν αἱ Τράπεζαι, *les tables n'étoient pas encore levées.* On n'étoit pas encore sorti de table, car on voit dans la suite que les gardes, par l'ordre du roi, font asseoir à table Syllaces ; ou si l'on retient la leçon du texte, *les tables venoient d'être levées*, il faut entendre qu'on avoit desservi les viandes, & qu'on étoit au fruit, ce qu'on appelloit la seconde table.

i *Et*

pour le tragique, récitoit quelques morceaux de la tragédie des Bacchantes d'Euripide, & les aventures tragiques de Penthée & de sa mere Agave ; comme tout le monde étoit dans l'admiration, Syllaces entre dans la salle, adore le roi, & jette à ses pieds la tète de Crassus. En même tems les Parthes se mettent à battre des mains avec de grands cris & de grandes marques de joie. Les gardes font asseoir Syllaces à table par ordre du roi ; & alors Jason donnant à un des personnages du chœur les habits de Penthée dont il étoit revêtu, & prenant ceux d'Agave, il prit entre ses mains la tête de Crassus, & avec la fureur d'une véritable bacchante, plein d'enthousiasme il chanta cet endroit, où Agave revenant des montagnes, & portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit : *Nous portons de la montagne ce lionceau que nous venons de tuer ; nous apportons dans le palais cette heureuse chasse.*

Ces vers réjouïrent toute la compagnie : & comme on continua de chanter la suite où Agave & le chœur se répondent, [i] & où le chœur demande,

[i] *Et où le chœur demande, qui l'a tué?*) Ces mots du texte Τίς ἐφόνευσεν, ne sont qu'une glose du texte d'Euripide, qu'il faut rétablir ici & remettre comme il y a dans Euripide, c'est le chœur qui parle.

ΧΟ. Τίς ὁ βαλοῦσα πρῶτα γε;
ΑΓ. Ἐμὸν ἐμὸν τὸ γέρας.

LE CHŒUR.

Qui est la premiere qui l'a frappé ?

AGAVE.

C'est à moi, c'est à moi que l'honneur en est dû.

k Elle

demande, *qui l'a tué, qui est-ce qui l'a frappé la premiere?* & Agave répond, *c'est à moi que cet honneur est dû;* alors Pomaxaithres se levant, car il étoit encore à table, voulut prendre la tête des mains de Jason, disant que c'étoit à lui à chanter ces vers plûtôt qu'à cet acteur, puisque c'étoit lui qui avoit tué Crassus.

Le roi ayant pris plaisir à ce débat, fit à Pomaxaithres le présent que la loi du pays ordonne de faire à ceux qui ont tué le général des ennemis, & donna un talent à Jason; & voilà, dit-on, quelle fut l'issue de l'expédition de Crassus; [k] elle finit comme une véritable tragédie par une

k *Elle finit comme une véritable tragédie, par une piece ridicule qu'on appelle Exode.)* Les anciens Romains avoient des farces qui étoient appellées *Satyres*, que l'on chantoit & que l'on dansoit, & où les spectateurs & les acteurs étoient joués indifféremment, mais avec de certaines bornes & sans blesser la loi. Ces satyres furent en vogue pendant deux cent vingt ans jusqu'à Livius Andronicus, qui eut le courage de faire de véritables tragédies à la maniere des Grecs. On goûta si fort ce spectacle, que les satyres furent abandonnées pendant que les poëtes jouerent eux-mêmes leurs pieces, mais après qu'ils les eurent données à des comédiens, la jeunesse Romaine rapporta sur le théatre ces satyres, & les joua d'abord dans les intermedes de ces tragédies à la place du chœur; car comme les sujets de ces farces n'étoient pas suivis, elles pouvoient se séparer. Enfin on les reserva pour la fin des tragédies, sur-tout des tragédies appellées *Atellanes*, & on changea leur nom de Satyres en celui d'*Exodia*, d'*Exodes*, c'est-à-dire d'*Issues*, parce qu'on les jouoit à la fin de ces tragédies, comme nous jouons aujourd'hui nos farces. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les acteurs jouoient ces farces sous le même masque & avec les mêmes habits qu'ils avoient dans la tragédie, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rôles; & c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Plutarque, qui n'avoit jamais été bien

une piece ridicule, qu'on appelle *exode*. Mais la vengeance divine ne tarda pas à punir le roi Hyrodes de sa cruauté, & Suréna de sa perfidie. Car bien tôt Hyrodes fit mourir Suréna par un effet de l'envie qu'il portoit à sa gloire; & Hyrodes, après avoir perdu son fils Pacorus, qui fut défait par les Romains [l] dans un grand combat, tomba dans une maladie de langueur qui dégénéra en hydropisie, & fut empoisonné par Phraate [m] son second fils. [n] Mais le poison & la maladie,

bien expliqué. Car nous voyons que ce sont les mêmes acteurs des bacchantes qui jouent cette farce avec la tête de Crassus. Mais, dira-t-on, le mot *Exodion*, *Exode*, signifie proprement dans les pieces Grecques, non pas une piece détachée qui se joue après la tragédie, mais la fin, le dénouement de la tragédie même, comme on le voit dans la poétique d'Aristote, & cela est vrai. C'est ainsi que Plutarque a employé ce mot à la fin de la vie de Pélopidas, & à la fin de la vie d'Alexandre, où l'on voit manifestement qu'Exode est mis pour la fin, pour le dénouement de la tragédie. Pourquoi donc ne le prendra-t-on pas ici dans le même sens? En voici la raison. Dans la vie de Pélopidas & dans celle d'Alexandre, il parle d'aventures Grecques, & il employe les idées & les expressions connues aux Grecs; & dans celle de Crassus il parle d'une aventure Romaine, c'est pourquoi il employe les idées & les expressions familieres aux Romains. Ici la véritable tragédie finit à la mort de Crassus, & ce qui se passe dans le palais du roi Hyrodes rassemble deux choses, la tragédie & l'*exode*; ce qu'on y joue des bacchantes d'Euripide, voilà la tragédie, & tout ce que fait le comédien Jason avec la tête de Crassus, & la dispute de Pomaxaithres avec lui, voilà l'exode, qui se jouoit après la tragédie, sous les mêmes habits de la tragédie même, & en continuant les mêmes personnages & les mêmes rôles. Il me semble que cela est sensible, & méritoit d'être éclairci.

[l] Par Ventidius.

[m] C'est Phraate III.

[n] *Mais le poison & la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre.*) Voici une

maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remede l'un à l'autre, & s'étant chassés réciproquement par une heureuse crise, comme le malade commençoit à se mieux porter, Phraate prit une voie plus sûre & plus courte, & l'étrangla de ses propres mains.

une chose bien singuliere, que le poison serve de remede à l'hydropisie, & l'hydropisie au poison.

Fin de la vie de Crassus



COMPARAISON

DE NICIAS ET DE CRASSUS.

DANS cette comparaiſon nous dirons premierement que les richeſſes de Nicias comparées à celles de Craſſus, paroiſſent acquiſes par des voies plus juſtes, ou moins blâmables. Il eſt vrai qu'il n'y a perſonne qui puiſſe approuver le travail que Nicias faiſoit faire à ſes mines, où l'on n'emploie ordinairement que des ſcélérats ou des Barbares, dont la plûpart ſont enchaînés, & périſſent tôt ou tard dans ces cavernes ſouterraines où l'air eſt toûjours mal ſain. Mais ſi l'on compare cette maniere d'acquérir avec celle de Craſſus, qui s'enrichiſſoit des biens confiſqués & vendus par les proſcriptions de Sylla, ou des maiſons qu'il achetoit au milieu des embraſemens, lorſqu'elles étoient ou qu'on croyoit qu'elles ſeroient bien-tôt en proie aux flammes, elle paroîtra plus honnête & plus digne d'un homme de bien. Car ces voies de s'enrichir, Craſſus les ſuivoit auſſi publiquement, & avec auſſi peu de façon que celles de l'agriculture & de la banque. Et pour tous les autres crimes qu'on lui imputoit, & qu'il nioit très-fortement, comme de prendre de l'argent des parties pour opiner en leur faveur dans le ſénat, de piller ſes alliés, d'aller faire la cour aux femmes par ſes flateries & par ſes cajolleries, & de donner retraite aux méchans dans ſa maiſon pour un certain ſalaire; c'eſt de quoi la calomnie même n'a jamais oſé accuſer Nicias. Au con-

traire on le railloit publiquement de ce que par timidité il jettoit beaucoup d'argent aux délateurs, faisant en cela une action qui n'auroit peut-être pas été séante à un Périclès, ni à un Aristide, mais qui étoit devenu nécessaire pour lui, à cause de ce naturel timide à qui tout faisoit peur. C'est même d'une semblable action que l'orateur Lycurgue se glorifia dans la suite auprès du peuple; car étant accusé de s'être racheté d'un de ces délateurs pour de l'argent, & de lui avoir fermé la bouche: *Je suis charmé*, lui dit-il, *de ce qu'ayant administré vos affaires pendant si long-tems, il s'est trouvé enfin que j'ai plûtôt donné, que pris.*

Pour ce qui est de leur dépense, celle de Nicias étoit plus d'un homme d'état; car par une honnête ambition il dépensa à consacrer des offrandes aux dieux, à donner des jeux au peuple & à défrayer des chœurs de tragédie. On dira peut-être que tout ce que Nicias employa dans ces sortes de libéralités, & tout le bien qui lui restoit, n'est qu'une très-petite partie de ce que Crassus dépensa en une seule fois, lorsqu'il fit un festin à tant de milliers d'hommes, & qu'il leur donna encore de quoi se nourrir long-tems après. Mais moi je réponds que je suis fort étonné qu'il y ait quelqu'un qui ignore que le vice n'est qu'une inégalité & une dissonance dans les mœurs, surtout quand on voit qu'un homme dépense en choses honnêtes le bien qu'il a acquis par des voies honteuses. En voilà assez sur leurs richesses & sur l'usage qu'ils en ont fait.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, dans celle de Nicias il n'y eut jamais ni fourberie, ni injustice, ni violence, ni emportement; car au contraire il fut la dupe d'Alcibiade, & il ne se pré-

ſenta jamais pour parler devant le peuple qu'avec beaucoup de crainte & de précaution. Au lieu qu'on reproche à Craſſus beaucoup d'infidélité, de malhonnêteté & de baſſeſſe dans ſes fréquens changemens d'amis & d'ennemis. Et quant à la violence il ne peut pas nier lui-même qu'il n'y ait eu recours pour parvenir au conſulat, ayant loué des aſſaſſins pour tuer Caton & Domitius. De plus, quand le peuple tira au ſort les provinces, il y eut quatre hommes tués, & pluſieurs autres bleſſés; & Craſſus lui-même, ce que j'ai oublié de marquer dans ſa vie, donna un grand coup de poing dans le viſage à un ſénateur, nommé Lucius Analius, qui s'oppoſoit à ſon ſentiment, & le chaſſa de la place après l'avoir mis tout en ſang.

Mais ſi en cela Craſſus étoit violent, emporté & d'un naturel entierement tyrannique, auſſi l'extrême puſillanimité de Nicias qui dans les affaires s'allarmoit du moindre bruit, ſa poltronerie & ſa ſoûmiſſion pour les méchans, ſont dignes des plus ſéveres cenſures. Car au moins de ce côté là Craſſus avoit une magnanimité & une fierté d'autant plus dignes de louange, que ce n'étoit pas contre des hommes de néant, contre des Cléon & des Hyperbolus qu'il avoit à combattre, mais contre la gloire la plus éclatante de Céſar, & contre les trois triomphes de Pompée. Ce fut en ce tems-là qu'il leva contr'eux le maſque, qu'il ne voulut pas leur céder, qu'il entreprit d'égaler ſa puiſſance à celle dont ils étoient revêtus, & qu'il emporta la dignité de cenſeur ſur Pompée. Car dans les grandes places il faut toujours qu'un homme d'état recherche, non ce qui le fait envier, mais ce qui le rend éclatant &

illustre, & que ce soit à amortir l'envie qu'il fasse servir sa puissance & son autorité.

Que si vous préférez à toutes choses la sûreté & le repos, que vous craigniez Alcibiade sur la tribune, les Lacédémoniens à Pylos, & Perdiccas en Thrace; eh, mon cher Nicias, la ville d'Athenes est assez grande pour y vivre en quelque coin dans un grand loisir, retiré des affaires, & pour y composer une couronne de tranquillité dont vous vous couronnerez vous-même, [a] comme parlent les philosophes les plus éloquens. L'amour que Nicias avoit pour la paix étoit un amour véritablement divin; & ce qu'il fit pour terminer la guerre est un acte très-digne de la douceur & de l'humanité des Grecs. Et cette seule action l'emporte si fort, & donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, quand même par ses conquêtes il auroit ajoûté la mer Caspienne & l'Océan de l'Inde à la domination des Romains.

Il est pourtant certain que celui qui a la principale autorité dans une ville, ou l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, doit ne point donner lieu aux méchans de s'avancer, ne point élever aux charges ceux qui en sont incapables, & ne point accorder sa confiance à ces hommes de néant qui ne cherchent que l'occasion d'en abuser; & c'est ce que fit Nicias qui éleva jusqu'au comman-

[a] *Comme parlent les philosophes les plus éloquens.*) Le grec dit *comme parlent quelques sophistes.* Mais ici *sophiste* n'est pas un terme de mépris pour dire de faux philosophes; mais un terme honorable: on appelloit ainsi les philosophes qui avoient écrit le plus élcquemment.

commandement de l'armée un Cléon qui n'avoit pour toutes qualités que l'imprudence & les criailleries dont il étourdissoit les tribunaux.

D'un autre côté aussi je ne saurois louer Crassus, lorsque dans la guerre contre Spartacus il chercha à combattre plus promptement que sûrement. Il est vrai qu'il avoit pour excuse son ambition, qui lui faisoit craindre que Pompée survenant ne lui ravit toute la gloire de cette expédition, comme Mummius avoit ravi à Métellus celle de Corinthe ; au lieu que l'action de Nicias est entierement déraisonnable, horrible & sans aucun prétexte qui ait la moindre couleur. Car il ne céda pas à son adversaire l'honneur & la charge de capitaine général, lorsqu'il voyoit de grandes espérances & une grande facilité de réussir ; mais au contraire, voyant que ce commandement étoit accompagné d'un très-grand danger, il aima mieux se mettre en sûreté lui-même & abandonner le public. Ce n'est pas là ce que fit Thémistocle qui, dans la guerre contre les Perses, de peur qu'un homme qui n'avoit aucun mérite & qui étoit très-fou & très-étourdi, ne ruinât la ville s'il venoit à être nommé général, lui donna de l'argent pour le faire désister de sa poursuite ; ni ce que fit Caton qui demanda la charge de tribun du peuple, lorsqu'il vit qu'il y auroit le plus d'affaires & de dangers. Au contraire, Nicias, se réservant pour capitaine lorsqu'il falloit marcher contre la ville de Minoa, ou contre Cythere, ou contre les malheureux Méliens, dépouilloit la cotte d'armes dès qu'il falloit aller combattre contre les Lacédémoniens, & livroit à la folie & à la témérité de Cléon les navires, les troupes, les armes, & un commandement qui demandoit une extrême sagesse &

la plus grande expérience. En quoi faiſant il ne trahiſſoit pas ſa gloire, mais il abandonnoit la sûreté & le ſalut de ſon pays. Et cela même fut cauſe dans la ſuite qu'on le chargea d'aller faire le ſiége de Syracuſe malgré lui & malgré tous les efforts qu'il fit pour s'en diſpenſer ; car on ſe perſuada que ce refus n'étoit pas un effet de ſa raiſon qui lui diſoit que cette entrepriſe n'étoit pas expédiente, mais l'effet de ſa molleſſe & de ſa pareſſe qui le portoient à faire perdre à ſa ville, en tant qu'il étoit en lui, la conquête de la Sicile.

Cependant une grande marque de ſon mérite & de la haute opinion qu'on avoit de lui, c'eſt que bien qu'il haït mortellement la guerre, & qu'il évitât avec grand ſoin le commandement des armées, ſes citoyens ne ceſſerent point de le nommer toujours général, tant ils étoient perſuadés qu'il étoit le meilleur & le plus expérimenté de leurs capitaines. Au lieu que Craſſus, qui toute ſa vie avoit deſiré le commandement, ne put jamais l'obtenir qu'une ſeule fois dans la guerre contre les eſclaves, encore fut-ce par néceſſité, faute d'autres capitaines, Pompée, Métellus, & les deux Lucullus étant alors abſens, occupés à d'autres guerres ; & ce qui eſt très-remarquable, Craſſus, ſe trouvant alors au plus haut degré de ſon autorité & de ſa puiſſance. Ce qui fait croire que ceux même qui le favoriſoient le plus étoient perſuadés, comme dit le poëte comique, *qu'il étoit bon à tout hors au metier de Mars*. Mais cette perſuaſion ne ſervit de rien aux Romains ; ils furent entraînés par ſon ambition desordonnée & par ſon ardente cupidité de commander. En effet les Athéniens envoyerent Nicias à la guerre malgré lui ; mais Craſſus y

entraîna les Romains malgré eux. Craffus fut la feule caufe des malheurs de Rome, mais Athenes le fut des malheurs de Nicias. Cependant en cela même il y a plus de fujet de louer Nicias que de blâmer Craffus; car Nicias, fe fervant de fon expérience & de fon jugement en bon & fage capitaine, ne fe laiffa pas furprendre aux grandes efpérances de fes citoyens, mais s'oppofa toujours de tout fon pouvoir à l'expédition de la Sicile; & Craffus au contraire pouffa fes citoyens à la guerre contre les Parthes, comme à une entreprife facile & qui ne pouvoit manquer, en quoi il fe trompa; mais au moins on ne peut lui refufer la gloire d'avoir afpiré à de grandes chofes; car pendant que Céfar domptoit l'Occident, les Gaulois, les Germains & la Grande-Bretagne, lui de fon côté il vouloit pouffer fes conquêtes jufqu'à l'Orient & à la mer des Indes en fubjuguant toute l'Afie; ce que Pompée voulut faire auffi & que Lucullus entreprit enfuite. Cependant ils étoient tous deux d'un naturel doux, & ils conferverent la réputation de gens de bien dans l'efprit de tout le monde, quoiqu'ils euffent fait le même projet que Craffus, & qu'ils euffent eu les mêmes vues. Car lorfque l'Afie fut décernée à Pompée par le decret du peuple, le fénat s'y oppofa très-fortement; & quand les nouvelles furent portées à Rome, que Céfar avoit défait trois cent mille Germains, Caton opina en plein fénat qu'il le falloit livrer entre les mains des vaincus pour détourner la colere du ciel fur la tête de celui qui avoit violé les traités. Mais le peuple fe mocquant de cet avis de Caton, fit pendant quinze jours des facrifices & des prieres publiques pour remercier les dieux de cette victoire.

Que n'auroit-il donc point fait, quel n'auroit point été l'excès de sa joie, & combien de jours n'auroit-il point employés en sacrifices en actions de graces, si Crassus avoit écrit de Babylone qu'il étoit victorieux, & qu'ensuite entrant dans la Médie & dans la Perse, & traversant le pays des Hyrcaniens, Suse & Bactres, il eût fait de tous ces royaumes des provinces des Romains? En effet, *s'il faut violer la justice*, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos & qu'on ne sait pas se contenter du bien qu'on a, il ne faut pas que ce soit pour raser la méchante petite ville de Scandie, ou le petit château de Mendes, ni pour aller à la chasse des Eginetes qui ont abandonné leur pays, & qui comme des oiseaux se sont retirés dans d'autres contrées; mais il faut mettre l'injustice à un très-haut prix pour ne pas la commettre légérement, & pour une médiocre récompense, en abandonnant la justice comme une chose vile & méprisable dont on ne doit faire aucun cas. Car ceux qui louent l'entreprise d'Alexandre & qui blâment celle de Crassus, font très-mal, à mon avis, de juger des actions de l'un & de l'autre par les succès qu'elles ont eus.

Pour ce qui est de leurs faits d'armes, il y a de grands & beaux exploits de Nicias, car il battit les ennemis dans plusieurs grandes batailles, & peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de la Sicile; & les malheurs dont il fut accueilli ne lui arriverent pas tous par sa faute; mais il faut imputer les uns à la maladie qui se mit dans son armée, & la plûpart des autres à l'envie de ses citoyens. Au lieu que Crassus fit tant & de si grandes fautes, qu'il ne permit pas à la Fortune de lui faire la moindre faveur; de sorte qu'il

n'y

n'y a pas tant de sujet de s'étonner que son incapacité ait été surmontée par la puissance des Parthes, qu'il y en a qu'elle ait été assez grande pour vaincre la bonne fortune des Romains.

Leur fin a été semblable; car ils sont morts tous deux malheureusement, avec cette différence que l'un a toujours eu beaucoup d'attention & de respect pour toutes les choses qui concernoient la divination; & que l'autre les a toujours méprisées & négligées. Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage & le plus sûr. Il semble pourtant que les fautes, que l'on commet par une espece de religion fondée sur les opinions anciennes & reçues de tout le monde, sont plus pardonnables que celles que l'on commet par un esprit de présomption & d'opiniâtreté, en se mettant soi-même au-dessus des loix les mieux établies. On peut encore dire sur la mort de l'un & de l'autre, que Crassus est beaucoup moins à blâmer que Nicias, en ce qu'il ne se livra pas lui-même volontairement; qu'il ne fut point lié, qu'il ne se laissa point abuser par de vaines espérances, mais qu'il céda aux instantes prieres de ses amis, & qu'il fut seulement la victime de la perfidie & de la déloyauté des Barbares; au lieu que Nicias, vilainement flatté par l'espoir de sauver lâchement sa vie, se soumit lui-même à ses ennemis, & rendit par-là sa mort plus honteuse.

Fin de la compar. de Nicias & de Crassus.



TABLE DES MATIERES

DU TOME SEPTIEME.

A

 Leur

B

C

Son

D

F

G

H

I

L

Bassesse

Malheureux

N

 Pour-

Plu-

Rustius,

arbres

Exemples

V

X

Z

Fin de la Table des Matieres du septieme Volume.



3
,
7
i-
,
,
3
e
4
i-
it
2
ii
7

4
ıt
c-
'5
la
3

2-
ſa
3

,
i-
3

